THÉOPHILE DE GIRAUD

Cold love, satanic sex and funny suicide

Poèmessai
sur le rock destroy
et ses lourdes séquelles

BAUHAUS
JOY DIVISION
THE CURE
SIOUXSIE AND THE BANSHEES
WIRE
CHRISTIAN DEATH
FAD GADGET
KILLING JOKE
SISTERS OF MERCY
DAF
X-MAL DEUTSCHLAND
FRONT 242
ANNE CLARK
NEON JUDGEMENT



COLD LOVE, SATANIC SEX AND FUNNY SUICIDE

DU MÊME BÛCHERON

De l'impertinence de procréer, Auto-édition, Bruxelles, 2000

Cent Haïkus nécromantiques, Préface de Jean-Pierre Verheggen, Postface d'André Stas, Éditions Galopin, Spa, 2004

L'Art de guillotiner les procréateurs. Manifeste anti-nataliste, Éditions Le Mort-Qui-Trompe, Nancy, 2006

EN PRÉPARATION

Aphorismaire macabre. Exercices d'ontoclastie augmentés d'un docte commentaire des 26 ou 27 lettres de l'alphabet.

Diogenèses, poèmes fluorescents à lire entre deux génocides.



www.le-mort-qui-trompe.fr

ISBN : 978-2-916502-07-6

THÉOPHILE DE GIRAUD

Cold love, satanic sex and funny suicide

Souvenirs d'un cold-wave
after-punk gothico-fétichiste
anarcho-antinataliste et libertin

POÈMESSAI
SUR LE ROCK DESTROY
ET SES LOURDES SÉQUELLES



ÉDITIONS LE MORT-QUI-TROMPE

Aux mânes de Rozz Elavy Williams.

To Eric Harris et Dylan Klebold, with love.

À Frédérique Longrée,
femme en or pour qui mon cœur brasille,
rêve de ma vie et très joli paradis sur pattes,
pour son aide, son amour, sa merveillosité,
sa cervelle extensible, sa culture, sa bonté,
ses innombrables succulences
et son ultrajuteuse intimité.

À Axelle et Valérian pour notre amitié,
plus puissante que l'univers tout entier
(a very sweet private joke),
le bonheur de les avoir rencontrés,
les fêtes faites ensemble, hips hips et re-hips,
leur talent pour détecter de futurs grands talents
et leur délicieux côté suicidaire
(ce sont mes éditeurs).

PROLOGUE

— À toi de rédiger le prologue, a dit Théophile.
— Plaît-il ? Holà, il déraille, le Théo ! Il a dû péter la durite, ou perdre la pédale !

Rédiger le prologue ? Oh, la gageure, le délire, le piège ! Oh le rituel rétrograde ! Eriger de l'auteur, outre le portrait à l'eau de tulipe, l'apologie et l'éloge ? L'applaudir, l'aduler et le louer au-delà de toute pudeur ? Lui titillo-tripatouiller l'ego pour le lui dilater ? L'auréoler de gloriole et de laurier ? Le draper d'or ? Le traiter de roi, de pape de l'élite, de dieu ? Tel le prédateur de radiotrottoir, altérer la réalité pour lui prêter la popularité de Gautier (l'autre Théophile) ? Lui prédire à l'épate l'augure de l'aurore de l'apogée ? Polir le derrière de l'éditeur, peut-être ? Draguer le peuple du lire, le peloter, l'appâter par du pipeau théâtral et tape-à-l'œil ? Perpétrer de la retape à tue-tête, du dorage de pilule à toute allure ?

Euh… oui pour le papier, dit l'élu laudateur attitré (l'élu = ego).

Pour toi, oui, Théo.

Il a l'œil alerte et le port altier de l'aigle, l'aile légère de l'uraète, le regard lourd de la gargouille de pierre à la gueule létale : de là-haut, il opère à l'artillerie lourde : il dérouille à la pétoire le

raplapla, étripe le trop peu goûtu, dérouille le tortu, torpille le terre-à-terre et taillade le prédigéré. Il a l'allergie du trop apprêté et de l'attiédi.

Héritier d'Artaud, autre tordeur de peau, Théophile de Giraud porte haut le drapeau de la littérature dégagée. Philologue agrégé, ripailleur érudit, doté de répartie, pro de la rupture littéraire, de la drôlerie rigolarde et de l'auto-raillerie, il traite, outré, de la laideur du reproduire, du dégoût et de l'horreur putride de l'hérédité. Il lit itou, et régale l'auditorat.

Théo le déluré, gai drille, ta graphie pétille et regorge de gouaille.

Jean-Luc De Meyer[1]

---

1. *Jean-Luc De Meyer est, à ses heures perdues, auteur-chanteur dans divers groupes électroniques dont Front 242. À ses heures retrouvées, il oulipote sans vergogne ; pour preuve, le texte de ce prologue* qui ne comporte que les lettres des nom et prénom de l'auteur.

L'âme s'étend semblable à une forêt profonde,
en son plus obscur, trésors et monstres se confondent.

Goethe, *Dichtung und Blindheit.*

AVERTISSEMENT

Ce texte est une pure fiction, toute ressemblance des personnages avec des créatures vivantes ou ayant existé serait déplorable coïncidence. D'ailleurs tous les prénoms ont été remplacés par des faux.

DÉCAPSULATION

Lecteur, si tu n'aimes pas l'écriture punk, laisse ce casier tressaillir en sa rosée et va te faire foutre.

Tu peux aussi aller baiser avec ta musaraigne si tu t'attends à trouver dans ce livre le millième condensé historique sur le mouvement *cold-wave* et *after-punk*. Comme pour d'autres choses saintes, il existe en cette matière des librairies spécialisées dans les rues reculées de chaque capitale européenne. Je ne suis ni un journaliste, ni un sociologue, ni un philosophe, ni un architecte d'objectivités objectivables. Non, dans son immense mansuétude, le dieu plus haut que le dieu révélé m'a permis d'échapper à toutes ces tares et m'a gratifié d'autres divergençanomalitératomorphoses, infiniment plus bardamubandamusantes.

Ce que tu trouveras dans cette poignée de pages écrites comme on tire à la mitraillette dans une foule trop sage ou compact-disc, c'est l'expression de la manière zouloutale dont un cold-wave particulier, *just me and me only,* a traversé la cold-wave, se l'est prise en plein nez et a décidé d'en faire quelque chose d'existentiel plutôt que de s'en régaler uniquement sous l'angle esthétique qui est trop souvent celui des choses inoffensives que l'on range au fond d'un bocal de musée ou d'un anus de conservateur.

Si tu veux comprendre-ressentir comment des massacres de collège paradigmés par celui de Columbine sont possibles, épluche ces lignes selon le mouvement du singe savourant sa banane et tu y verras plus clair qu'en regardant pour la neuvième fois le film de

Michael Moore qui ferait beaucoup mieux à notre avis de militer pour la libre circulation des armes à feu et leur utilisation massive contre les capitalistes, mais ceci n'est qu'une opinion évanescente qui n'engage que notre taux d'alcoolémie provisoire ainsi que le sympathique commerçant qui a accepté de me vendre une bouteille de whisky ce soir.

J'ai vécu cold-wave comme d'autres vivent à la campagne : très énervé.

Il existe des thermométrisations ethnologiques sur les Pygmées et les Papous et cela est fort honorable, mais je ne pense pas qu'il existe à ce jour d'étude décemment documentée sur le peuple des cold-wave-after-punk-gothico-fétichiste-anarcho-antinatalistes et libertins. Une telle lacune consternafflige, car nous sommes probablement la plus passionnante des tribus de cette planète depuis que celle d'Astérambiorix fut exterminée par les légions de César et de la tour Panoptic, pour emprunter une métaphore géniale à l'un de nos derniers vrais rebelles positifs : Anatole Atlas.

De positivité ici il n'en sera guère question, passé ce seuil laisse toute espérance : tu vas entrer dans le royaume désenchanté d'une des âmes les plus noires que la terre ait portées et dont elle va finir par regretter la venue au monde, car je ne pense pas pousser le bouchon très au-delà du col de la bouteille ou de l'utérus si j'affirme que cette œuvre, dès que traduite en américain et devenue la bible clandestine des *serial killers,* sera considérée comme celle de l'antéchrist annonçant la fin des temps.

– *Il était temps !* hurle mon ami Renaud qui attend son douzième trente-trois depuis douze minutes.

Ô numérologie.

Il y aura donc douze chapitres dans ce casier qui seront autant de bouteilles piégées et de suaves occasions de te faire sauter la cervelle. À ta santé, hypocrite lecteur, mon dissemblable, mon traire.

FIRST BOTTLE

FETISCH

j'aime ce type dont la maquillo-vestimenture clone à la mimétique le héros d'*Orange mécanique* de Kubrick, j'aime cette sensation de vivre toutes mes nuits dans un film de David Lynch, j'aime cette musique électro-guitaro-basso-gothico-martiale qui grillerait les nerfs de n'importe quel sous-homme servilement adapté aux exigences sociales inouïment exiguïtantes, j'aime nous regarder nous disloquer sur les lames de rasoir auditives des Virgin Prunes, Leather Nun ou X-Mal Deutschland, j'aime notre décadence innée, la dent creuse de notre âme bénie de venin, j'aime la péniche amarrée sur un quai trouble du canal de Bruxelles dans la cale de laquelle nous dansons, frétillons et flirtons comme des rats névrosés, j'aime me souvenir que le point de mouillage de notre vaisseau pour fantômes se trouve juste en face des bâtiments « Tours et Taxis » où durant la dernière Foire du Livre il y a six mois, prostitué aux dédicaces de mon orchidectomisant dernier bouquin, j'ai rencontré la belle Hystérica dont mon dix-huit centimètres devait pénétrer le long corps mince avec délices durant douze semaines qui furent autant de jours d'enfer paradisiaque tant nous nous détestaimions incompatiblextatiquement, j'aime mentalement comparer à notre cuir aimé l'eau noire du canal dans lequel tombe mon urine depuis la poupe de la péniche parce que les bénitiers à fiente sont tous occupés, j'aime ce pseudo-dandy coincé du scrotum qui semble offusqué que l'on puisse pisser de la sorte

devant tout le monde, j'aime lui répondre que j'aime fabriquer des arcs-en-ciel d'or et aussi les raccourcis qui surprennent et surtout épargner aux tuyauteries le supplice de recevoir le distillat létal de ma vessie d'ivrogne, j'aime redescendre les escaliers vers les entrailles bleues de notre baleine échouée, j'aime croiser à cet instant le sourire rouge de Régis habillé en uniforme militaire vert qui sied à merveille à sa merveilleuse gueule de pur aryen aux yeux tendres, j'aime songer que l'on devrait interdire aux laids de se reproduire, et aussi aux crétins, et aussi aux crapules, car alors il ne resterait plus personne pour peupler la terre, j'aime notre humeur d'assassins délicats, j'aime notre humour en forme de missile anti-char, j'aime nos cheveux fous, ébouriffés, lyriques, toxiques, comateux, hiéroglyphiques, noués, secoués, gerbés, dans tous les sens du terme, mangoustinés, chromatisés, azulescents, verts, violets, gominés, oléagineux, houblonnés, porc-épiqués, taillés en tenture miteuse pendouillant d'un seul côté, chiffonnés vers le ciel ou rasés net en losanges comme un filet de pêcheurs irrémédiables, j'aime ces garçons hétérobisexuels qui s'habimaquillent en femme fatale comme pour dénoncer la dictature des genres et la barbarie des rôles sociaux, j'aime ces *footlovers* qui lèchent le cuir des bottes hautes d'où jaillissent des cuisses de nymphe enveloppées de résille noire afin que les araignées ne soient pas oubliées dans l'écrin triangulaire de nos prières sataniques, j'aime cette, aux cheveux rouges, jeune fille dont les seins nus nuptiaux débordent d'un bustier en cuir ténébral, j'aime discuter avec elle au bar de nos tentatives de suicide respectives et embrasser les belles cicatrices qui rythment mélancoliquement ses poignets blancs cerclés de clous, j'aime boire la bière qu'Yvan vient de m'offrir en me murmurant « bonne chance » à l'entrée du cerveau, j'aime regarder Yvan retourner s'asseoir près de la blonde aux oreilles-lèvres-narines percées d'anneaux argentés en songeant que la lune a sans doute aussi fait son nid à l'intersection de ses jambes invisiblement constel-

lées de copuline, j'aime ne jamais croiser le moindre écrivain dans les soirées fétichistes ou rock extrême, pas même ceux qui se la pètent en croyant en savoir long sur la question, j'aime ce lézard humain vautré au sol sous les talons aiguilles d'une dominatrice qui lui cravache les côtes tout en lui versant des méprifilaments de bière sur le visage, j'aime le commentaire souriant d'Yvan : *lamentable,* j'aime nuancer son verdict en répondant : *on ne peut plus lamentable, mais c'est fou ce que l'on passe de bonnes soirées en compagnie des lamentables,* et lui de conclure : *oui, c'est sans doute parce que nous sommes nous-mêmes des lamentables,* et moi d'approuver : *il y a des années que je m'extermine à te le répéter : nous sommes les plus lamentables des lamentables mais il serait terriblement lamentable de cesser d'être lamentables,* et tout soudain de nous agripper par l'épaule en riant comme des enfants trisomiques, oui, j'aime ces lieux de paix virginale dont jamais la moindre rixe ne vient briser la discordante harmonie, même si nous sommes des *fightclubbers* acharnés, j'aime notre tribu de psychopathes pacifiques et de psychopathesses électro-sensualistiques, j'aime savoir que le monde entier nous méprise et que nous le lui rendons au centuple, j'aime qu'il n'y ait jamais plus de cent personnes dans nos soirées même pas privées, j'aime savoir que nous sommes si peu à être aussi cinglés car cela veut dire qu'il reste une infinité de gens raisonnables bien habillés tenus en laisse par leur cravate amidonnée pour continuer à détruire la planète selon la vitesse des anges supersoniques et les costumes de la bonne conscience industrielle dont les tuyaux irriguent les maternités de la grande fécondité mondiale afin que les puces ou les poux ne l'emportent plus en nombre sur notre pamplemoussière dignité humaine, j'aime ce peuple de demi-fous qui se détruisent à feu doux, j'aime ces poches d'ombre folle où fumer tubamore sur tubamore n'est nullement interdit mais même devoir de bienséance révolutionnaire dans la fraternité morbide de nos cancers métapsychiques, j'aime savoir que j'ignore totalement par

quels sortilèges j'en suis arrivé là, léchant à pleine langue le clitoris du gouffre épilogual et plus près que jamais d'enfoncer tout mon être dans le phosphorescent vagin du suicide, mais je sais qu'il existe des *méthodes vers notre démence,* aussi aimerais-je lordsofthenewchurchiennement en faire profiter les jeunes générations en mal de repères sainement déstructurants ou simplement ceux pour qui vivre jubilatoirintensément compte bien davantage que vivre longtemps dans l'odeur de merde molle des bureaux, des familles, des usines et des hospices, tout ceci pour dire que ma queue est vraiment la seule compagne dont je n'ai jamais eu à me plaindre et dont je serais terriblement triste d'avoir à me séparer, car je n'aime et ne vis que pour ce qui me procure des sensations agréables capables de me consoler d'être né sur la planète la plus moche du système solaire et de n'avoir pas reçu le jouet dont je rêvais vers la Saint-Nicolas de mes six ans : un vrai vaisseau spatial pour me tirer vite fait

SECOND BOTTLE

SATORI

j'ai découvert la passion inextinguible de la mort en écoutant l'album *Pornography* de THE CURE, Baudelaire et ses confluents avaient déjà durci ma verge dans cette direction, mais c'est le ménestrel Robert Smith qui a vraiment fait jaillir mon sperme droit dans l'œil du néant, je revenais l'écouter chez moi entre deux heures de cours au collège détestimplacable que seule l'idée d'y débouler un matin, en retard selon mon hébétude, mais pourvu cette fois d'un lance-flamme purificateur me rendait supportable, je l'écoutais le soir, j'en rêvais la nuit, je frôlicaressais sa pochette rosirouge et noire, j'en décryptais les paroles vénéneuses comme s'il s'était agi d'un manuscrit tombé de la fusée d'un peuple des étoiles, je me pris ensuite d'affection pour *Faith* et *Seventeen seconds,* auxquels je suis en partie redevable de mes premiers véritables vortex dans la ventouse violette des voluptés macératoires qui n'allaient plus tarder à se transmuter en une dépression chronique du meilleur aloi et dont il ne m'a jamais semblé, jusqu'à ce jour, pertinent de sortir, j'avais 15 ans et je savais que je n'en aurais jamais 16, même aujourd'hui j'ai 15 ans, c'est une évidence sardoniqueront les gloucs, c'est une fierté plutôt, ma seule fierté, avoir 15 ans d'âge pyrolâtrorévolutionnaire intactement désastrogène dans un corps censé en avoir 37, c'est bien simple, le jour où j'acquiers 16 ans d'âme et que je sens ma haine un tout petit peu versatiliser sur le déclin, je me tue sans autre forme d'abcès, mon

esprit s'est monolithisé dans ces heures de glace où le piolet de *Pornography* se plantait dans mon cœur avec toute la beauté de ce qui tue à jamais

ice in my eyes and eyes like ice don't move

machine à penser, machine à détruire, machine à ne plus sentir, cold, deep cold, cold like hate

it doesn't matter if we all die, ambition in the back of a black car [...] creeping up the stairs in the dark, waiting for the death blow, waiting for the death blow, waiting for the death blow [...] the ribbon tightens round my throat, I open my mouth, and my head bursts open

échos grincements dissonances, mélodies sépulchrales, marteaux de marbre velouté et orgues profondes, *Pornography* était une tombe, une tombe autant qu'une bombe, dont les éclairs de jouissance à la mesure de nos désespoirs nous confirmaient dans notre abhorration du monde, nous étions les séraphins de la révolte extrême, nous avions reçu pour mission d'abolir l'univers et n'allions pas tarder à nous mettre au travail

push a blade into my hands [...] dancing in my pocket, worms eat my skin [...] leave me to die [...] you're nothing , I don't need you anymore, you're nothing

nuit après nuit, dans la pénombre d'une alcôve où des sapins ithyphalliques avecques des nymphes des neiges s'accouplaient, en incubant *Pornography,* fusion programmatique des excès d'Eros et de Thanatos que nous allions surexplorer à pleine outrance, j'avais appris qu'il était possible de transformer sa haine en œuvre-dard et que l'ogive nucléaire pouvait aussi bien parachever son labeur d'archange aux ailes ravissamment incarnates, quoique mycomorphes, sous forme acoustique ou lyrico-stylistique, il ne m'était plus nécessaire d'apprendre autre chose excepté peut-être

le contenu de quelques milliers de livres triés sur le volet de la véridique exigence cosmolytique, ainsi qu'à baiser correctement un brésillant bouquet de mignonnes insolites féminités histoire de n'être pas né pour rien

Bauhaus vint ensuite
ainsi que les premiers sachets d'herbe

sur la platine alors tourna tel soir de pluvieux novembre le titre *« Kick in the eye »,* beau comme un coup de pied dans l'œil d'un néo-nazi ou d'un membre de la Ligue des Familles, *kick kick kick, kick in the eye,* dont les paroles recèlent ce rare délice, les trois seuls vers peut-être qu'il soit nécessaire de lire au brasier de toute une vie :

searching for satori
the kick in the eye
I am the end of reproduction

là j'étais conquis au-delà de toute rétractation, c'était l'éveil, la turgescence en plein satorifice, l'idée d'un certain projet de révolte radicale et jackléventrante venait de pondre un ovule d'or dans mon cerveau torride et nidificateur, nous détenions enfin la clé, le message du Bouddha était compriclamé net-clair-carbonisant comme il doit l'être, beau comme l'éclair d'un sabre mishimal avant qu'il ne passe à travers le cou d'un professeur d'université

I am the end of reproduction, fulgurés par cet abîme, détenteurs du satori gnostique grâce à Peter Murphy, nous savions désormais que

TOUT NOUS ÉTAIT PERMIS
EXCEPTÉ DE NOUS REPRODUIRE

il n'était point de plus haute science et nous comptions jouir de cette découverte, infinie dans ses conséquences, au-delà de toute respectabilité, le monstre d'anarchopessimisme et de lubricité que

nous sommes devenu prenait lentement forme et il ne restait qu'à lui donner une apparence digne des océans d'antimatière dont son âme débordait

nos vêtements crucifiaient l'arc-en-ciel, souliers noirs, slip noir, chaussettes noires, pantalons noirs, impérativement moulants, chemise noire, long manteau noir, impérativement intimidant, cheveux noirs siouxsiennement mélangés vers le ciel nocturne, sourcils noirs, pubis noir, préservatifs noirs et franquinoculantes idées noires

à 16 ans j'étais un croque-mort accompli, fils des amours de la femelle du corbeau avec un puits de naphte, seuls débordant de ma vêture goudronneuse mon visage et mes mains, mais d'une blancheur si sélénique qu'elle rendait plus noir encore le noir des tissus dont s'enveloppait ma morphologie de cercueil tout juste apte à tenir le premier rôle dans un documentaire septentrional sur les catacombes peuplés de suicidés célèbres tels que Kleist, Gogol, Nerval, Artaud ou encore ce juvénile Chatterton dont les œuvres, décidément illisibles, me faisaient alors saliver au large de toute plage de sable noir telle qu'il s'en déroule sur les flancs d'Hyperborée, ou encore sur le bas-ventre touffu d'une brune sicilienne ultra-bandante qui ne s'est jamais rasée mais peint des trucs vraiment pas mal dans le genre chromaticostylodéfiguro-déjanté (je pense à Anorexica)

dès le lendemain s'invita dans notre crypte un hôte plus sombre encore, le centre du cercle de pierres de tous nos mythes, doté d'un rayonnement calorifique frisant le zéro degré Kelvin-Calvin-wattersonien, mais d'une puissance subversivolétale incommensurablement supérieure à tout ce que nous espérions, *unknown pleasures were still waiting for us and we were eager to come closer to them*
Joy Division

des cristaux d'abîme cristallisé, des glaciers de gouffre dur, des montagnes de lugubronirisme gorgées du son qui tue, « *Shadowplay* » :

to the depths of the ocean, where all hopes sank searching for you [...] acting out your own death, knowing more

je dis *« Shadowplay »* parce que c'est en écoutant ce morceau sur mon lecteur de cassettes que je me suis jeté (et royalement rétamé la gueule) à 19 ans du haut d'une falaise irlandaise en regardant s'éloigner la Scotlandica que j'aimaimerai toujours, mais j'aurais tout aussi bien pu dire *« Transmission »* ou *« She's lost control »,* et surtout *« Interzone »,* morceau schizo-psychotico-subliminal joué à la vitesse de la lumière où le nombre de BPM rafalés par la batterie surcompactée par la basse semble pulvériser tout ce qui s'est osé de plus trépidant en la matière, rythme cardiaque du type traqué, guitares en boucles obsidionales ultra-serrées en épingle à cheveunourrice, surimpression de voix en arrièra-vant-plan dont une seule est chantable, comme si l'inconscient du fou hitchcockien plus qu'à bout de nerfs qui vient de cadavrer quelqu'un et cherche à un ami à travers la ville infinie s'accélérait dans le désespoir du « no time to lose » et dans le constat que ses amis eux-mêmes sont peut-être morts, à moins qu'ils, hypno-burroughstiquement, n'aient jamais existé

try to find a clue
try to find a way to get out

on ne peut le danser qu'en mordant un câble électrique jusqu'à ce que les dents et la salive entrent en contact avec l'énergie du plus qu'humain, c'est jouable mais pas pour un fan de stars académico-télédégénériques

dépressif incurable comme nous avions tous appris à le devenir, Ian Curtis s'était pendu à 23 ans en regardant, assurait la légende, *Le cabinet du docteur Caligari* de Robert Wiene, alors qu'il s'agissait

en fait du *Stroszek* de Werner Herzog, la confusion s'alimentant sans doute de ce qu'une image de l'œuvre de Wiene ornait une célèbre pochette de Bauhaus et que nos âmes magmatico-tourbillonneuses, gyropharant toujours à une vitesse de centrifugeuse afin de ne pas perdre le rythme des stroboscopes qui nous hallucinaient, n'en étaient pas à une labyrinthisation près

ces éléments combinés, il n'en fallait pas plus pour que je fasse du suicide ma passion absolue et du cinéma expressionniste allemand, muet de préférence en ce que le silence est la prolixité des morts qui nous inspirent au-delà de la mort, un ombilic majeur digne de mon intérêt nécrophilique, ma fidéladorée compagne geneviéviforme et moi-même ne manquions jamais une projection du *Cabinet des figures de cire* de Leni au Musée du Cinéma de Bruxelles, entre deux Murnau *(Nosferatu* et *Faust),* trois Fritz Lang *(Dr Mabuse, Metropolis* et *M. le Maudit),* et une soulageante séance de fellation dans la salle évidemment vide, sinon le pianiste qui nous tournait le dos

nous nous tortillions aussi de concupiscence voyeuriste devant les lugubres déliquescences de Dreyer *(Vampyr* ou *La passion de Jeanne d'Arc),* de Tarkovsky *(Andrei Roublev, Solaris, Le miroir* ou *Le sacrifice)* ou encore devant les suaves bizarreries de Tod Browning *(Freaks, L'inconnu* ou *Les poupées du diable)* dont le *Dracula* nous enfiévrait d'autant plus que Bauhaus avait consacré une de ses compositions majeures, pinacle, un des morceaux *dansables* les plus difficiles à danser depuis la préhistoire chamanique de la musique qui shoote, tu peux ne point intellecter mais Mallarmé t'entrombone son idiome dans le rectum, de la structiondéconstructiondancéroticomorbide rivale du *« Sister Ray »* du VELVET, à son acteur central :

the victims have been bled [...]
Bela Lugosi's dead, undead undead undead
the virginal brides file past his tomb

ce qui n'empêcha pas mon ultratransaimée Scotlandica de me faire languir un an avant de m'autoriser à la mettre en perce, elle avait 22 ans, elle était pucelle et belle autant qu'on peut l'être dans un roman arthurien ou une peinture préraphaëlite, je l'aimais autant que Lancelot Guenièvre, elle était pure et révoltée, intelligente et rêveuse, cheveux hérissonnants et vêtements cold-wave au possible, oui un an, c'est énervant, mais bon il faut dire qu'elle avait été clitomasturbatoirement abusée par son grand-père et que ce traumatisme infantile fragilisait son attirance à l'égard des phallophores, certaines hystériques réagissant à ce cadeau familial bien connu en devenant nymphomanes, d'autres en devenant frigides, ce qui est loin d'être incompatible, Jan Bucquoy ne me démentira pas

bref, cette indispensable mise en perce se produisit au 27 boulevard Saucy à Liège vers midi, c'est-à-dire au réveil, tandis que les étudiants de l'Athénée qui faisait face à notre fenêtre rezdechaussale se répandaient dans la rue avec une vitesse toute spermatozoïdale tant les tenaillait le désir du sandwich, moi aussi d'ailleurs, même si Scotlandica assumait en cet instant le rôle du saumon fumé délectable entre le pain blanc de moi-même et celui du matelas vraiment plus très net, dépuceler n'est pas tout il faut aussi manger dit avec justesse un dicton gnostique, ce que nous fîmes tous deux avec bel appétit dès la mise en perce accomplie à jamais de mon amour pour toujours

si je me remembre d'un tel souvenir et me permets, pudiquement, de l'évoquer, c'est parce qu'à 20 ans c'était la première vierge que je déflorais et que c'était donc en quelque sorte ma seconde première fois, c'est d'ailleurs l'intérêt de toujours aller vers plus fou en matière d'expériences sexuelles : cela multiplie à l'infini le nombre de premières fois

à part la zoophilie et la nécrophilie, je ne vois vraiment pas très bien ce qui me reste à expérimenter (même la pédophilie je l'ai

pratiquée, mais quand j'étais enfant), il sera donc temps, dans un avenir plus ou moins proche, sitôt cette double formalité accomplie, de passer aux perversités mémorables

tu peux comprendre, cold-wave, la cruauté que c'est que de dire « mise en perce » de la femme la plus ultratransaimée de toutes celles, nombreuses nonobstant, que jamais nous lovifuckâmes, si tu peux comprendre cela tu es un vrai cold-wave et je t'aime, car l'amour nous le pesions à sa juste pâleur et n'attendions plus vraiment grand-chose de ce voleur de sérénité

THIRD BOTTLE

NOT A LOVE SONG

une de nos plus charmantes extases stroboscopiques, nous la devons à PIL, Public Image Limited pour faire plus long, mais nous disons toujours PIL car il importe que notre tendre moitié ne l'oublie point, G ou non, lorsque notre organe reproducteur branle le sien avec conclusion séminale contre le col de l'utérus en pleine succion-convulsion orgasmique

cela s'intitule *« This is not a love song »,* et nous eussions été très fâchés que cela s'intitulât *« Love your neighbour »*

un morceau circulaire comme une scie aztèque conçue pour arracher le cœur des nigauds lamartiniformes ayant tendance à un peu trop poétiser le jeu de nos programmations génético-hormonales et à oublier que l'amour, pur produit cybernétique naturel, n'est jamais qu'une mauvaise ruse en vue de la perpétuation de l'espèce pour parler le patois de Schopenhauer acquiescé par Maupassant et kyrielle de feux grégeois cioranisants

la cheville démiurgique de PIL, John Lydon alias Johnny Rotten, il faut le dire, ne néophytait point en matière de haine de l'amour, déjà à l'époque des Sex Pistols, il rhizomait de déclarations qui en disaient python, subrepticement monty, sur sa lucidité sentimentale :

— La journaliste, visiblement inexpérimentée : *Y a-t-il le moindre amour en cette vie ?*
— Johnny Rotten, limpide et diogénial : *Non, il n'y a pas du tout d'amour. Je ne crois pas en l'amour. Et n'y croirai jamais. Vous ne pouvez rien aimer. L'amour est ce que vous éprouvez pour un chien ou un chat de compagnie. Cela ne s'applique pas aux humains, et si c'est le cas, cela montre seulement combien vous êtes bas. Cela montre que votre intelligence ne déclique pas.*
— La journaliste, prise de court : *Et quant aux enfants ?*
— Johnny Rotten, glacial : *Quant aux enfants ? Si vous désirez une famille, vous pouvez descendre dans un orphelinat*

la réplique est belle comme une vasectomie, et Rotten de résumer l'essence du mouvement qui nous affriole :

l'idée de base du punk est de retourner les gosses contre leurs parents[1]

galant euphémisme qu'il nous semble pertinent de métaparaphraser, *l'idée de base de la cold-wave est d'aider les gosses à faire sauter la cervelle de leurs géniteurs,* Joe Strummer, le chanteur des CLASH, avait tendance à confirmer cette saine vison des choses, ses rapports avec son père semblant presque aussi problématiques que ceux de Bukowski avec le sien :

Mon père est un salaud. Je frémis en pensant à ce qui se serait produit si je n'étais pas allé au pensionnat. Je ne le voyais qu'une fois par an. Si je l'avais vu tout le temps, je l'aurais probablement assassiné à cette heure.[2]

maudit pensionnat, oui, c'est une des grandes beautés du punk, de l'after-punk et de la cold-wave : l'envie que la guillotine soit le dessert des repas de famille, et que roulent au saladier les têtes

---

1. Cité dans *The new wave punk rock explosion,* par Caroline Coon.
2. Cité dans *50 ans de musique rock,* par Philippe Paraire.

des matripatriarches, il faut dire qu'en plus d'être anarchistes, nous étions dadaïstes, avec aussi une petiténorme palpitation cardiaque positive en faveur des « terroristes » — nouvelle appellation contrôlée des justiciers résistants révolutionnaires, Jean Moulin était-il un terroriste ? oui, aux yeux des gestapolichinelles — de la RAF, d'Action Directe (mes explosifs hommages à la défunte Joëlle Aubron dont les collages valent leur pesant de testicules cuits), des Brigades Rouges ou des CCC, c'est ennuyeux de savoir que ce texte me vaudra d'être mis sur écoute, mais bon, si les flics aiment savoir avec qui je baise, cela ne me dérange pas, c'est pas avec eux en tout cas.

BOTTLE 4

NO LOVE AT ALL

We're taking advantage of breaking the back of love
Echo and the Bunnymen, *« Back of love »*

non, l'amour nous ne le portions pas dans notre cœur, ce dernier avait même tendance à encombrer inutilement notre poitrine et nous ne lui reconnaissions de vague pertinence fonctionnelle qu'au niveau de la circulation sanguine, même si nous eussions préféré qu'il cessât de battre, d'autant que ce mufle rouge ne nous consultait jamais sur notre volonté de vivre ou non, il battait, battait, battait, sans aucune imagination, et même s'il nous torturait parfois avec insistance ce n'était pas notre batteur préféré

totémiques, les paroles de Cure regorgent de cette répulsion à l'égard du lien amoureux, ainsi dans le cassandissonant et mordanrapidissimultraviolent *« Give me it »* :

get away from me, leave me alone [...]
my heart is cold, my heart is black

mais déjà dans *« I'm cold »* on sentait que la banquise serait notre irramollissable idole :

my body may be made of fire
but my soul is made of ice
I'm me, I'm cold, I'm cold

certes, nous étions cold-wave, des chérubins de glace beaux et froids comme une lame d'épée kalevalofinlandaise, ou encore comme celle du scalpel de Bunuel glissant à sang vif sur un œil éminemment dépucelable, ou encore comme la dalle d'un marbre tombal qui choit par indolence du haut d'un clark piloté par un âne sur le crâne d'un bambin qui passe par là et se permet de faire « sprotch » sans un cri sous les paupières très écartées de sa mère pétrifiée

« Object », sans doute écrit par Robert Smith à l'unique intention des tardigrades du cervelet, confessait une fois pour toutes que notre sentimentalité serait assez réifiante et ne se laisserait embourber dans aucun rapport à l'autre aliénant :

don't try to hold me,
cos I don't want any ties
you're just an object in my eyes [...]
you're just an object object object object
you're just an object

non, vraiment, les liens du mariage, ni même ceux du couple, n'étaient pas notre tasse d'absinthe (salut John), tout au plus pouvions-nous fonctionner sur le mode de l'amitiérotique, légers, sans engagement autre que celui de l'instant, à quoi bon d'ailleurs construire puisque tout s'effondre toujours à la fin, les ruines, que sauvagement nous chérissions, de châteaux ou de monastères nous le prouvaient assez, nous serions situationnistes libertinlibertaires ou ne serions point

en même temps nous cultivions la belladone du paradoxe, nous manquions de tendresse parce que nous avions manqué de tendresse, et dans le cœur des plus idéalistes d'entre nous palpitait encore un noyau de chaleur nostalgique à l'égard du tendre et des caresses fondatrices d'une durable osmose

love is a dangerous game to play with
a battle where only one side wins
ANNE CLARK, *« Pandora's box »*

sur des compositions et des synthétiseurs de David Harrow, la très métropolophobe poétesse Anne Clark mieux que quiconque synthétisait ce processus de déception-rejet qui nous caractérisait, dans notre monde d'aciébétonverrues, de machines, de citépieuvres, de médias martelants, d'icônes tirelirocentristes, de divertissements envahissants, de travail obsédotrépanant et de temps toujours compte-gouttuleux, l'amour, la possibilité même de l'amour, qui implique retour sur soi, sédimentation dans le paisiblesonge et disponibilité vers l'immatériel, n'existait plus, les féeries oniromantiques s'étaient fracassé les ailes sur des bulldozers en forme d'horloge ou de stéthoscope, dans notre univers de portes verrouillées et de soldatesque économicomaniaque le désenchantement amoureux germait désormais beaucoup plus facilement qu'une hyacinthe sur le macadam de nos trivioses, pour ne rien dire de nos amours adolescentines qui nous avaient guéris de toute illusémotion, bref, il ne nous restait plus qu'à devenir des chauves-souris repliées dans leurs cavernes et se rassasiant de trépidations… batcave

like death itself love is rotting inside of me
Anne Clark, *« Killing time »*

adorables de cruauté, les jeunes femmes musagètes et germaniques de X-Mal Deutschland crachaient leur haine de l'amour sur l'iceberg intitulé *« Boomerang »* :

Liebe ist wie ein Kaefig ohne Ausgang
Liebe ist eine Fessel […]
Liebe ist wie ein Fleischerhaken
und bricht dir da Genick[1]

ventresatan que ces succubes étaient belles et souverainement x-maléfiques (*deine Qual ist meine Lust, meine Liebe ist dein Tod : ta*

1. « l'amour est comme une cage sans issue, l'amour est une entrave […] l'amour est comme un crochet de boucher, et te brise ainsi la nuque. »

souffrance est ma jouissance, mon amour est ta mort, bertrand-incantaient-elles sur leur itistritextraterrestre *« Qual »*), pas un cold-wave qui n'eût été prêt à se faire arracher plusieurs testicules à l'aide d'une mâchoire de chat tuberculeux pour une seule nuit passée entre les blondoyantes cuisses d'Anja Huwe, la chanteuse, et de Fiona Sangster, la claviériste, surtout si Manuela Rickers se joignait à l'orgie en nous fouettant les fesses avec les cordes de sa guitare on ne peut plus marquisadicrépitante

lance-roquettes pour dancefloor, même le *« Temple of love »* des Sisters of Mercy calcinincendiait Cupidon à l'insu des nigauds qui se trémoussaient dessus en draguant leur voisine non moins charmée par un si joli titre, sinon que tempête et tonnerre le texte sturmundrangue en réalité le foudroyant triomphe de la mort contrecygnant à la laque sulfurique le sismique et sinusitoïdal échec de l'hâmourd :

life is short and love is always over in the morning [...]
with a gun for a lover and a shot for the pain inside [...]
the temple of love is falling down

le tragicynisme d'Andrew Eldritch n'en scintillait pas moins de courtoisie comparé au coupant constat des electropunks de Deutsch Amerikanische Freundschaft, DAF pour faire moins imprononçable, dans un de leurs tout premiers titres, *« Das ist Liebe » :*

das ist Liebe, Blut und Pisse,
Blut und Sperma, du und ich

quiconque a déjà copulé ne démentira pas, il n'y manque que la salive saturée de microbes, la glaire des mauvais jours, les mucosités de toujours, du prépuce le smegma tout autour, les soupirgrogne-couinements du singe au four, la merde des joutes anales et la glutineuse transpiration de toutes les joutes, sans compter les MST ou bien l'aride inesthétique du latex qui déplaît vite aux muqueuses

dont le frottis-frottas résume, non sans glauques odeurs sur les doigts, la noble essence de tous nos émois

love, love, love, well, that's like hypnotizing chickens
Iggy Pop, *« Lust for life »*

certes certes certes, soutien-gorgées de magie noire exterminatrice des troubadours ventriculeux, qui parlaient quelquefois d'amour, nos chansons étaient systématiquement des chansons de non-amour, amour-perdu, amour-introuvable, amour-dégoût, amour-déroute, amourescroquerie, amour-pas-reçu, amour-pas-rendu, et donc amour pas donné ni pardonné car rien ne nous était plus étranger que la morale des esclaves ou du pardon, nous étions des enfants déchiquetés et comptions bien rendre coup pour coup sur le cou des loups déchiquetants

sans compter que l'amourcourtoujours, *« l'amourir »* comme le vociféraient les Young Gods, c'était le prétexte-racine au nom duquel nous avions, sournoisement, été mis au monde, non, tranchegorge et foutrediable, il ne fallait plus jamais nous parler d'amour, les conséquences de l'amour étant telles qu'une bambineuse bibeloterie pût en résulter, celles de la haine ne pouvaient être pires, sans égale effectivement la haine ne nous a jamais déçus, nous nous faisons chaque jour autant d'ennemis que nous le désirons, à rebours et contrescarpe de ces malheureux amoureux de l'amour qui peinent si souvent à trouver partenaire avec qui partager leur hallulubidélire, mille fois plus répandue, profuse comme des munitions dans une base militaire, comme des spermatozoïdes dans une gonade d'aurochs (pas trop progressif si possible, putain, Pascal !), comme des cellules tumorales dans un cancéreux en phase terminale, ou encore comme des passages à tabac dans un commissariat belge où il est pourtant interdit de fumer, oui, la haine est incommensurablement plus triomphale que l'amour, aussi la haine était-elle notre seul amour, notre plus écumante passion, car nous étions las de jouer depuis l'enfance

dans le camp des perfaibledants qui tendres lutins par trop sensiblaimants se font botter en touche ou le cul par les tyrans, nous le savions d'expérience, l'amour s'étiole mais la haine ne meurt jamais, chaque aurore en ressuscite la flamme, chaque horreur dont nous recevons l'écho et les boniments médiatiques la durcit encore, et nos familles surtout nous avaient dégoûtés du sentiment à force de faire de nous ses navrants otages obéissants, sinon comestibles au psychophage festin des réunions de clan, non, nous ne portions pas l'amour dans notre cœur, aussi nous apprêtions-nous, révoltevolvertige au poing selon la trucidante leçon de Breton, ventre à liqueur de caneton, à faire sauter quelques dents et trouer quelques restrictifs écrans

à l'avilissant « Peace and Love » des hippies fatalement complices de l'immobilisme, The Clash avait déjà opposé un explonietzschadorable *« Hate and War »,* et sur leur hygiéniste, ou hypocondriaque c'est selon, mais surtout angoissanthilarant *« Here cum germs »* narrant l'omniprésence des bactéries dans notre environnement soi-disant rassurant, les zombimorphes membres impudiques d'Alien Sex Fiend martelaient avec une joyeuse délectation

peace and love is a silly thing
peace and love is a silly thing
peace and love is a silly thing

et pour cause, la guerre est partout, y compris au plus intime de notre organisme entre anticorps et agents pathogènes, ainsi qu'en banlieue entre anarchistes anticops et agents de police moustachés de fumigènes

minuit, *mysterious agency,* mon lordbyronisant zizi me dit que ce chapitre est bientôt fini et me demande de confier la transition aux Virgin Prunes dont le drolatiquimpitoyable slow-destroyer *« Deadly sins »* parodiait davidbowietruculemment les chansons

d'amour en soulignant la mensongère vanité des paroles entre amoureux avant de résumer toute la psychologie de ces odieux pigeondindons en un cinglant et conclusif :

Gimme love ! Gimme love ! Let me fuck you

Tout est dit. Merci zizi.

BOTTLE 5

JUST SEX

love is just a heart disease, and no cure can make this aching ease [...] to fuck it seems is the only word, the ability to love seems so absurd, absurd because we know we lie
ANNE CLARK, « *True love tales* »

oui, *to fuck is the only word,* cicatrisée de ses sittingroomeuses langueurs préraphaëlites, ANNE CLARK l'avait compris, nous aussi d'ailleurs, et à défaut de nous adonner aux sinistres mensongillusions de l'aimance, nous nous adonnerions sans restriction aux séraphiques sensations baudelairimmorales de la joujouissance

Ian Curtis nous avait très mal éduqués, énigmatiquement marié à un thonboudin mémorable prénommé Deborah, il la cocutrompedefallopait ferme avec une journaliste belge, oui, une journaliste belge, décidément Ian s'obstinait dans le mauvais goût, mais ce que nous retenions surtout de cette lamentable affaire c'était l'idée de polygamie, d'infinie libertilubricité intérieure quant à nos désirs

j'aime cette nuit de juillet et d'orgie passée dans un club échangiste avec la délicieuse Poética qui, entre l'écriture de deux poèmes féministes égorgeurs de mâles, mouillait d'envie d'assouvir ses pulsions bisexuelles, j'aime me souvenir de mon phallus coulissant en levrette dans le corps d'Aurore, vingt ans

de pure splendeur blonde, pendant que Poética, belle et blonde aussi, ô nuit solaire, l'embrassait et lui titillait le clitoris tandis qu'Olivier léchait la jouissoire de Poética dont la main toute en ubiquité malaxait mes spermatothèques avant de remonter pincer un mamelon, sans lui faire mal, d'Aurore, nous, ce soir-là, fornifuckâmes aussi avec un autre couple, dont j'ai forgotten les prénoms, (qu'importe, il suffirait que je consulte mon fichier *Epithymie* où figurent froidement tous les détails de mes baises honorables mais suis bien trop paresseux pour cela), et je revois Poética sucer la rigidité du type pendant que la jolie trentenaire glisse sa langue dans la fente rasée de Poética et que j'enfonce deux doigts tournoyants dans celle, non moins lisse, de la trentenaire dont le jus torridait avec surabondance tandis que je me massais le priape dans l'attente de la vilebrequiner afin de recevoir ma dose maximale d'endorphines en espérant qu'une menue soucoupe volante serait posée sur le toit du club et qu'une flèche de cristal me transpercerait le crâne comme dans un film-culte de nos jeunes années cold-wave, le firmamentissimexcellent *Liquid sky* de Slava Tsukerman (1982), ô dieu plus haut que le dieu révélé comme ton sacerdoce est doux à nos âmes qui savent que la transgression absolue est la seule rédemption possible, orgasme, orgasme, il ne faut vivre que pour l'orgasme et la révolte, qui est encore un orgasme

certes l'obsession sexuelle était surtout un invariant punk, tels qu'en témoignent des grouponymes aussi provévocateurs que les Sex Pistols, bien étendu, mais également The Slits (*Les Fentes,* un groupe exclusivement féminin on le subodore), Penetration, The Gonads, The Ruts, Eddie and the Hot Rods *(Eddie et les Verges Chaudes),* The Vibrators *(Les Vibromasseurs),* The Buzzcocks *(Les Bittes Bourdonnantes),* The Scrotum Poles *(Les Perches du Scrotum),* The Nipple Erectors *(Les Erecteurs de Mamelon),* ou encore les Stinky Toys *(Les Jouets Puants),* comme quoi le punk est tout de même franchement plus rigolinventif que la musique

classique, de toute façon personne n'a jamais réussi à pogoter sur Haydn, donc Haydn n'a aucun intérêt, sauf lorsque ATTRITION, dans sa période post-expérimentale, en fait le titre d'une de ses frigorimagnétisantes dansabilités

dépravation, concupiscence et libidinosité nonobstant envahissaient volontiers l'imagerie, le chansonnier et plus encore le *way out of life* de la galaxie dark-wave dont chaque étoile, précisément, est un trou noir en orbite accélérée autour d'autres trous noirs sépulturolascifs

c'est le *« Dark entries »* de BAUHAUS décrivant les sordides fascinations de la prostitution mâle et femelle, c'est Peter Murphy sur scène, tantôt bisexualisant du pelvis avec Daniel Ash, tantôt se dénudant à pleine peau et, tête entre les jambes, offrant sa croupe fendue d'un string sulfureux au pénétrant regard du public, c'est Killing Joke scandant *We take lust almighty and the sex between your legs (« Lust almighty »),* c'est WIRE hurlant *« 12XU »* qu'il faut comprendre *Want to fuck you* (le *X* remplaçant, autocensure ironique oblige, le fuck), ce sont les SISTERS OF MERCY posant pour la pochette intérieure de l'album *First and last and always* avec un air merveilleusement malsain devant une enseigne lumineuse vantant les « Detroit's finest adult movies », c'est Rozz Williams toujours habillé en travestitillant androgyne, tantôt sucesusurrant sa langueur pédérastique pour un jeune garçon berlinois sur l'*« Awake at the wall »* de CHRISTIAN DEATH, tantôt garnissant le plus agressif *« Burnt offerings »* de paroles dont les Vaselines, émoustillant groupe de noisy-pop écossais, auraient pu faire galant usage :

no moon shining like the untouched ass of the boy next door [...]
his second skin removed the boy lay sodomized and tired

c'est un jovial jeune couple de mutants ivres surpris à copuler dans les WC durant un gig d'AC TEMPLE à Liège, démentant au passage le *« Too drunk to fuck »* des Dead Kennedys, mais surtout m'offrant de

quoi me masturber dans les toilettes jouxtantes jusqu'à ce que les gouttes de mon jus de concombre terminent au fond de la cuvette indifférente, on tire la chasse et on retourne se surtrémousser sur le très sonicyouthique *« I dream of fraud »* (what a pun band !)

parmi les précurseurs, c'est Iggy Pop saillissant impulsivement l'anatomie de tant d'inconnues en backstage avant après ses concerts avec les Stooges qu'il s'en déclare dégoûté dans *I need more,* sa désopilante autobiographie, c'est le Velvet Underground, groupe vaginal s'il en est, se délectant d'une orgie de sexe et de sang sur son *« Sister Ray »,* c'est Genesis P. Orridge s'accouplant avec Cosey Fanni Tutti durant certaines performances de COUM Transmissions, dont le sigle était rien moins qu'un sympathique et giclant pénis, avant de fonder le mythique Throbbing Gristle (locution désignant la mentule en vertérection selon l'argot de l'incroyable région de Hull) dont les céphaloclastes concerts gaffophoniquement fruités de cauchemardesques dissonorures mêleront d'ailleurs souvent des images de hard-sex et de mort dure, ce sont les Dead Kennedys ornant la pochette intérieure de *Frankenchrist* d'une reproduction du *Penis Landscape* de l'hallucinant H.R. Giger où des phallus jaillissant de croupes hermaphrodites pénètrent d'autres croupes hermaphrodites en une frise illusopticoséquentielle que n'aurait pas dédaignée le tombeau d'Héliogabale, l'anarchiste couronné l'anus très large ouvert, ce sont enfin les Stranglers en villégiature matant à lourde bave les étourdissantes peaches embellissant les beaches, ou bien, sur le succulemment incorrect *« Bring on the nubiles »,* glorifiant la pédophilie avec un rien moins de tact, il est vrai, que David Hamilton :

I want to love you like your dad [...] and hold your little hand [...] I'll kiss your zone erogenous, there's plenty to explore, I've got to lick your little puss [...] let me fuck you [...] let me lick your lucky smiles

dommage que ces tendres lurons ne soient jamais passés à l'Eurovision

estivale et nue, dans la réserve naturelle de Furfooz, c'est Flamandica se faisant frictionner le clitorgiaque tout en fellationnant le pire ennemi des obstétriciens étendu dans les herbes le long de la Lesse dans l'écoute d'une stoogissime composition de Loop et continuant sans sourciller ses œuvres buccales dignes de la Pléiade lorsqu'une klaxonnerie de conducteur courroucé dont les enfants sont sans doute nés dans les choux par parthénogenèse colombinogabrielleuse nous annonce, pour la plus grande joie de notre perversité, que la route, invisible jusque-là de par la pudeur immémoriale des buissons, serpente juste de l'autre côté du cours d'eau wallon qui rime le mieux avec les fesses bronzées de cette naïade sculpturale dont ma langue, voire mon nez, aimait à fouiller les nymphes infiniment juteuses et dont mon sexe me parle parfois avec nostalgie, sinon saccadés sanglots livides tout au long de son corps caverneux lorsque ma main seule, succube suprême, le console entre deux débaucoucheries sans lendemain, ô souvenir de mon majeur dans l'amplonctueuse ampoule rectale de Flamandica et du sien, verni de rouge, dans la mienne, ravie comme celle d'un nouveau Nougé, durant nos furieux coïts homériques, ô son calice distendu recrachant mon liquorat séminal et offert à mon appareil photo pendant qu'elle téléphone à son frère plutôt coincifreiné du prépuce, ô notre copulation en levrette fougueuse mais admirative des sauteurs à ski que la télévision diffuse à notre réveil chez Tania au lendemain d'un nouvel an pantagruéthylique tant nous trouvions les émissions sur les sports de neige plus érotiques que les autres types de films pornos, même si nous avions pu constater à plus d'une reprise que les patins à glace ne faisaient pas d'excellents vibromasseurs, ô Flamandica, comme j'aimais manger des crèmes glacées se déglaçant sur ton corps brunigracile et que ma queue s'enfoncât en ses ventouseux replis dans ton kot à Louvain-La-Neuve tandis que les feuilles du platane devant la fenêtre se muaient en mamelles que nos ivresses aimaient à téter, ô Flamandica, je ne me lasserai jamais de me secouer le

sceptre devant les clichés de ton trésorganisme nu, à moins qu'il ne s'agisse de celui de Pucellina, ou d'Anorexica, ou de Poetica, ou d'Hysterica, ou d'Ivrognica ou de je ne sais plus trop quoi

c'est Birthday Party dont le *« Release the bats »* résume en quatre mots toute notre métaphysique : *sex, horror, sex, bat, sex, horror, sex, vampire,* c'est Magazine haussant son *« Permafrost »* sur les cimes raffinées de l'épithalame : *I will drug you and fuck you on the permafrost,* c'est TC Matic se fendant sur la pochette de *Choco* d'une prise en levrettanale d'un beau corps blanc par un beau corps noir ou clamant *j'aime les femmes, j'aime les garçons, et comme j'ai déjà dit j'aime les zizis, « Putain, putain » c'est vachement bien,* peut-être giclatoirement inspirés par le *« Wanking fun »* de Claw Boys Claw, ce sont les belges outrageusement méconnus d'Aimless Device érigeant *« The fuck »* au statut de meilleur titre de leur roboratif second EP, c'est Kas Product suggérant un egonschielien cunnilinctus sur la couverture de son album *By pass,* c'est Big Black troussant lestement quelques *Songs about fucking,* ce sont les Nocturnal Emissions dont le nom nous rappelle que même les moines se réveillent avec le nombril gluant de foutre, ce sont les Sex Gang Children intitulant avec beaucoup d'à propos *Naked* un de leurs disques live, ce sont les Lemon Kittens de l'ithyphallogène Danielle Dax qui prennent l'idée au pied de la lettre et se produisent sur scène lombrilubriquement nus, c'est un Fad Gadget tout aussi dévêtu durant ses gigs et se couvrant de mousse à raser tout en s'arrachant des touffes de toison pubienne (Jean-Louis Costes s'en fût nourri), c'est Theophile von 68 psalmodiant sur son inaudible *« Girls in black » : come closer, deadly girls, and let your legs make the butterfly, cos I wanna be your hot dog,* ce sont les Bollock Brothers qui insistent à juste titre sur l'immanente fraternité des glandes à gamètes, c'est enfin le sulfureux Norma Loy dont les apparitions scéniques dénudent des danseuses et combinent de crues images de sexe et de mort, tandis que leur seul hit pour

dancefloor, le trépidant *« Lesbische voodoo teenagers »,* incite les adolescentes au saphisme le plus torride :

I know you're a lesbian teenager, I know you're shaved [...] o come with me tonight, shaved pussycat, I know you're wet

turgescence, turgescence, je ne serai pas repu avant d'avoir défloré trois ou quatre sextillions de pucelles, les féministes ont raison, tous les mâles sont des zobsédés sexuels, et je chante la gloire de Valerie Solanas qui, malgré son imprécision légendaire au pistolet, avait compris que la seule solution pour obtenir la paix sur cette planète s'avère d'exterminer les testiculifères, puisse-t-on commencer par moi, oui, 69 fois oui, durant la pubienne étreinte s'éteindre châtrétranglé par une femme exquise comme dans *L'empire des sens* d'Oshima, je veux mourir comme je suis né, dans le vagin et les bras d'une femme (mais pas ma mère si possible, because I'm not a gérontophile)

ce sont les Virgin Prunes mimant licencieusement sur scène des relations d'entrecuisseuse quiddité habillés en femmes fatales, ce sont les deux comparses de DAF et leur homosexualité SM ouvertement affichée, c'est Siouxsie invariablement vêtue en vamp convoquant ses adulateurs à la cunninlinctusser en fredonnant sur *« Mirage » : my body's an oasis to drink from as you please,* incitation miamabsolue dont le théorème fait slurp, c'est la bandante Nina Hagen expliquant à la télévision, gestes à l'appui, autrichienne comment se masturber lorsque l'on naît fille pour obtenir le maximum de plaisir et s'abandonnant, paraît-il, aux pires lascivités durant ses concerts, ce sont les ultranectarines Kim Gordon (Sonic Youth), Anne-Marie (Skeletal Family), Cleo Murray (March Violets), Annie Anxiety, Mrs. Fiend (ASF) ou Patricia Morrison (Sisters) telles Nico naguère tricotant notre damnation au rythme de leurs jambes plus mortelles que des aiguilles de seringues sidvicieuses

c'est Neon Judgement, un de nos ouragans de glace favoris, inspirés par la sinistrose industrielle paneuropéenne des

années 80, un son coulé dans du béton armé nouant une idylle avec un marteau-piqueur anorexique, la boîte à rythme programmée pour tinter comme un crâne qui s'éclate orgasmiquement contre les murs d'une chambre capitonnée, je les avais vus à la Casa à Louvain-La-Neuve à l'époque de leur album *Horny as hell* (1987), le bien nommé, avec des titres comme *« Sultan of sex », « Hot Sally »* ou *« STLG » (See That Little Girl with no pants on, when she crosses her legs I say ooh... come on !),* ils nous avaient gratifiés, si ma mémoire ne fait pas chewing-gum, d'un show de strip-teaseuses lupialement texaverybeautifolles durant leur gig, mais mes circuits imprimés se souviennent davantage de mes doigts glissés dans le pantalon noir et polissant polissonnement le poissonneux clitoroux d'une jeune rousse qui avait flashé sur ma chevelure extra-galactique, sourires, trémoussements côte à côte, headbangings complices, regards en fragments saphireux de stalagmite tibétaine, pupilles qui fusionnent leur métal forgé dans le plasma des royaumes ultra-quantiques, lèvres qui s'entrouvrent sur des salives et des langues, on s'embrasse soudain sans mot dire mais à pleine bouche, beaux comme Bowie et Deneuve dans les *Prédateurs* de Tony Scott, la rousse en rut se tourne durant le morceau suivant, se colle devant moi et fait discrètement de ma main un outil d'impudicité publique, nos bassins voguant de concert, mon manche très guitaristiquement dur contre sa croupe de sirène en moiteur, nous étions comme cela, *no feelings for anybody else just sex for my self,* nous n'avons pas vraiment changé, je ne me souviens même pas du prénom de cette adorable fille et nous ne nous sommes jamais revus, c'est sans importance, ce ne sont pas les rousses qui manquent, ce dont je me souviens par contre, c'est que sitôt rentré chez moi, je me suis attisé la hampe en reniflant mon index et mon majeur qui sentaient encore très bon le clitoroux en rut

entre deux ~~vacarmes~~ concerts de Throbbing Gristle, c'est Cosey Fanni Tutti posant sans retenue pour des magazines

pornographiques et nous laissant au passage, fait rarissimadmirable dans l'histoire du rock et même de l'art en général, un cliché de sa jolie jouissoire charnutouffue comme pour rétorquer au troglomane décalotté qu'Iggy Pop avait aussi jugé décent de nous dévoiler dans toute sa longueur

si l'éditeur l'accepte, on placera d'ailleurs une photo de mon insatiable en érection au dos du livre, mais je sais qu'il refusera, peur du procès oblige, bon goût châtie, et convention veut que revolver ou cadavre soit (re)présentable mais non sexe en frissons : l'humanité n'est curable qu'à coups d'ogives nucléaires, nous en reparlerons, en attendant, je vomitonégrole sur le groin de tous les curés, laïques ou non, qui camisolent la saine passion pour la luxure et clandestinisent l'ensorcelante pureté de la nudité

c'est l'ultra-sexy prodigieuse LYDIA LUNCH, suavampiresse dont l'âme paroxystique on ne peut plus willburroughsienne féconda toute notre mutante constellation de l'époque punk à nos jours, coïtant avec Clint Ruin sur la couverture de *Stinkfist* ou, sur celle de *Queen of Siam,* couchée nue telle une langoureuse ondine à la surface d'un étang nénupharin, ou encore, dans les films *The right side of my brain* et *Fingered,* réalisés par le belzébuthique Richard Kern dont elle fut la viciosissime scénariste, n'hésitant pas à gloutonnement pénisucer sans trucages non plus qu'à exhiber sa vulve en train d'engloutir cinq doigts très agités qu'au bas mot je qualifierais de curieux, sinon de fureteurs

c'est de Christian Death la claviérivocaliste, GITANE DEMONE, totalexquisément dévêtue, goule goulue blême céruse excitante flottant dans la nuit fesses et seins aptes à damner le plus chaste des escargots, sur la rose pochette de *Catastrophe ballet* version vinylique italienne qui par chance glacicartonnée ne conserva nulle trace de mes adolescentes aspersions devant tant affolintumescente démone

c'est un fan de De Volanges dont le satyriasis fait quelquefois le bonobo avec de prolétariennes inconnues dans les fourrés de parkings d'autoroute (je recommande l'aire des Amoudries, sur la E 42 entre Sambreville et Charleroi, dès le choir du soir) devant leur époux qui regarde bêtement, s'il bande mou, ou se fait linguistemboucher la banane non moins bernarhenrilévytement s'il bande bien

il est regrettable pour le salut de l'âme humaine que ni les épîtres de Paul ni les Actes des Apôtres, même dans leurs variantes apocryphes, ne mentionnent le transcendant groupe suédois The Leather Nun qui non content d'intituler une de ses chansons, parodie de slow, *« Have sex with me »* ou de diffuser parfois des films pornobscènes durant ses concerts, se fendit d'une des pochettes les plus inspirantes de toute la tradition « true rock'n'roll », le recto du maxi de leur *« Primover / F.F.A »* (acronyme masquant les *Fist Fuckers Associated*) représente en effet une alléchante moniale vêtue de cuir tandis que le verso, prêt au pire, s'orne d'un avant-bras de, sans doute, motard dont le poing reluit enduit de vaseline dans une perspective de surdilatation tissulaire que l'on devine assez peu catholique, pour ne pas dire incompatible avec le vœu de virginité, sauf s'il se confine aux narines ou à l'entonnoir anal, chimistes habiles à faire de l'or avec de la glaire, le groupe signa également la meilleure reprise à ce jour de l'ignoble *Gimme gimme gimme* des lopettes tartenfionniques lèchorteilleuses et infraviscérales que sont les abbaminables abbatârdis rabbajoies d'Abbajour, reprise convulsivagressivojouissive où l'oreille attentive devine entre deux écorchnercrissements de guitares trempées dans l'acide sodomitique le larsen du vibromasseur de la nymphomane dépressive automnale qui attend en vain son *man after midnight*

c'est la sensuelle Anne Clark célébrant dans son *« Bursting »* le bonheur animal du sexe irréfréné et réclamant avidement, sans fausse pudeur mal placée, que son partenaire l'inonde d'éjaculat

spumescent : *like a bottle of champagne, burst all over me,* c'est l'anarcho-féministe chanteuse de Crass se surnommant magnifi-programmatiquement Eve Libertine, ce sont nos héroïnes, de Siouxsie à Lydia Lunch en passant par Cosey, Poison Ivy, Anja Huwe et Gitane Demone, toujours habillées en ultracatins sadomasodominatrices de première magnitude et sublimes d'excitantissimité dans leur exaltation du *deviant-sex* qui sauve de l'ennui, ô que n'avons-nous désiré devenir les esclavictimes de telles maîtresses libérées des dictatures patriarcales qui châtrent la vie en lui imposant les horreurs de la fidélipudichasteté

j'aime résolument cette copulation que nous avions entreprise grâce à l'audace de la charmante Pucellina (en levrette parfois je lui faisais la lecture de Heidegger et nous étions d'accord pour trouver cet auteur encore plus ennuyeux qu'un 69 dans le noir) dans notre diligence lancée aux environs de 120 km/h un dimanche d'été entre 20h et 21h sur l'autoroute bondée nous ramenant des forêts de Bouillon vers l'enfer de Bruxelles, ce n'est pas difficile, le conducteur baisse son pantalon, incline son siège et s'occupe des pédales, la passagère à la croupe aussi leste que dénudée grimpe sur lui, tient le volant et passe les vitesses si nécessaire, pour le reste emboîtage des organes hédonistiques et contorsions bilboquetteuses connues depuis plusieurs millions d'années, inutile de s'étendre (enfin si, mais pas sur la topique), la diligence zigzaguait parfois, les conformidiots klaxonnaient, les lubriques mataient un peu, les camions nous faisaient des appels de phares, nous hilarions, nous risquions de nous ballardcrasher, nous hilarions de plus belle, notre cerveau éprouvait autant de plaisir que nos sexes, mourir en baisant, quoi de plus désirable, non les microcéphales ne pouvaient pas nous comprendre, par malheur nous ne sommes pas mortrépassés ce jour-là, mais nous avons quand même bien jouijutégiclé de concert, notre seul regret fut de n'avoir pu écouter le « *Fast cars* » des Buzzcocks durant cette miraculeuse chevauchée ni même le « *Ricky's hand* » de Fad Gadget, comme quoi rien n'est

parfait, la meilleure preuve en étant qu'aucun orgasme ne réussit jamais à nous consoler de quoi que ce soit, la baise n'enchantant que tant qu'elle dure, car molle déçoit très vite, that's why il faut fuckfucker tout le temps et ne pas se dissiper dans des activités moins nobles, j'ai dit

oui, *unstillbar wenn entbrannt für König Feurio,* nucléaire, notre rut était semblable à celui du rouge étalon illustrant l'album *Haus der Lüge* d'Einsturzende Neubauten, fou cheval de feu dont le membre kilométrique expulse des litres de sperme pâteux dans la nuit noire qu'il faut conjurer en se suicidant dans le sexe caniculaire plutôt que dans le canal qu'aucun doigt n'anime sinon celui des noyés, morts peut-être d'avoir trop peu ou trop sagement baisé

m'évoquant à jamais un incantatoire morceau de Play Dead, c'est la ravissante Vidéastica qui charmée de contempler ma langue lutiner son tressaillandilaté clitorride ne prisait point toutefois qu'on lui glissât un doigt dans l'entrefessat durant le copulat, jugeant cela « sale » (sic), je l'approuve entièrement, dans le cul il y a du caca tandis que dans le vagin il y a du divin, même si sur *« Drive my rocket up Uranus »,* Alien Sex Fiend ne se privait point de célébrer la sodomie en de délicates métaphores lubrifiées de calembours presque aériens :

drive my rocket up Uranus, baby, till it hurts, drive my rocket ship just a little farther [...] drive my rocket ship just a little faster, drive my rocket up Uranus, baby, love, love, love, love

oui, c'est vrai, c'est important l'amour, on aurait parfois tendance à l'oublier et à le confondre avec le désir ou l'égoïsme, par bonheur il reste l'altruisme des reproducteurs, et aussi un peu de beurre sur le vibromasseur

cette semaine à cheval entre octobre et novembre 2005 fut néanmoins éprouvante à plus d'une tétine car je glissais à l'insu

de toutes du lit de Vidéastica à celui d'Incestuosa en passant par celui, ô merveilleux come-back, de Scotlandica, avant de revenir, l'air rêveur on ne peut plus innocent, dans celui de Vidéastica et de replonger le lendemain dans celui d'Incestuosa (rhhââ, son mégaclitoris beau, surpulpeux et gros comme une thèse de doctorat !), confondu en excuses pour mon air fatigué soi-disant imputable à une surcharge de travail intellectuel vu que mes éditeurs de Nancy désiraient au plus vite apporter la dernière main à mon manuscrit, alors que tout ce qui m'intéresse dans cette existence de merdRe concentrée pure huile essentielle de rectum, c'est de foutre ma main au derrière orificiel d'un maximum de femelles chaudes comme les couleurs oranginorubicondes du ciel d'une version du *Cri* de Munch et de m'y vider les couilles comme il se doigt, oui c'est macho, je sais, mais bon c'est comme ça, et moi au moins je ne mens pas, enfin si, mais seulement quand je drague

certains se shootent à l'héroïne, d'autres à la cocaïne, d'autres à la morphine, d'autres à la zibeline, moi je me shoote à la sexine, mais avec le total accord de ma pine

femmes féeriques fusées vers le paradis d'outre-ciel, trop de victimes parmi vous le savent, mais que les dernières illusionnées comprennent à demeure que les mâles ne sont courtois que pour vous séduire et romantiques que pour vous faire plaisir, bref qu'ils vous manipulent à tous crins et que lorsqu'ils vous disent « je t'aime » cela signifie simplement « je veux te baiser encore et encore parce que ton corps m'excite à mort », d'ailleurs dès qu'à leur giclante vous vous refusez ils bientôt cessent de vous aimer et s'en vont ailleurs gicler, CQFD, les féministes me remercieront d'une telle sincérité mais les hommes surtout me lapideront d'avoir vendu la flèche pour même pas trente baisers, certes, étant homme et connaissant la mentalité des hommes, si j'étais femme, je me ferais lesbienne

sauf démenti par l'AFP, c'est Anaïs Nin et Henry Miller acceptant de jouer nus dans un clip vidéo de Sonic Youth afin d'enseigner ce que cynisme et amitié érotique veulent dire aux jeunes générations toujours intoxiquées de rêveries romantiques et de sexe formaté

j'aimais que la main d'escrimeuse de Blondica Brumosa masturbe ma verge de façon singulière, les doigts comme posés sur la poignée d'une épée de duel, j'aimais que nous nous soyons rencontrés à un cours sur le taoïsme à Louvain-La-Neuve, j'aimais qu'elle soit belle et blonde et vierge et d'ascendance suédoise par sa mère, j'aimais qu'elle ait 22 ans et un tempérament de walkyrie déjantée, j'aimais la regarder courir pieds nus dans la forêt, j'aimais contempler sa callipygité moulée par un pantalon bariolé, j'aimais son vaginisme qui l'avait protégée jusque-là des mâles maladroits qui ne savent pas que rien mieux que les mots n'ouvre un sexe de femme, j'aimais entendre sa géniale impudeur me raconter qu'elle aimait dans sa chambre se tenir debout et nue durant ses lunaisons afin de sentir-contempler le filet rouge de ses menstrues glisser le long de ses cuisses — ô ses cuisses, ses cuisses aussi belles que ses seins, pardonnez-moi, mais je m'interromps, branlette, ici, oui branlette suprême et orgie de sexine dans un tel hagiologique souvenir — jusques à ses pieds et même parfois goûter ce vin mystérieux venu de la treille de ses entrailles, j'aimais la regarder danser nue entre nymphe thaïlandaise et guerrier maori — ô totale liberté des femmes vraiment libérées, déesses, déesses, incarnées dâkinîs, féminités flammifolâtres et nudescentes, surextatiquement oui, je vous aime et laverais vos aisselles avec ma langue si vous me l'ordonniez — j'aimais les lèvres charnument florales de sa vulve et que ma bouche descendît se désaltérer à si belle pucellité, j'aimai très fort, allongée dans mon alcôve au revenir d'une ivre errance selon le plérôme de némorales rivières ardennaises, la nuit où mon sexe fit son entrée dans le sien, lire sur son visage magnifié par la lueur d'une bougie (d'Ikéa mais bon) comment la douleur se mue vite en plaisir chez les vierges cessant de l'être, j'aimai très fort aussi qu'au réveil tandis que me suçait sa

bouche de romaniste mon doigt fût le premier à s'introduire dans son anus et qu'elle jugeât la chose « très agréable » (sic), j'aimais qu'un de ses fantasmes fût de se faire violenter, mais gentiment, par quelqu'un avec qui elle se sentirait en confiance, j'aimai, après avoir ce soir-là joué du piano comme elle savait si fantasquement le faire, qu'elle me demandât avec une messalinienne candeur : *« tu serais d'accord de me violer ? »,* comme si jamais primate mâle avait décliné pareille invite à accomplir, dont il est tant friand, le crime qu'il commettrait dix fois par jour si la salvatrice amalgamation des lois à sa poltronnerie ne le châtrait presque aussi sûrement qu'un nightbraquemart, ma turgescence rencontra donc sa sioujujuteuse demande, n'empêche j'étais un peu inquiet, il faut dire que nous étions dans la maison, sertie de vigne vierge rougie par les doigts meurtriers de l'automne, de ses parents et que ceux-ci pouvaient aussi bien rentrer d'un moment à l'autre pour me surprendre en plein viol de leur fille chérie au beau milieu du salon sur la table innocente où nous prenions parfois repas commun en parlant de tout sauf de torrides sexualitôses, bref je fus un violeur inappliqué, surtout soucieux de ne pas trop violenter ma victime, ce qui eut le don de si bien l'exaspérer qu'elle mit fin à nos ébats sans qu'aucun orgasme ne soit venu les fleurir, réintégrant mes vêtements, j'adorai sa réflexion de petite fille déçue : *« tu ne m'as pas bien violée »,* elle me jeta peu après à la poubelle, avec raison, et je l'aimerais toujours si l'amour m'était un sentiment connu

pour bien mesurer notre goût pour le stupre, il faut voirécouter les psychobillysergiques CRAMPS, dont la géni(t)ale guitariste Poison Ivy tant sur scène que sur les pochettes s'exhibe plus provobandante qu'une prostituée qui oublie de se faire payer tant elle y prend du plaisir, tantôt encensant à plein goupillon le *« Journey to the center of a girl »* tantôt posant dans leur voluptunerveux « *I wanna get in your pants* » une question philosophique centralissisissime à laquelle même un Kant fut incapable de répondre :

can I get in your pants ? [...] give you my baseball bat ? [...] oh, under your underpants, you got a wonderful ass [...] I got this burning desire [...] can I get in your pants ?

c'est le somptueux libramour ninmillérien que nous vivions avec Pucellina, elle me trompant cruellespièglement dans les bras de Blondica Brumosa sur laquelle je fantasmais toujours, moi la trompant, au mariage d'une de ses amies, avec une certaine Béatrice, une coquine vraiment pas mal sauf qu'elle ressemblait un peu trop à Madonna (bleuârk) et s'habillait smurfsmurfplofplof genre secrétaire de direction à Wall Street (a gun a gun my condom for a gun), n'empêche on s'était pas mal reluqués durant le repas, et si Yvan s'était décidé un peu plus vite que moi il avait aussi toutes ses chances car visiblement il y avait urgence de type ovulatoire, un slow, j'invite la chasseresse, quelques grotesques tours de toupie (je hais les slows, trop tendres, pas assez rapides), flatteridrôlerifrôleries habituelles et nous nous reléchons soudain comme des fauves sur la piste en semant un merveilleux malaise parmi les familles des plaignables mariés qui venaient de se jurer fidélité et qui assistaient tétanisés à une séance de cocufiage en règle, craignant le lynchage, nous nous dirigeâmes vers l'étang pour approfondir nos pelotages et échanger nos microbes en frottant nos langues l'une contre l'autre, nous riâmes beaucoup sur le chemin du retour avec Pucellina et fîmes l'amour comme des bonobos greffés sur une centrale amphétaminélectrique, oui, Pucellina était grandiose, notre complicité dura cinq ans et nos orgasmes furent nombreux comme des puces dans la toison d'un chien pauvrerrant

c'est au douillet mois de *jouillet* de cette année 2006, assouvissement d'un de mes fantasmes les plus visqueux, Christelle la blonde et Morrigane la brune, nymphomanes bisexuelles baisées toute une nuit selon la plupart des combinaisons possibles dans le vaste lit de la blonde, c'est en août franchement pas grand-chose hormis une Carine hystériquœdipienne qui me vouvoya jusque

durant le coït (ce qui m'énerve au possible, d'autant qu'au lieu de crier *oui, oui* durant l'orgasme elle couinait *non, non* tout en me collant contre elle pour mieux me griffer les omoplates, ce que j'exècre) et des exercices de poignet avec la délicieuse balle en mousse du badmintennis (salut Philippe, frère adoré dont l'âme est une des plus belles que je connaisse), c'est en septembre un triplé parfait (une éjaculation dans chaque orifice sans préservatif) réussi avec une inconnue rencontrée à un concert de De Volanges, c'est le fantôme du sida que l'on s'amuse à narguer par scrupuleuse fidélité à notre éthique du risque, c'est en octobre Ivrognica torchée morte suçant sortant de son rectum mon gland couvert de fiente bien collante et s'en enduisant les babines sans réussir pour autant à me convertir à la scatophagie, c'est en novembre Chômeusica me branlant avec ses jolis petits pieds vernibronzés dans le jacuzzi d'un sauna libertin et m'obligeant à en rendre les bulles à la fois plus blanches et moins pures, c'est trop, c'est bon, c'est la baise dans la neige, dans les bois, sur glacier, dans le sable, dans la mer, dans un lac, dans les prés fleuris, dans les cabines de la piscine, entre les sièges du cinéma, dans la grotte de Spy (ô frère cro-magnon, toi seul peux encore me comprendre et ne pas m'accuser stupidement de machisme parce que je me permets de n'être pas hypocrite ni sentimental, comme s'il n'existait pas des femmes aussi lubriquinsensibles que moi : si, si, si, et ce sont nos divines héroïnes), c'est de zéro à quatre lapinicoquines plus ou moins mignonnes, mais aussi parfois supermoches, baisées la même nuit dans tel ou tel club hédoniste, c'est une savoureuse actrice sublimement déjantée copulée le soir même après l'avoir vue à poil sur l'écran à l'avant-première d'un film du percutant Jan Bucquoy, c'est Pucellina ou Poética qui surmouillaient lorsque nous filmions nos ébats, c'est, avec le céleste *Filigree & Shadow* de THIS MORTAL COIL pour couette mélodique, Anorexica se branlant sur son divan bleu en me regardant me branler debout sur l'échelle de sa mezzanine et tomber mes gouttes de laitance sur les lames

de son parquet sonore, elle s'approche, marche à l'envi dans la crème toute fraîche, l'étend dessinatoirement avec ses orteils sur le sol lisse, le doigt toujours au bon endroit et jouit elle aussi, c'est, c'est, c'est, c'est, c'est, c'est, ô oui c'est

mais pas le temps d'approfondir ici ce dithyrambe de la débauche, de la luxure et de l'extrême lubricité, mon éditeur m'a accordé 150 pages pas une de plus, alors promis j'écrirai un prochain livre où s'épancheront spasmodiquement, non seulement tous mes plans *destroy-suicide* (miam, j'adore et il y en a tout plein), mais aussi quelques désopilants spécimens de mes fantasques dingueries, et surtout mes outrecuidances libidinales, mon obscénité légendaire, ma concupiscence thermonucléaire, mes baises de névrosé, mes orgies de psychopathe, mes bacchanales de désaxé, mes interminables manustuprations de camé à la sexine, j'y dirai mes 6 000 râteaux (il faut dire qu'après Elephant Man, je suis l'homme le moins séduisant qui tomba jamais d'entre les cuisses d'une gésineuse et que cela complique *terriblement* mes travaux donjuanistiques) et aussi mes minuscules 60 conquêtes, un peu plus d'ici-là si tout va bien, sans compter les dictériades et les femmes chipotées, branlées ou léchées mais pas pénétrées (critère absolu du collectionneur de trophées sexuels, si paradifruit pas pénétré avec zizi tout dur, ça pas compter), oui, j'y dirai bukowskinautiquement combien je ne suis qu'un mégagigultraporc bouffi d'orgueil testiculaire sans cœur ni sensibilitesse, abjectodieuse colonne de viande haute de 1,80 m avec microprocesseur intégré, cyborg froid comme l'âme d'un riot-gun ou d'un réplicant dans *Blade runner,* et aussi combien *I love it like a baby screams* (CURE), yes, wounded to the bone, I'm just a fucking bone, and I like it like a sexy cream

ainsi, soucieux de mon insanité mentale, entre deux résolutions de suicide avortées, ou tentatives manquées (suis-je lâche, suis-je maladroit !!!), en véritable *« Orgasm addict »* (BUZZCOCKS), et dans l'impatience de me sentir capable de mieux, m'appliqué-je

toujours à correspondre au portrait-robot du serial-fucker, car il serait dommage de se pendre avant d'avoir baisé moins de partenaires non-vénales que Casanova, et comme 120 semble un chiffre accessible, je sens déjà mon gland se gonfler à l'idée de la prochaine physiologie que j'investiguerai, but it's just the same, a stupid game (Cure, *« Let's go to bed »*)

Dring, turlupturluptuptup, dring.

— Allô ?
— Dis, c'est Iggy ici, Iggy le Pop.
— Enchanté, ça boume ? Pas mal ton concert sous la pluie à Nandrin en août 2005. T'es un vrai peps, mec.
— Belle pluie en effet. Hey man, fourgue-leur a last little c(l)it dans la tronche à tous ces coincés du cul : ça vient de *« Cock in my pocket »*, sur *Metallic KO,* et ça dit…
— Yes, I remember, un live crasseux mais bon.
— OK, shit, pas ma faute, et ça dit ?
— Ben, un truc comme…

I just wanna fuck, this aint no romance

— C'est tout à fait ça, alors tu leur demandes de ma part d'oublier tous leurs trucs à la con avec l'amour et les sentiments et tout ça. On est juste là pour sexploser, pas vrai ? On est des fils d'hormones sur coulis de bipbips génétiques ou merde ?
— Ben Iggy, y sont cons tu sais, tu peux pas savoir.
— Yes I know, mais tu le leur dis quand même.
— OK, à plus ?
— Ouais, et même à plussycat !

Quel zigue, ce pope, un vrai ziggy starlust, for life !

we're jumping from one bed and into another
searching for something that we'll never discover
never discover
Anne Clark, *« Self destruct »*

BOTTLE 6

AND DEATH ABOVE ALL

dead fucking white men colonized the world to make sure the fact of being born is a real death
Mephisto Walz, *« Trible conflicts »*

peut-être le lecteur attentif l'aura-t-il relevé, le sexe ne nous déplaisait pas, mais c'est en greffant sur le sexe débridémancipé un thème encore plus affriolant que la cold-wave allait trouver sa spécificité, ce thème c'était l'amour de la mort, la petite mort n'étant jamais qu'un pis-aller de la grande, la vraie, la belle, l'intuable mort

si nous étions à l'unisson tenaillés par *an insatiable desire of suicide in sex* (Siouxsie, *« Melt »*), et si, *between spunk stained sheets and odorous whim* (Bauhaus, *« In the flat field »*), nous avions la gluante intention de passer autant de nuits que possible dans l'orgie rédemptrice, c'était finalement moins par salacité native que par horreur réfléchie du monde invivable où nous avions été jetés de par la malveillante imbécillité de nos engendreurs, l'orgasme, c'était notre petite bombe atomique intérieure, on s'abolissait dans la jouissance infiniment réitérée, on s'extirpait la conscience dans l'ultraflash de notre foutre lemminguement exagogique

fuir, fuir, *« Anywhere out of the world »,* comme nous y conviait Dead Can Dance après Baudelaire, après Poe, après Thomas Hood dont le *Bridge of sighs* forgea l'insubmersible locution en

peignant une excitantophéliale histoire de jeune fille qui se suicide en plongeant dans un état de la matière incompatible avec nos trop modernes poumons, hélas oublieux du talent des branchies d'antan, ce qui n'est vraiment pas pratique lorsque l'on aime à s'accoupler avec de jeunes requines

oui, notre pure estampille de blason, c'était le culte du néant comme absolu contrepoison à notre dégoût d'être tombés dans l'étron de l'être, passablement sartrien, *Nausea* était d'ailleurs le titre d'un 33 tours de la plus décapitrépidantintense formation electropunk après Cassandra Complex, j'ai nommé les EXECUTIVE SLACKS dont il faut avoir écouté au moins une fois dans sa vie, histoire de ne pas mourir puceau d'une indicible extase du tympan (que tous les mélomanes savent être le clitoris du cerveau), *« The bus », « Our lady », « Electric blues »* et surtout *« Solemn dilemma »,* un des rares morceaux sans faire rire ou vide enchaînables au furieuprodigieux *« Nag nag nag »* de CABARET VOLTAIRE (je dis cela à tout hasard parce que bon les mauvais DJ qui pataugent entre deux shots ça court les menstrues), si *« Nag nag nag »* doit idéalement se danser avec des vrilles d'hélicoptère cherchant à se crasher sur une crèche remplie de futurs robots, *« Solemn dilemma »* se danse plutôt en poings qui éclatent la tête d'un patron ou d'un banquier sur la bordure d'un trottoir et à la fin il ne doit rester qu'un homogène potage aux cheveux (sauf si l'escroc était chauve), ouïssez-moi ces métatomhits des Slacks, comme c'est rage-compactée-en-quark-d'iceberg, comme c'est frasil-banquisé-ventre-granit-seppukupal, tranchant comme nerf de glace au napalm, comme c'est *onthologiquement* hargneux jusqu'à la rupture d'os rectal, comme c'est méchantétripante claymore de dandy frappé d'amok astral, comme c'est rigormortiliquidazoté torse nu tout coupé de chacal, et leur beat ultratypique qui cingleclaque comme un knout sur la pustule d'une gravide, ô que c'est orgasme ! et la voix pleine de canines pour déchirer la tête des serviles du devenir, ô que c'est gnose ! et le grésil des guitares en crocs de lynx rabide pour

éviscérer dieu-la-pieuvre et lui faire gicler les yeux du groin de chaque tentacule, ô que c'est Executive Slacks !

dans la même veine à cutter existentialiste, THE FALL, dont le nom, à la fois biblique et défenestratoire, icarancré dans la mortelle déchéance qu'implique toute naissance, réfère expressément à *La chute* d'un écrivain qui visiblement avait des comptes à régler avec son carrossier, et dont l'épileptomusique, honteusement – telle celle des corrosifs Wire ou des cold-wavissimes MITTAGEISEN – infraconnue, élasticobondissait aussi génialincontournable qu'inétiquetable, sauf à la glisser dans la fente indécise du weird-punk, putain d'évêque de ping-pong d'embryons, cette phrase s'enchevautre longue, je reprends, The Fall coassais-je, proclamait de par la voix de son tempétueux amiral Mark E. Smith combien la vie n'avait réussi à lui donner d'autre envie que de la quitter, ainsi sur l'universicruel *« I'm not satisfied »* :

maybe I'll just kill myself, I just don't care anymore [...]
I don't like the way life has been abusing me

non, nous n'aimions vraiment pas la façon dont l'existence nous maltraitait, pour nous pousser à entrer dans les tripes de notre vêleuse, on nous avait pourtant promijuré que la vie était rose, or nous découvrions jour après jour qu'elle n'était rose que dans l'imaginaire psychédélique des débiles du ganglion, ô trahison, ô marmiton, ô culinaire vengeance à venir

créateurs d'un des sons, à rendre folle une scie sauteuse de jalousie, les plus guitaristiquement distorsaturés de toute l'histoire du rock, les écossais de JESUS AND MARY CHAIN exprimèrent sur *« Darklands »,* en de shakespeariennes tonalités, la mélancolie désabusée dont se régalait notre acédie :

life means nothing, and all things end in nothing, and heaven I think is too close to hell [...] oh god I get down on my knees, and I feel like I could die

oui, un poignardacéré pessimisme de créatures blessées, dégoûtées par l'infinité de ce que notre Terre compte de crimes, d'ignominies et de détresses, imbibait de sa douce odeur de vulvovulante tout le chansonnier dark-wave

on en trouvait des échos chez les BUNNYMEN : *we live in hell, my life's a disease (« The disease »),* chez CLAN OF XYMOX : *life is a tormented dream for me (« Medusa »),* aussi bien que chez KILLING JOKE : *we must play our lives like soldiers in the field [...] everyday through all frustration and despair (« Love like blood »)* ou FRONT 242 : *born to breathe, and not much else, you'll die for nothing, like everybody else (« Born to breathe »),* chez ALIEN SEX FIEND : *I wish I woz from another planet, and I could get back there anytime I wanted, there ain't much here to stop me from leaving [...] I've lost faith with the human race (« Another planet »),* chez KAS PRODUCT : *she says that this world is absurd, and that love is all lies, and she believes that she was never meant to live (« Countdown »),* ou encore chez THE SOUND : *all my problems loom larger than life, I can't swallow another slice (« I can't escape myself »),* nous nous en tiendrons à ce squelettique dolorilège parce que pas un de nos groupes totémiques n'échappait à cette phobie du monde tel qu'il est et qu'il serait vraiment très très très fastidieux de les citer tous

du *Weltschmerz* (titre d'une sibéroschopenhauerienne composition d'Anne Clark) au SUICIDE (polémonyme de la plus cryogénisante concrétion proto-cold-wave), il n'y a, comme chacun sait, que l'épaisseur d'une lame de bistouritournelle, ainsi nous trouvions-nous envalsés, comme le héros de Poe, dans un merveilleux maelström de paroles suicidaires que seul le tonneau de notre inébranlable, sauf par une main de touchante anorexique, cynisme pouvait traverser sans dommages

the heartbeats were echoing, echoing the revolver,
emptying into my mouth
SIOUXSIE, *« Cascade »*

non, nos chansons ne parlaient pas d'amourespoir, mais elles faisaient hégésiaquement mieux, elles parlaient de mise à mort de soi, un de nos labels favoris se nommait d'ailleurs *L'Invitation au Suicide* (Play Dead, Jad Wio, Virgin Prunes, Christian Death...) d'après le titre d'une œuvre, hélas introuvable, de Philippe Soupault dans laquelle le poète surréaliste émettait quelques doutes sur le bien-fondé de naître et se gorgeait corrélativépitaphiquement d'un certain appétit pour le geste de dénaître

young death is good [...]
and we decided that to die, there was no greater love
STRANGLERS, *« Death and night and blood »*

dès l'adolescence nous avions compris que le malheur serait toujours moins avare de ses épines que de ses le bonheur caresses et nous nous réjouissions que les belges de SNOWY RED, via le titre de leur meilleur album (1983) et d'une homonyme, exquisément synthé-lugubre, composition, aient osé proclamer, sanctissime, *The right to die,* le principal droit de l'homme, après celui de ne pas naître, pas un cold-wave du reste n'avait manqué la lecture du précieux *Suicide, mode d'emploi* de Claude Guillon et Yves Le Bonniec, plus d'un même en avait fait usage avec une remarquable impavidextérité, si bien que nos rangs s'éclaircissaient de temps à autre au rythme d'une overdose, d'une pendaison, d'un dynamitage de cervelle, d'une noyade assidue dans un fluide compréhensif, d'un tranchage de veines – sinon d'artères pour les moins patients – ou d'un accident de voiture qui n'avait rien d'accidentel, le dieu plus haut que le dieu révélé sait si nous enviadmirions ces princes de l'évasion définitive et si nous étions très en colère contre notre impuissance à les imiter, je jure au passage de casser TOUTES les dents du prochain connard troudeculissime qui soutiendra devant moi qu'il réside une certaine lâcheté dans le geste autolytique, as-tu au moins *vraiment* essayé, zénithal couscous imbéciliforme, de t'abolir ? non, eh bien, je le déplore car ta présence m'importune

davantage qu'une flatulation de mammouth dans le réfrigérateur où j'entrepose les cadavres des cigognes que j'ai violées cet été, oui, nous étions pleins de morgue et n'aurions nullement dédaigné y finir au plus vite

indice de notrincurable (j'admire l'audace de cette agglutination) thanatophilie, *« Gloomy Sunday »,* la, souvent interdite d'antenne par les sadocrétins comme on sangoutte, célèbre ballade suicidaire hongroise qui poussa plusieurs de ses auditeurs dans les bras du plus réparateur des repos et dont l'auteur lui-même finit par se supprimer en sautant dans le vide par la fenêtre de son immeuble (l'Histoire ne précise pas s'il atterrit sur la nuque d'une femme pleine, ce qui eût été fine plaisanterie) fut reprise aussi bien par Christian Death que par l'unabombérotique Lydia Lunch ou notre macabre Castafiore éprise de Poe : Diamanda Galas

dans la même tradition spleenétique et à l'image des Stranglers dans *« Dagenham Dave »*, Cure chantait l'autolyse par noyade, *with a last vanilla smile,* sur son bien nommé *« La Ment »,* plus facétieux, les soniquinventifs archanges incarnés en Wire relataient dans leur guilleret *« Another the letter »* le suicide de son expéditeur et clôturaient ce morceau d'à peine une minute avec une abrupteté de guillotine en chaleur, le splendide *« Over the wall »* d'Echo and the Bunnymen évoquait pour sa part un suicide par précipitation *(to end this misery [...] come over the wall),* mais il revient aux sistersoïdes Fields of the Nephilim d'avoir le mieux mis en mots ce délicieux type de délassement qu'est, dont plus d'un pont se rendit complice, l'éradication de sa propre existence, ainsi sur leur cristalgrésillantexaltantobsécratoire *« Slow kill »* :

up here on the bridge of night, to fall it would be so nice, chase this misery out of this town, bury my face into the ground [...] I'm up here because I wanted to die, I'm up here, I lie here, the pain, don't cry, now jump, now jump, jump

plus facile à dire qu'à faire, entre deux orgies de bruit, de sexe et d'hémoglobine, THROBBING GRISTLE s'en plaignait déjà dans *« Weeping » : I don't want to carry on, except I can't even cease to exist, and that's the worst*

victime d'une gémellaire tétanisation face au défi suprême, le féroce Jim Thirlwell alias Clint Ruin, prince du « doom-singing » (larynx lugubre et rauquement comminatoire), parolier drolatico-dépressif et fondateur d'un groupe, parmi les plus cinglécacophonico-blizzardissimes qui soient, dont le nom, FŒTUS, m'enchante en ce que ses inénarrables déclinaisons (de YOU'VE GOT FŒTUS ON YOUR BREATH, à SCRAPING FŒTUS OFF THE WHEEL en passant par FŒTUS ART TERRORISM) le muèrent un jour en FŒTUS INTERRUPTUS, comme pour lancer un clin d'œil taquin aux Français de Trisomie 21 qui sévissaient à la même époque et commençaient à s'égarer dans le royaliste intestin grêle de la pop, gifla quant à lui sa naissance en engendrant l'album *Nail,* d'une supradivine noirceur avec des titres tels que *« The throne of agony »* ou *« Descent into the inferno »* mais surtout *« Enter the exterminator »* dont les paroles onctuent qui récapitulent notre hamletiforme syndrome :

dying ain't a curse but living sure is worse [...]
I'm waiting to die, too much of a coward to snuff myself...

ne pouvoir ni vivre ni mourir, c'était bien là notre drame de métaphysiques névrosés oscillant comme de navrants pendules au gré du sirénique *I want to live, I want to die* de THIS MORTAL COIL, et pourtant notre panthéon coruscait de réconfortantes étoiles telles que Sid Vicious (liquéfié par overdose, en hommage sans doute au portier Jim Morrison) et surtout Ian Curtis dont la pendaison continue à nous faire fantasmer 25 ans plus tard, dans les années 90, et le revolvéridique sillage de l'admirable Kurt-NIRVANA-Cobain, viendront encore embellir les rangs de nos paradigmes des figures aussi essentielles que Rozz Williams, le démiurge de CHRISTIAN DEATH, adepte lui aussi des mandragorines

jouissances de la corde, et Adrian Borland, déçu du peu de cas que critiques gnoks et public glouc firent de la musique nonobstant aussi vividultrascénimagicopoétique qu'urgentincantatoire de The Sound, c'est à l'étreinte d'un train qu'il demanda de le rapatrier dans le néant, heureux homme puisque de toute façon : *no flesh no blood just broken bone, a frame to hang our lives from, we're living like skeletons* ainsi que le chanta sur *« Skeletons »* sa tragique clairvoyance

au rayon musique industrielle bien noire, bien trash et bien nihiliste, nous jalousions, suicidé dès l'aube des eighties, Neil Hill alias Ne/H/il, un des membres fondateurs et parolier des tympanotrupes SPK dont l'acronyme à signification modulable sautille de Sozialistisches Patienten Kollektiv, par déférence envers une organisation terroriste allemande qui lors d'une prise d'otages vit exploser certains de ses adeptes moins doués en pyrotechnie qu'en politique, à Surgical Penis Klinik, toujours utile pour ceux dont la queue est en forme de piano, en passant par un plus qu'alléchant SePpuKu dont le fruit est gracieusement béni de nos entrailles

bouclant la boucle du punk, ce fut enfin le succulent bassiste-compositeur des Ramones, Dee Dee Ramone, qui en 2002 décida de se récurer définitivement le Dadasein au moyen d'une déconstipante overdose, geste de démagnétisation de la cassette de notre destinée auquel nous conviait déjà le Velvet Underground environ un an avant que mes parents n'aient l'hideuse idée de me mettre au monde, en pleine guerre froide, neutron de dieu, moi qui suis si frileux : *I'm gonna try to nullify my life [...] heroin, be the death of me*

allez, je sais bien que vous atteindrez plus facilement l'orgasme cette nuit si je vous offre un rythmique échantillonnage de mes tentatives de suicide (ajouter manquées tinterait truisme) : cela commença par le fusil de chasse emprunté à mon oncle et l'irruption de mes parents, prévenus par un ami-professeur indiscret, dans

mon kot montois juste avant que je ne m'envole me masser les neurones à la chevrotine sur la rive du lac de Neuschwanstein en hommage à un Ludwig von nectarinement cérébrolésé, il y eut ma fugue décembrale en train vers la Laponie en espérant y congeler bien dur toute la viande de mon être (la nuit démonétisée passée sur un banc à Hambourg m'enchifrena le cactus, sans plus), il y eut, un soir de désespoir et de dents cassées, mon antique Lada militante carambolée sur le toit à la frontière allemande (caramba, encore raté), il y eut cette récalcitrante falaise irlandaise tout juste bonne à détruire des lecteurs de cassettes et faire cracher un peu de sang à mes poumons, il y eut la tentative de noyade tout habillé mais à marée montante (imbécile !) dans l'océan au crépusculaire nord-ouest des Highlands écossais, il y eut une autre carabine sans courage ni songe une nuit d'été dans l'enluné bois de Louvain-La-Neuve, il y eut vingt fois la corde autour du cou dans mon grenier ricanant (jamais eu les tripes de sauter du tabouret, par crainte de changer d'avis dans la fantaisie de rédiger un dernier mauvais grimoire et de ne plus pouvoir y remonter), il y a les roues délirantes, le volant crissant et la vitesse souvent jamesdeanatoire de ma nosfératine diligence (pas un mois ne se passe sans que très nocturnement au retour de Bruxelles je ne parcoure, ivre comme Shane MacGowan, l'immortel dentiste des Pogues, d'étroites nationales bordées d'arbres à 160-180 km/h, et tant pis pour la grand-mère qui aurait l'infâme idée de promener son canari à 5 heures du matin ou la petite fille qui fuirait son papy pédophile : les sprotchs font partie du miracle de la vie), il y a trop souvent la pointe de mon beau poignard argenté posée sur mon cœur inlassablement attristé de palpiter sous une gueule aussi laide que ma tronche, il y a l'effilé cutter flâné cent fois sur les veines de mes pusillanimes poignets (gestes définitivement impossibles de par ma chérubinique horreur de la douleur), il y eut la plaquette de benzodiazépines absorbée en vain malgré sa combinaison avec une fiole de whisky (le saint Talisker sauve, j'en ai la preuve), il y eut, il y

eut, que sais-je encore, clepsydre oblige, je décrirai plus lyriquement, dans mon futur *Farfadet du bizarre* (très congru titre, en mémoire d'un confrère alcoolo du 19ème district, pour la biographie de ce catastrophique moi-même que je suis), mes innombrables exercices autolytiques, on n'imagine pas à quel point la bestiale tenaille du vouloir-vivre difficultifie l'acte, pourtant salutaire, de se défaire de soi, suis-je consternant, non seulement incapable d'assumer la plus minuscule contrainte existentielle (à 37 ans résider encore chez ses parents, n'est-ce pas lamentable ? pas du tout, c'est très commode), mais pas même apte à me trucider avec un minimum d'efficience inrésurrectionnelle, ô désespoir, serais-je l'indécédable Juif errant, mais puisque tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts, il ne me reste plus, en vue de mon prochain combat contre *Godzilla,* la reine des pondeuses (à moins qu'il ne s'agisse d'*Alien* ou de la *Chose,* je ne sais plus trop à la fin quelle fertilité pourfendrégorger), qu'à essayer la formule proposée par les Sisters of Mercy sur leur *« Anaconda »* dont les beatnotes frénéticovénéneuses scénographient l'insolite suicide d'une femme par serpent constricteur, quelqu'un aurait-il un joli grand boa, vous m'effrayez comme des cathédrales, à me prêter pour ce soir, vertuslip de bordel de moi ?

sagacious Solomon cursed the hour that gave birth to him, and saw that everything was vain, how great and wise was Solomon
Dead Can Dance, *« How fortunate the man with none »*

l'optimisme est une tumeur cérébrale dangereuse mais curable et une des thérapies les plus expéditives consiste à s'injecter en spirale, tout au creux des synapses, un morceau à côté duquel se faire arracher les yeux par le dard de scorpions vietcongs ou courir comme une petite fille nue le dos couvert de napalm devant un GI qui lance du poivre nuptial semblent des expériences de mièvre délassement new-age, ce morceau c'est — mon gland s'amoncelle tandis que mon sperme se gonfle à la base de mon urètre rien

qu'à l'idée de le transcrire — c'est le divinatrocissime *« Frankie teardrop »* du seul groupe dont le nom soit plus doux qu'une oreille de poupon coupée au laser il y a moins de neuf secondes : SUICIDE, permettez, j'éponge mon slip avant de reprendre, il faut dire que *« Frankie teardrop »* ce sont dix minutes de venin congelé en forme de bâton de dynamite que l'on se reçoit dans le gosier jusqu'au fond des bronches en les écoutant se craqueler avec un bruit de vertèbre concassée par une machine à plier des poutres en métal de quinze kilomètres d'épaisseur, *« Frankie teardrop »* c'est l'histoire de Frankie, d'un Frankie comme vous et moi, enfin surtout vous, qui a une épouse, un enfant et un boulot de merde qui ne suffit pas à nourrir les boulets précités, d'autant qu'il se fait expulser de sa crèche le pauvre Frankie (ne rigolez pas, cela pourrait vous arriver un jour à moins que vous n'ayez tâté d'un infarctus d'ici là), sur quoi, dans un éclair de génie facilité par une crise de psychose aiguë (*petagium plombinum* en latin d'hôpital), notre sympathique Frankie s'empare d'un flingue et dévitalise son bébé, sa conjointe et enfin sa propre personne, réduisant ainsi, d'exemplaire façon, les tensions sur les loyers en remettant sur le marché tout un appartement purgé de ses occupants, merci Frankie, pas de quoi pleurer, même si *« Frankie teardrop »* c'est un rythme angustipulsatile comme cœur d'écureuil lorsqu'il s'excise les tempes à petits coups secs de sécateur neurotonique, c'est une mélodie électrocirculaire ultrabasse comme trois notes d'orgue montées sur patins d'hypnose funiculocinéraire, et puis surtout ce sont d'abrupts CRIHURLEMENTORTURATIONS qui giclent comme foutre d'électrochocs entre les notes pour vous kundaliniser du coccyx au sinciput en vous maritimant l'intentionnalité de la conscience dans quarante mille milliards de litres d'azote liquide millésimé 1977 avec Alan Vega au chantégosillement et Martin Rev aux électrinstruments de supplidélices

twenty years old Frankie, he's married, he's got a kid [...] he's working from seven to five, he's just trying to survive [...] Frankie

is so desperate, he's gonna kill his wife and kid, Frankie's gonna kill his kid, Frankie picked up a gun, pointed at the six-month-old in the crib [...] Frankie looked at his wife, shot her [...] Frankie put the gun to his head, Frankie's dead [...] we're all Frankies, we're all lying in hell

there's the rubbish : *nous gisons tous en enfer,* patente et féculente évidence qui suscitait chez maints d'entre nous une certaine haine de la naissance accouplée à une exécration prononcée de nos sadocrétins de géniteurs, mais cette affriandante thématique fera l'obpitre du chajet suivant, pour capsuler icelui, en attendant le sanctifiable crépuscule où nous aurons enfin l'intrépidité de rentrer au doux bercail du néant, laissons le dernier cassedentier à une formation qui magnétisa la cordialité du chérissable Kurt Cobain, les VASELINES dont le titre *« No hope »* clindœillant un no future de juteuse réminiscence synoptiquait notre commune amertume :

my life's a mistake, and I can't give it up,
it all went wrong the day I was born

oui, pour nous, sexe, drogue, alcool et musique, malgré leurs circéennes vertus d'oubli, n'étaient jamais que de tragarliques succédanés du pogrom de nous-mêmes

BOTTLE 7

BUT PLEASE NO FAMILY

you, in houses of mud, you, in gutter sleep [...] you, born to slaughter [...] you dressing daughters and sons
Christian Death, *« The drowning »*

si *Dracula* était notre idole en tant que maniaco-dépressif phénixoïde dont l'élixir de survie a pour saveur la prédation sexuelle, nous sirotions aussi toutes les filmiversions de *Frankenstein* pour l'unique plaisir d'assister à la sanguinaire révolte de la créature contre son fabricateur

il faut dire qu'en bons dadaïstosurréalistes, nous avions pour la famille le respect que l'on peut avoir pour un ténia ou un furoncle, ce dernier emportant même notre préférence, en ce qu'il ne se sent pas obligé de se reproduire sans la permission de sa victime, malgré nos quotients intellectuels notoirement alticoles (au contraire du heavy metal, de la pop, du rap, de la house, du blues, du jazz, du reggae, du funk, du disco, de la world music, de la musique atonale et du rock progressif qui recrutent principalement leurs adeptes parmi les gagas du village, la cold-wave touche essentiellement une élite de niveau universitaire poussé jusqu'au doctorat, voire, pour les plus lucidoués, jusqu'à l'abandon dès la première session de la première année), nul d'entre nous ne réussissait à comprendre pourquoi on avait jugé pertinent de nous enfanter dans un monde aussi répugnant que le nôtre, nous finissions

tous par en conclure que nos engendreurs ne pouvaient être que stupides ou sadiques soit beaucoup des deux, ce qui de toute façon ne les rendait dignes que d'une extrême-onction au lance-flammes après avoir rebaptisé leurs fesses dans une rivière d'acide sulfurique

family life just makes me feel uneasy
Joy Division, *« Colony »*

ici encore nos grands frères punks avaient ouvert la voie à la tronçonneuse, ainsi les Ramones ayant compris à quel point l'enfant pouvait être un obstacle à la révolte, et donc à la vraie vie, jubili-recommandaient-ils, dans une composition, *« Beat on the brat »,* que j'estime en tout point supérieure à l'œuvre complet de Sibelius ainsi que bien plus à même de nous faire éprouver la pure essence de la joie que les rampants crachats dont se rendit coupable le soporatif Spinoza, de nous départir de toute sentimentalité et de tabasser à mort nos affreupuantencombrants marmots :

beat on the brat with a baseball bat [...] what can you do, with a brat like that always on your back, what can you do ? (lose ?)

non, après le tir au mortier sur des gravides ligoticouchées sur des tessons de bouteilles, notre dandysme nadsatophile ne connaissait pas de plus noble sport que de faire giclécIater la tête des bébés à la batte de baseball, sachant que l'infanticide sera toujours le meilleur service que l'on puisse rendre à un enfant, Lautréswift-amont m'approuve, Burroughsandroll ainsi que le vieux Burgess des familles opinent du gland, Sade me gicle dans le nombril, et moi-même je me trouve de plus en plus bandant, seule Nancy Huston a un petit air pâle de glaireuzoogure, indigestion de bigoterie sans doute, quelques boules de geisha et il n'y paraîtra plus

se piquant eux aussi dans la veine pédoclaste, The Adolescents, un excellent quintette punk US, dont le guitariste, Rikk Agnew, ne

tarderait pas à rejoindre les rangs de Christian Death, ont réussi la performance de répéter 16 fois le titre-sésame *« I hate children »* sur un morceau totalisant à peine 1 min 45 sec avant d'en appeler à l'assassinat de toutes ces petites saloperies de raclures de gosses qui nous font tant chier, quoi qu'en dise princesse Thélaid sucée par crapaud Leculray :

another child born to the house, I hate children [...] I hate the crying that they make, screaming and whining for a piece of cake, I hate getting up late at night, to check and see if the crying baby's alright [...] do you see this toy, it's called a gun, and if you wanna live you'd better run [...] I hate children, kill all the children dead

titille ma souvenance la beauté d'une telle homélie d'une épistole que diligenta l'ami Byron à la demi-sœur en le jus de laquelle il s'offrit d'incestueuses copulations et où l'avisé laudateur de Caïn coagulait ces lexèmes :

Je ne sais pas ce que Scrope Davies avait en tête quand il t'a dit que j'aimais les enfants, leur seule vue m'est tellement odieuse que j'ai toujours eu le plus grand respect pour le personnage d'Hérode.
G. G. LORD BYRON, *lettre du 30 août 1811 à Augusta Leigh*

dans *« Down in the sewer »,* les STRANGLERS pour leur part traitaient de la reproduction de l'espèce hume-haine, identifiée, non sans une infinie pertinence, à celle des rats, avec leur ironicocynisme habituel :

there's lots of rats down here [...] they've got sharp teeth, deep breath, and lots of diseases [...] I'm gonna make love to a water rat or two, and breed a family [...] I'll see you in the sewer darling, and don't be late

sur la chanson *« Married, two kids »,* ce merveilleux misanthrope qu'est Mark E. Smith, le leader de THE FALL, n'a lui non plus pas pu

s'empêcher de dégoupiller une grenade sous les jupons d'une des plus sinistres inventions de l'umânité, le mariage fécond :

I'm married, two kids, have a peculiar goatish smell, am a long-winded article, I get livid, married, two kids

le plus éthique des groupes punks, CRASS, forgea de même plus d'un couplet attendrissamment anti-nataliste, ainsi sur le titre *« Systematic death »* :

a child is born, poor little sucker, poor little kid,
never asked for life, no she never did

ou encore sur *« Women »,* défiguvitriolant le mythe de la maternité avec une verve toute beauvoirienne :

there's no purity in motherhood, no beauty, just bribery,
it's all the fucking same, we are all slaves to sexual histories

avant d'aboutir au théorème, dans une composition dont l'intitulé, *« Birth control »,* me propulse souvent dans un éréthisme hululamment manustupratoire, que compte tenu de l'abjectinfecte et belliciste pissotière sociale dans laquelle nous vivons, il est vraiment

so sad and pointless now to give birth

ce ne sont pas les joydivisionnaires belges de SIGLO XX (un groupe givritransléchant sans lequel le panthéon de notre système polaire brasillerait lacunaire) qui démentiront dont le *« Babies on a battlefield »* en dit long sur l'infréquentabilité de l'écoumène, d'autant plus que, comme le guillaumetellisaient les UNDERTONES dans *« Family entertainment »,* l'inceste est une tradition familiale plutôt bien établie, LYDIA LUNCH en gnose quelque chose qui dut fuguer son père abusif dès l'âge de 16 ans pour en les cloaques new-yorkais se frotter aux joies de l'alcool, de la drogue, de la délinquance et de la prostitution, par bonheur, la haine de son géniteur lui inspirera

un livre ravageur, *Incriminating evidence,* dans lequel scintille cette insurpassable analyse étiologique du suicide :

Hating every second of your horrible self-destructive life [...] hating the whole stinking world who tricked you into being born in the first place, and if you were never born, you wouldn't have to spend all your time trying to kill yourself

naître est en effet la plus efficace façon d'avoir envie de mourir, aussi la plus théopolymorphe musagète de la dark-wave, notre bellaimée Lydia Lunch, tout à la fois chanteuse, parolière, compositrice, actrice, scénariste, photographe éblouissante, écrivaine stratosphérique (son *Paradoxia, journal d'une prédatrice* pulvérise 99% des œuvres publiées depuis que Gutenberg a réduit au chômage les concocteurs de tablettes cunéiformes) et princesse du *spoken word,* bref holoprismatiquartiste pouvant se targuer de collaborations avec Sonic Youth, Roland S. Howard, Fœtus, Henry Rollins, Einstürzende Neubauten, et enfin Nick Cave, rabroua-t-elle enclumesquement ce dernier qui en lui demandant quand elle comptait mère devenir lui fit la suprême offense et reçut pour sublimécorchante réponse :

Honey, the day I have kids is the day I see you shit in a watermelon

aussi le premier algorithmique crétin que je surprends à s'approcher de Nick Cave avec une pastèque aura-t-il affaire à moi

dreaming about her mother dying, my mind is set at ease,
number the bodies in the mortal world, spreading disease
Christian Death, *« Dream for mother »*

on retrouvera ce fulgurant dédain de la maternité combiné à une exécration de la figure paternelle chez une autre de nos suradulées déesses, après s'être exercée au suicide dès l'âge, félicitations, de six ans, Siouxsie tentera, sans succès hélas, infaillible n'étant

personne, d'empoisonner son père alcoolique et violent, son manque d'amour pour sa mère se traduisant quant à lui par les grinçantes paroles de *« Mother »* dénonçant comme jamais le conditionnement auquel nous sommes soumis afin de rendre grâce à notre génitrice nonobstant son caractère d'horripilantambivalente sangsue : *mother, the thing you grow to hate, the love you won't forget,* et surtout par la radieuse injonction jamesjoystiquement jubilatoire de *« Night shift »* que je tente en vain depuis des années d'introduire dans le psautier catholique :

kill the mothers

trois petits mots doux comme le lait mais qui valent leur pesant de plutonium tchernobyliforme, sur *« Circle »,* la lucidité de notre Ice Queen stigmatamartyrisera le carrousel immémorial qui voit, comme dans le pire cauchemar karmique, l'enfant maltraité devenir parent maltraitant :

father inflicts discipline – boy rebels against him [...]
now boy beats his children – if they disobey him

conséquente avec elle-même, Siouxsie se dérobera à cette malédiction en s'adonnant aux voluptés de la stérilité, seul vrai soleil d'amour capable de sécher les larmes de l'avenir, amen, non sans aristocratiquement témoigner de son bon goût en une féline (Jacques Tourneur, 1942) confidence, *« I've never wanted children, only cats »,* dont Robert Smith fit le plus grand cas puisque lui non plus ne s'avilira guère à pondre du singe et fera preuve d'une éclatante probité en déclarant :

I hate the idea of being a dad. I'm too undisciplined and too selfish to be a father.

si tous les égoïstes avaient une telle maturité, plus personne ne deviendrait père, et il y aurait beaucoup moins d'embouteillages dans la problématique du réchauffement climatique, béniloué soit le cancer des impolitesticules

we're sons of sauvages, we're sons of dust
Christian Death, *« The glass house »*

de fustiger soucieuses elles aussi les tortionnaires qui nous engendrent, après avoir sur *« Young man »* stridulé la vaisseaufantomaticité du bonheur et le désespoir menant au suicide, les sculpturallemandes de X-Mal Deutschland incrimineront sur magistral leur *« Orient »* l'indifférence des parents jeune pendu d'un :

dein Vater hört dein Schreien nicht,
deine Mutter sieht deine Augen nicht

en rageuses représailles, les belges de Tuxedomoon, chrysopneumatique formation cold-expérimentale plus passionnante encore qu'un fœtus irakien tératomorphosé par les munitions radioactives de Mister Busherie, laisseront leur *« Family man »* phantasmer sur l'hiroshimification des maniaques de la paternité :

special treatment for the family man,
there was a flash like heat,
then there were thousands in the streets

auteur d'un autre *« Family man »,* le flibustier Black Flag d'Henry Rollins fera violettenozièrement preuve d'une inégalablincendiaire détestation à l'encontre des pères, de leur insignifiante petite vie coupable, quoique truffée de bonne conscience, non sans en profiter pour violer au passage la procréatrice de service :

family man with your life all planned, your little sand castle built, smiling through your guilt [...] here I come family man, I come to infect, I come to rape your woman [...] I wanna crucify you to your front door, with nails from your well stocked garage, family man [...] saint dad, father on fire, I've come to incinerate you

crucificarboniser les populateurs, l'idée luit nobélisable et demeure sans conteste à inscrire au rang des disciplines olympiques, pour

leur part, au fil d'un de leurs plus exquidélectables albums, *Virus meadow* (*child-bed meadow* préciseront-ils sur la perle éponyme), les mélancoliques dandies d'And also the Trees nous modestipropositionnellement régaleront d'une inculpante analogie entre un porcelet mort et les gants d'une matrone : *a born dead baby pig, lying, pure white, bloodless, soft, smooth as a gloved lady's hand (« Gone like the swallows »),* plus cyniques encore, Bauhaus, dont le *« Honeymoon croon »* palpitera de pulsions matricides, avaient étalé sur *« The three shadows »* tout le beurre du mépris dont ils entartent les mamellivores : *I hold the fresh pink baby, with a smile, I slice off those rosy cheeks, because I feel so thirsty,* savoureuse leçon d'anthropophagie digne des plus nobles recommandations de Swift ou d'Oswald de Andrade, mus par une jumelle férocité à l'encontre tant de la maternité que de ses fruits, licite encore serait-il de citer Throbbing Gristle dont le *« We hate you (little girls) »* possède le mérite d'en finir une fois pour toutes avec la malsaine niaiserie volontiers pédophilique qui entoure les « attendrissantes » petites filles :

I hate you little girls, I hate your little tits,
I hate your little clits, I hate your mother too

comme on pouvait s'y attendre, le plus centralexcitant pulsar *(live transmission)* de notre cosmos obsédé de neige dégorgea lui aussi son dégoût du pouponnage et de l'indésirable sort qu'on inflige à nos excroissances :

with children my time is so wastefully spent, burden to keep,
though their inner communion accept like a curse an unlucky deal
Joy Division*, « The Eternal »*

il est touchant à cet égard de voir la dernière photo de Ian Curtis prise par sa femme, une semaine avant son ultime exercice *(one)* de saut à la corde, où on l'admire posant d'un air plus qu'inquiétansceptique au flanc de sa minuscule biberonnable

fillette qui ne se doute vraiment pas que son papa va bientôt l'envoyer se faire foutre à sec dans le bac à sable, ainsi que maman et tout le reste de notre inguérissable monde, en passant selon telle nervalienne exigence de souffrance à trépas

mais c'est Rodney Orpheus, le génial leader des géniaux Cassandra Complex — leur album *Grenade* n'usurpe guère son titre — qui poindorguera notre métrophobique rejet de la procréation et promulguera comme nul autre notre pyramidale détermination à ne jamais nous laisser vaincre par la tentation maternante, ainsi sur le très schopenhauerien *« Motherad »* :

you're the one who's nursed the human race for centuries, for centuries, I want to leave you, I can't wait to run away, you had your chance, you twisted me, but you didn't win [...] I won't eat your food, I won't drink your milk, I want to grow old and cold and lonely, as long as you don't win

certes plutôt vieillir soliglacé que de se prosterner devant la maternité, non, il n'est pas excessif de postuler que l'anti-natalisme est à la cold-wave ce que la pédophilie est à un prêtre catholique, un passage presque obligé

La torture mentale infligée par ma mère a atteint son maximum. [...] J'ai alors décidé qu'avant le mois suivant, je ne resterais plus seulement assis sur le toit en songeant à sauter, j'allais vraiment me tuer.
Kurt Cobain, *Journal.*

pour l'anecdote et conclure, notons que le plus after-punk des hérauts du grunge, Nirvana, dont le sidéral chanteur-parolier, faut-il le rappeler, s'offrit le luxe, dès ses 27 ans, de le rejoindre par ses propres soins, avait d'abord songé, ô frère d'abîme, à intituler *I hate myself and I want to die* l'album désormais connu sous le nom de *In Utero,* sachant que le dos de la pochette de celui-ci

représente un chaos de fœtus et de segments de corps humains en plastique, toutes tripes au vent comme pour bien démasquer la misérable machinerie qui nous procrée, on ne s'étonnera guère que de putridodieuses chaînes de magasins, Wal-Mart et K-Mart, aient jugé bon de censurer une telle mise à nu de tout ce qu'il peut y avoir de dérisoire dans la parentalité et de remplacer la perturbante illustration par un émétique panorama de fleurs, *a bomb a bomb my fuckdom for a bomb !*

BOTTLE 8

SON OF THE NUCLEAR A-BOMB

Il vint au monde en hurlant, tordu par la douleur. [...] Il se débattait dans le berceau de la pouponnerie, pleurait et voulait mourir, entouré d'autres malheureux innocents répudiés. Tous étaient le fruit de baises noyées dans le sang et l'ivresse, de désirs incontrôlables, de viols collectifs rituels. Mais aucun d'entre eux n'était aussi indésirable. Aucun ne brûlait, comme lui, d'une telle soif de vengeance, d'une volonté de détruire le monde qui l'avait condamné à vie à la souffrance et à la haine. Et jamais il n'y eut un salopard plus haineux que lui.
LYDIA LUNCH, *Paradoxia, journal d'une prédatrice.*

je me permets de rectifier, les vêtements de Théophile contiennent quelque chose de pire quand son affolante nudité leur fait l'honneur de s'en enrober, cette bouteille en fera foi sans croix ni loi de morue, naîtrus dans le pire des pestilentiels mondes *possibles* — d'infimes variations climatiques suffisant à déciméradiquer des millions d'espèces — au pied, nous avions, d'usines mortifères, grandi durant la guerre froide, baignés dans les idées de conflit nucléaire, de pollution, de surpopulation, de dictatures endémiques, de misères sociales panazimutales, de famines increvables, de grasses fortunes ignominieusement égoïstes, de sida tentaculaire, de villes désenchantées, de maltraitances chroniques non seulement d'enfants mais même d'animaux très sympathiques,

de théocraties galopantes, de crapoliticiens corrompus jusqu'à la prostate, ventrediable, nous étions splanchniquement révoltés par les attentats quotidiens contre l'éthique, nous vomissions sur cette engeance humaine qui vivisectionnait pour de vils mobiles cosmétiques ou pseudo-pharmaceutiques, assassinait des visons pour métadollariser leur fourrure et dépensait davantage de ducats en armements ou en produits de luxe qu'en aide humanitaire, nous comprenions peu à peu qu'il n'y avait rien de bon à attendre du plus sinistre des primates sinon des déclarations de bonnes intentions, des entreprises humanistes dérisoires qui sans jamais soigner le mal ne faisaient que prolonger l'agonie, bref nous n'étions plus dupes de l'Histoire ou du Progrès et savions par de multiples sources sûres qu'il valait mieux pour l'homme n'être jamais né ou bien retourner au plus vite dans les parégoriques entrailles du néant

the atomic open house is really here, and we have gone so desperate, your power knows no bounds, and heavier with time, are our shoes [...] I have seen too much, wipe away my eyes, too much
Bauhaus, *« The man with the x-ray eyes »*

c'était notre principal problème, la lucidité, nous regardions le monde avec des yeux plus perforants que les rayons classés, triple slurp, X, rien ne nous échappait du dessous des cartes falsifitruquées de la vie, nous gnosions que chaque sourire n'était qu'un masque furtif sinon un appel au secours, que toute vertu voilait vingt vices, que le mal proliférait jusque dans le cœur des laudateurs du bien et que le bonheur était un concept à peine moins irréel que le monstre du lac ciseau sudouest d'Inverness

they've done it once, they'll do it again,
they'll shower us all in their deadly rain
Crass, *« Nagasaki nightmare »*

oui, nous étions mutantalement tourmentés par le gourdin nucléaire, d'un côté ceux qu'il terrorisait (Killing Joke sur *« Requiem »* ou The Sound sur *« Missiles »*), de l'autre ceux qui dans le sillage de l'adorable et sodomitique Wittgenstein considéraient la bombe atomique comme *un médicament amer* mais *réellement efficace* et *salutaire* (*cf. Remarques mêlées,* T.E.R. bilingue, 1984, p.61) et qui plutôt que de se récrier cédaient à la tentation de prescrire le symptôme, après Auschwitz, Hiroshima et la PMA, après les milliers de massacres que la squeletteuse histoire humaine petipouceait sur son passage, rien ne nous semblait plus digne de l'Homo médiocrement Sapiens que de se voir ububoli par ses propres palotinventions

à travers le digitécrasant, sinon céphalocope, *« Search and destroy »*, les Stooges fort bien translatèrent la transmutation de nos innombrables blessures psychiques en ultrarage apocalyptique :

I'm a street walking cheetah, with a heart full of napalm, I'm a runaway son of the nuclear A-bomb, I am a world's forgotten boy, the one who searches and destroys

de même, les séditieux Leather Nun, sur leur *« Prime mover »*, chef-d'œuvre de la niviale fusion bikinicléaire Velvet — Stooges, ragnarokisaient à toute trique :

rolling down the streets like a heat wave, a nuclear blast,
the time has come to crush the old world, to crush the old values

couplet dont l'olympien fumet d'holocauste se retrouvera nerf pour nerf sur le très culinaire *« Kill surf city »* des chanceux compatriotes du Talisker et autres lagavulinisants Laphroaig, j'ai nommimbibé les Jesus and Mary Chain :

I'm gonna kill surf city, got to get me a gun,
got to fry surf city with a nuclear bomb

la colline ayant beaucoup d'yeux, de par les néo-testamentaires vertus du *« Radioactive flood »* (Poésie Noire), faisons-nous frire les uns les autres puisque le cannibalisme demeure la plus aristotélicienne réponse à la faim dans le monde, Jeffrey Dahmer, le gourmet de Milwaukee, meurtrier, photographe et dégustateur d'une vingtaine de jeunes garçons, ne me croquenjambera pas

héritiers des Gnostiques, des Manichéens, des Bogomiles et des Cathares selon lesquels matière, monde et vivants sont fétides culs-de-basses-œuvres du diable, nous avions fait patte noire et nôtre l'apophtegme de Cioran dans son Mauvais démiurge : *« Concevoir une pensée, une seule et unique pensée, mais qui mettrait l'univers en pièces »,* nos entrechats, nos entretigres plutôt, n'étaient guère sans refléter les saltations de Shiva dont la visée cosmoclastique bien connue flattait les muqueuses de nos envies les plus intimes, oui, danser cold-wave c'était artaldiennement écrabouiller à pleine hie le mufle du monde, la *« Black planet »* excommuniée par les Sisters, nous nous surtrémoussions fougueusement, lugubrement, épileptiquement, recroquevillés ou explosés dans notre malaisanxiose métaphysique, concentrés ou déchiquetés phasatoirement avec l'*underground zero* de notre *Weltschmerz,* sur certains morceaux extatico-chamanifiants nous n'étions plus que ressorts se déplaçant à grandes enjambées tourbillonnantes de ciseaux frénétiques, chacun d'entre nous avait besoin de 10 mètres carrés pour déployer son art corporel crudélithéâtral, nous nous croisions comme de sotériologiques astéroïdes (KJ2003), nous nous percutions parfois, heureux dans notre chaleureuse violence de frères en jouisouffrance, les filles n'étaient pas en reste, elles étaient même les premières à nous rentrer dans la maigreur car elles savaient que nous étions malgré tout romantiques, donc chevaleresques, et jamais brutaux entre nous, dans la pénombre avec une élégante férocité, marteler le sol à coups de pied, frapper l'air à coups de poing selon l'équerre des bras collés au corps, écraser la joue du plancher de par la vertu martiale de nos bottines

proserpinicolores, cogner l'air à plein front selon de dévisageants coups de boule sur les spectres de notre passé, bander les muscles, tordre la poitrine, danser, danser, danser, frapper, chanter, hurler, danser, danser, danser, frapper, chanter, hurler, *we shall cleanse the world* (Revolting Cocks), nous éclationpulvérisions tous les Nijinskis possibles, chaque fois qu'un trofesseur de tzango uvenzait nous reglardox ubertanzer il en dropartait boulverzitu de jalaoiusie, oui, nous étions une transharmonie d'électrons autour du noyau dur de notre colère, s'il ne reste aucun témoignage vidéo de cette époque c'est un drame pour l'histoire de la danse, trop tard hélas pour venir filmer, les gothiques dansent encore mais on sent qu'ils sont issus d'une génération huîtrière, télécomateuse, incapables de performances athlétiques ou politiques extrêmes (genre, disons, coup d'Etat annuel de Jan Bucquoy), les jeunes croqueurs de surmort finissent la soirée tout habillés, le maquillage à peine perlé de sueur, les derniers cold-waves que nous sommes la terminent torse nu et presque crucifiés de transpiration mauvaise, rendons toutefois grâce aux goths, ce sont les dignes dépositaires des génocidants joyaux de l'abyssexuel et la sainteté de leur toxicité n'a rien à envier à la nôtre, sans leur noirextrême rébellion le néant se sentirait parfois seul

ce n'est sans doute point inoffensif blizzard si sur la pochette d'un récent opus, *In our time of dying,* Lydia Lunch combina la succulente et mycologique image d'une conflagration nucléaire avec une citation de Cioran massant le prépuce de ce rêve assoiffé de sang qu'est l'Histoire, le fantasme de l'apocalypse atomique germait comme l'un de nos plus constanrespectables car de louables initiatives anthropolytiques — telle celle du VHEMT, le *Voluntary Human Extinction Movement* dont la phosporescente thèse considère que l'espèce humaine nuisant à toutes les autres, il serait sage qu'elle décidât de disparaître en cessant vasectomiquement de se reproduire — jamais n'aboliront le lézard, ni le colibri vénéneux, ni même la syphilis du babouin,

ni n'empêcheront le chat de mettre en dolence la souricette avant que de la crounchcrounchgrignoter, ni l'orque de carnimassacrer les phoques dont les dents d'une seule vie milliers de poissons dévoricroquent, ni le lion de trucidégorger les lionceaux de la lionne qu'il veut forniquenvulver, ni les maladies de supplitorturer toutes les plasmatures, ni le moindre incendie de forêt d'en carboniser par millions, certes, trois fois certes égale certes, la vie s'avère viciée dans son essence même, prédation, domination, agression, carnages, tueries, vols, viols, violences, la nature est le patron archétypal du capitalisme sauvage et à ce titre mérite d'être intégralement détruite, oui, comme le constatera si bien l'électroglacidansant groupe FRONT 242 : *« This world must be destroyed »*

en bons chrétiens, nous attendions pieusement l'Apocalypse, que ce soit par la main des athommes ou par la cornemuse des archanges, ce monde avait commencé, il devait finir, le plus tôt serait le mieux, montséguriser le cacocosme, c'est exactement ce qu'exprimaient les cultissimes CASSANDRA COMPLEX au fil de leur archipogotal et détersif *« Present (come of age) »,* déroulant à vif les viscères symboliques de l'album baptisé Grenade :

when I grow up I'm gonna buy myself a great big bomb,
I'm gonna buy a bomb big enough, I'm gonna blow up the future,
then everybody will be happy

le bonheur par le vide, la béatitude par l'extinction, impossible de ne pas penser tant au nirvâna bouddhiste qu'à la formule du magnifique ANDRÉ BLAVIER : *« Cela ramène à ce mot de fou littéraire que je trouve admirable : « Si personne n'existait, tout le monde serait heureux ». Je ne connais rien de plus nihiliste que cette phrase ! »,* et l'illustre pataphysicien de conclure dans la droite canne-à-pêche-dans-la-gueule de notre philosophie : *« J'ai un grand dégoût pour l'être humain, bien sûr »*

parenthèse sur les trop méconnus CASSANDRA COMPLEX, non contents de trôner au pinacle de l'electropunk, métarythmique concasseuse de rotules, saxo psychotique en pleine crise d'amok, rafales de synthéguitare posées à un degré centigrade du zéro absolu, ils m'ont offert un des meilleurs gigs auxquels j'ai jamais assisté, c'était vers 1987 au Vieux-Moulin à Beaumont, nous devions être à peine une trentaine (dont l'ami Vincent Algrain, le futur dissident cubain, fin photographe et grand adepte des techniques d'espionnage à la Gaston Lagaffe) mais Rodney Orpheus, aussi lilliputien par la taille que colossal par le talent, et son comparse Andy Booth nous ont prouvé qu'ils comptent au nombre des rares groupes capables de nous inonder de voluptés comme on n'en connaît sans doute que sur la chaise électrique, ma gratitude à leur égard surpasse donc le transéjaculable

pour nous compendiumiser, traumatisés d'abord lorsque notre enfance apprit l'existence de la bombe, nous fîmes progressivement de celle-ci notre plus sûre alliée, notre monde incurable n'ayant guère besoin d'un remède mais d'une solution radicale

don't need a cure, need a final solution,
buy me a ticket to a sonic reduction,
guitars gonna sound like a nuclear destruction
PERE UBU, *« Final solution »,* repris par PETER MURPHY

shoulder to shoulder to detonator, enter the exterminator,
terminate, terminate, terminate
FŒTUS, *« Enter the exterminator »*

oui, oui, tsunamoui, faites entrez l'exterminateur, ce ne sont guère les USA, nation napalmeuse et bombatomistique, qui nous jetteront le premier gruyère, il faut élever un monument à la gloire des cataclysmes

BOTTLE 9

THE KILL

Comme (presque) toujours, d'accord avec Cioran : « Dès qu'on sort dans la rue, à la vue des gens, extermination est le premier mot qui vient à l'esprit. »
André Stas, *Les bornes reculées.*

la dandyvine Siouxsie, dans *« Suburban relapse »*, avait osé poser une question essentielle : *should I kill myself or you ?,* dilemme que beaucoup d'entre nous, à l'instar de Ian Curtis ou Rozz Williams, avaient fini par résoudre en se tuant eux-mêmes, aussi nos rangs ne comptent-ils finalement que très peu de meurtriers, regrettable conséquence de notre indélébile introversion, nos adolescences nonobstant avaient fathomistement lu De Quincey et se passionnaient pour la dimension artistique de certains assassinats, dans la sphère francophone, traquant l'acte surréaliste le plus simple[1], un de nos évangiles était, du bon géant Noël Godin, *L'anthologie de la subversion carabinée* regorgeant d'appels au meurtre comme il ne sera bientôt plus possible d'en proférer tant notre société devient cul-cul l'hypocrine, comme si n'importe quelle armée n'était pas infiniment plus dangereuse

1. *« L'acte surréaliste le plus simple consiste, revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule. Qui n'a pas eu, au moins une fois, envie d'en finir de la sorte avec le petit système d'avilissement et de crétinisation en vigueur a sa place toute marquée dans cette foule, ventre à hauteur de canon. » In* André Breton, *Second manifeste du surréalisme.*

qu'un honnête *serial killer* ou un riant bandit de bandanvengeant chemin

anges contusionnés, légataires du foudroyant-foudroyé *Caïn* de Byron, champions de l'exécration envers le dieu tarécinglinsane qui lovecrafterrifiquement déféqua notre ineptunivers, anthropologues rendus trop pointus par l'expérience pour ne pas chérir la misanthropie, le moins que l'on puisse rire, c'est que l'obsession d'étriper nous auréolilluminait

les SEX PISTOLS avaient donné le ton, aussi bien sur *« God save the queen » : we're the flowers in the dustbin, we're the poison in your human machine, que sur « Anarchy in the U.K. » : I am an antichrist, I'm an anarchist [...] I wanna destroy the passerby [...] get pissed, destroy !* apex de beauté, *destroy !* n'est-ce pas infiniment plus excitant qu'une déclaration d'amour ? l'amour est rare mais la haine abonde, il y a mille girondes raisons profondes de détruire tout ce vilain monde, entrons donc dans la ronde oblongue, sombres têtes blondes, pour y surconcombrement brandir la fronde furibonde, moins délicats que les hilarants Misfits dont la piedthédenez filiale discrètement ironique lançait la question : *« Mommy, can I go out and kill tonight ? »,* les DAMNED affirmaient le déterminisme généalogique de notre vocation sur leur immarcescible, infiniment cible, *« Born to kill » : well I'm born, I said I'm born, yeah I'm born, I'm born to kill,* ce qui vaut tout de même mieux que d'être né pour devenir guichetier, d'ailleurs au vu de la surpollupopulation ambiante, les assassins sont désormais à élever au rang de bienfaiteurs de l'humanité

les gymnotes métaneurasthéniques de JOY DIVISION conjoignirent bien entendu leur lyrisme à notre appétence en insistant sur le caractère irrésistiblement batmaniaque de notre mission purificatrice :

I had an impulse to clear it all away, I used the tactics –
make everybody pay, just something that I knew I had to do
JOY DIVISION, *« The kill »*

en facétieux guiliguili avec Ulrike Meinhof et Andreas Baader de la Fraction Armée Rouge, la révolvérisation prend un tour patentement politique chez BAUHAUS dont le tintantobnubilant danseflorissant *« Terror couple kill colonel »* narre la neutralisation d'un ignoble militaire (absolvez ce pléonasme) par un vertueux couple d'amants visiblement plus portés sur la lutte contre l'oppression que sur le défientage du croupion d'un têtard à tétine :

three shots from three feet [...] and as he lay there, playing games with his pain, he felt his choice of jobs was such a mistake

juché sur son propre iceberg, Robert Smith recentrait ses pulsions meurtrières dans le giron des rapports amoureux

dont il caressait l'impossibilité sur le mode de la rupture radicale, façon Valerie Solanas ou Elizabeth Bathory :

one more day like today and I'll kill you,
a desire for flesh, and real blood
THE CURE, *« Pornography »*

menace mise à exécution capitale dans l'hystérique *« Doubt »* où l'on constate que le syndrome Burroughs-Althusser-Vicious-Cantat n'a pas fini de sévir puisque cette chanson décrit rien moins que le massacre de la girlfriend par le boyfriend dont les nerfs font chtong :

screaming throws myself in fury,
over the edge and into your blood [...]
kiss your eyes and finish your life
THE CURE, *« Doubt »*

bien entendu cela ne suffit point à tarir l'ire et l'insatiable Robert finira par avouer dans *« Stop dead »* :

I killed about a million people

nous préférons cela, car nous exécrons la violence à l'égard des femmes, surtout si elles n'ont pas eu la cruauté de devenir mères, on retrouve ce sens de l'équité républicaine chez les trop inexplorés Bomb Party dont le capricant nervicide *« Kill your wife »,* beaucoup moins discriminatoire, nous allons le voir, qu'il n'y paraît, souligne avec pertinence le lien de causalité entre dégoût pour la latrine existentielle et passage à l'acte décrottif :

I'm sick and tired of this hell called life [...]
get a gun, kill your son, get a knife, kill your wife,
get a crowbar, kill your granpa,
whoever you are, kill your ma
The Bomb Party, *« Kill your wife »*

d'aussi sages conseils pour la gestion des problèmes familiaux font invinciblement songer à l'onctueux court-métrage de Richard Kern, *You killed me first* (1985) où l'on peut admirer une adolescente excédée par la despotique stupidité de sa parentèle passer au tonnerre du barillet son père, sa mère et sa sœur au cours d'un repas de dorémifamille qu'un tel geste de vindicte rend à mes yeux plus beau qu'une eucharistie, ou même qu'un clitoris en impatience de langue orgasmagogue

héros d'un très réel moidjoint 2007 fait divers belge et folâtre émule de Ronald « Amityville » DeFeo Jr, le juvénile Léopold « Rider on the » Storme, présumé triple assassin de son père, de sa mère et de sa sœur, en sait quelque chose, la famille a du bon, rien ne procure davantage de plaisir que d'en occire tous les membres

après avoir destiné leur furieux *« Jordan Minnesota »* à la dénonciation de la, banale comme banane, pédophilie intrafamiliale :

stay with me, my five year old [...] suck daddy, suck daddy, suck daddy, et vanté le suicide par le feu comme brevetable remède contre l'ennui des villes de province sur leur pléromatique *« Kerosene »* tout en alternance de camisoles et de déflagrations : *kerosene around, find something to do, kerosene around, set me on fire* (je vous le certifie sur la tête de ma pierre tombale, mourir sans avoir savourauriculé en boucle, six ou sept heures durant, ce délice pour schizophrènes en pleine crise d'angoisse panique automutilatoire, c'est avoir vécu pour rien), les trismégistes Big Black, groupe de noise-hardcore US mené par Steve Albini (le futur producteur de Nirvana et des prodigieux Sloy), se risqueront à l'éloge du lynchage des riches putrescences aussi bien dans le full-lethal-jackettisant *« Rip »* :

that man's shirt is worth more than your life, and I'd rather kill him than insult you [...] he's gonna get torn, when I poke my fingers in it, I tear him apart

que dans l'improcrastinable *« Things to do today »* où le défouloir devient le scatomorphe actionnaire-rottweiler :

confront the investor [...] bind him to a chair [...] shoot him once, remember gloves, scan apartment, kill the dog, kill the dog

très auguste vengeance pour un substantif employer cher aux écorchécorchants New Model Army, dont une composition nous vaginfessera leur sagace *« Apocalypse dream »,* dans les années 90, notre malicieux Nick Cave, plus que jamais courroucenvoûté, vagincoctera un chaudron de chansons vaginsacrées à l'ivresse de verser le sang des électeurs, dociles légumineuses radotant leur choix d'ankylose, se pare ainsi d'un titre l'album *Murder ballads,* du rire de Topor digne, *« Curse of Millhaven »,* mettant en scène gentille petite fille une le principal loisir dont est de (traducteur électronique marmite de mallarmuriers psilocybes tombé dans quand petit était) trucider toute biologie trucidable

dans son voisinage, du garçonnet dont elle défonça le crâne avant de le noyer au poignardage de la vieille Mme Colgate en passant par un caprice pyromaniaque et la décapitation d'un factotum à la scie circulaire, l'adorable Lottie, dont les 15 ans peut-être avaient lu Wilde, admettra n'éprouver aucun regret sinon d'avoir vu son bel élan criminel brisé par son arrestation, sachant que la bande du grand Nick (tout ce qui t'empêche de jouir), les Bad Seeds, tire son nom d'un roman-pièce-film des cinquanties dont l'héroïne est une, au grand dam de sa génitrice, félicitable fillette homicide et psychopathe, on mesure à quel point l'idée de rendre coup pour coup au genre humain nous asticotait, ainsi nous babiniléchions-nous en vagintemplant de cinématographiques œuvres telles que *The omen* (flamboyante rasade de gratitude à toi, cher ami Nicolas, tu sais pourquoi), *Le village des damnés, The children* ou *L'exorciste* dans lesquelles des enfants moins aplatis qu'à l'ordinaire s'attaquent plus que très férocement au médiocre monde des adultes

father – yes son ? – I want to kill you [...]
kill, kill, kill, kill, kill, kill [...]
this is the end, my only friend, the end
The Doors, *« The end »*

patricide, patricide, freudonnons et fêtons sans faiblir la Saint-Patricide, après les Stooges et le Velvet, notre miraculeux tripode s'allaitait à la clignotante vésicule séminale du portedrapoète Jim Morrison, nous avalions jusqu'au dernier suintiperlat le doux jus de *« Riders on the storm »* dont les agathostiches ventrelaçaient bierçambrosiaquement les thématiques de l'anti-natalisme et des tueurs démentiels :

into this house we're born, into this world we're thrown,
like a dog without a bone, an actor without a loan,
riders on the storm, there's a killer on the road,
his brain is squirming like a toad,

take a long holiday, let your children play,
if you give this man a ride, sweet family will die,
killer on the road
The Doors, *« Riders on the storm »*

si l'on veut bien se remembrer qu'en conflit majeur avec son père militaire dont l'imbécillité crut bon de lui infliger une férule et une éducation, l'apôtre Jim rompra hendiadynamitement tout lien avec ses parents dès la fin de son adolescence, il n'est pas difficile de deviner l'identité de ce *killer on the road,* king lizard or king toad, seul importe d'opposer le monstrueux qui délivrémancipe à la paralysante bonne conscience des lécheurs de semelles sociétales

peut-être n'est-il point inconvenant d'évoquer ici, dans le cadre de ces paragraphes consacrés aux voluptés du carnage, les gigantexcellentissimes Cyclic Amp vexatoirement relégués aux oubliettes de l'art léonin de par l'injustice de l'indicible humaine idiotie, cet intrivial et surpuissanviolent martellécartelancompressant groupe de noise-hardcore britannique, doté d'un hurluchanteur dont la voix corrosivorauque semble tordrempaler le complexe tissu musical nervisaturé de drumsynthguitares pour en extraire l'ultime grésillante goutte d'acide électrocutendiablant, ne nous a certes légué qu'un mini-LP, nommé *Ugly as power* (1987), mais qui s'érige au rang des vingt meilleurs albums de tous les temps, je donne l'intégrale de Mozart, des Beatles et des Rolling Stones pour leur seule composition intitulée *« Carrion » : carrion, carrion, just fuck carrion,* un des exceptionnels chefs-d'œuvre écoutables dix mille fois d'affilée sans se lasser mais au contraire en se gorgeant de plus en plus d'anthropolytique électricité, ce qui tombe bien car voici que jaillit leur merveilleux *« Kill »* :

I must shoot them down […] you must understand what you've done to me […] you are my target, your time has come, kill [X9], 24 hours to live, that's all that you have lost, before I kill myself
Cyclic Amp, *« Kill »*

voilà ce que j'appelle de rassérénantes paroles, et quiconque ne m'aura pas écouté tout son Cyclic Amp pour demain midi au plus tard aura affaire à mon riot-gun, parmi les groupes méritant réévaluation figurent également en bonne place DAZIBAO dont l'album *Amok* réfère à la magnifique tradition malaisienne qui consiste pour un individu en grande souffrance à partir en expédition punitive contre le genre humain en en tuant un maximum d'exemplaires, de préférence ses ennemis, avant de se faire abattre lâchement par un représentant de l'espèce toujours incompréhensiblement soucieuse de sa conservation, j'avoue ne pas pour ma comprendre part que l'on se suicider puisse sans avoir ses réglé comptes avec tous gloucs les qui chier nous ont ici-très-bas fait, généraliser cette hygiène de fin de vie inciterait peut-être certains critiques littéraires, par exemple, à se montrer moins diffamatoires bêtement à l'égard des rares écrivains qui valent leur pesant de gaz neurotoxique, déchirer la langue, synchise, votre entendement détraquerai-je à coups d'hyperbate de baisbolfécalide, paremboles, phrasules abortives, disséquer le maternel, trouer le verbornière, mots remâchés, leçon sirotérotée sur les genoux du fabuleux Verheggen (merci Jean-Pierre, sans toi je n'aurais jamais rien papyrussé), tmèse trajection poignards plantés dans l'entraille du syntagme, au fond si le mal prolifère c'est d'abord parce que nous le laissons proliférer, je veux me réincarner en pesticide ou en cancer du col de l'utérus, oui moi, métaslave, whiskyky pour basaltiques orgues de barbarie balistique

toute gueule de baobab mise à part, notre goût du sang trouvait prolixement à se désaltérer, que ce soit dans les paroles d'Andrew Eldritch caméotisant les Ramones :

somebody tells me about the perfect bomb, the royal valley on a blitzkrieg bop, somebody tells me how to use my gun tools, kiss the napalm in the afternoon
THE SISTERS OF MERCY, *« The damage done »*

ou dans celles du dissident Wayne Hussey :

I live for the sword, the steel and the gun
The Mission, « *Wasteland* »

ou encore dans celles, billythekidpaddlesquement prompt à dégainer, d'un légendaire groupe de post-punk américain du tout début des eighties que Sonic Youth, les Pixies et les Throwing Muses compteront parmi leurs influences et qui nous laissera, dès 1981, une chanson proto-noisy-pop fructijuteuse et charmante comme l'éclatement de la tête d'un ohmdafer sous la pluie d'ogives d'un pistolet automatique :

mother taught us patience, the virtues of restraint, and father taught us boundaries [...] and they tell me we're nothing but slaves, that's when I reach for my revolver
Mission of Burma, « *That's when I reach for my revolver* »

en rondins de cristal qui eût au sommet du glacier nietzschen-chanté La Boétie, ce refus de l'esclavage et de la résignation se complète assez bien d'une indifférence au sort, fût-il asticoteux, du père-mère :

I said my mother's dead, well I don't care about it, I said my father's dead, well I don't care about it, it happens anyway
Mission of Burma, « *The ballad of Johnny Burma* »

oui, à côté de notre cœur, la mer de glace est une couverture chauffante, si Cassandra Complex nous régalait avec des titres tels que « *Kill the christian swine* » ou « *Kill the children* », dans la giclante carotide indus-EBM, les mitraillants Front Line Assembly, sans doute lecteurs de Rabelaicrowley, prenaient thélémitiquement « fay ce que vouldras » soin d'élargir notre terrain de chasse à l'humanité toute entière tant il semble logique que s'il est licite de tuer d'inoffensifs lapins végétariens il n'y aucune raison de s'abstenir d'exterminer le plus néfaste des primates, ne serait-

ce que pour réséquer le nombre de marées noires, estropier la déforestation ou proroger l'extinction des cachalots :

drop the bomb [...] do what you will, penetrate,
one more shot, no one left to kill
Front Line Assembly, *« Fool's game »*

tous ces fantasmes de liquidation des sadocrétins qui tyrannisent leurs propres enfants et portent démocratiquement un Hitler ou un Bush au pouvoir dressaient la scène de notre théâtre de la cruauté gremlinspirituellement salvateur

considérant que le sympathique Lacenaire (*l'homme est un être infâme, sa bouche est douce et son cœur est amer ; sous ses dédains il a broyé mon âme, je lui rendrai le mal que j'ai souffert,* nous souffle-t-il dans son arsenal poétique) a tout de même causé moins de tort que le roi Léopolpot 2 avec ses exactions congolaises ou le ventripurubulent De Gaulle avec sa guerre d'Algérie et ses essais nucléaires, pour ne rien dire du génocide amérindien par les fumiers blancs dont j'ai la fulminante vergogne de descendre, ni du colonialisme et de son corollaire, l'esclavage, notre âme, allergique au crime d'Etat (genre CIA aidant à liquider Allende au profit du groin Pinochet), nauséifiée par l'hypocrisie des pharisiens qui prônent le bien mais se croisent les bras devant la malveillance quand ils ne la soutiennent pas d'un inquisitorial coup de fourche contre réputés corsaires et sorcières, notre âme penchait plutôt du côté des tueurs solitaires, grondantes incarnations de la révolte métaphysique absolue, du coup de gueule et de feu qui récuse toute compromiplicité avec la mécanique collective du broiement, ainsi les Stranglers, le sait-on seulement, se baptisèrent-ils tels en mémoire du Boston Strangler, Alberto DeSalvo, dont les humoristiques exploits bariolèrent d'hyper-réalisme la candide époque hippie

everyday you're working like a slave [...] life shows no mercy
The Stranglers, *« No mercy »*

voilà qui recoupe le fulgurant aphorisme, *life is a killer,* proféré par John Giorno[2], si la vie en effet ne témoigne d'aucune pitié, en quoi serions-nous tenus de faire preuve de mansuétude à l'égard de ceux qui la célèbrent ou, pire, la perpétuent ?

innocent victim, do what you want, clench your fists !
Front Line Assembly, *« Antisocial »*

personne n'ayant jamais réussi à survivre à sa naissance et chacun en ayant bavé plus que de raison sur ce pâle œil bleu nicotineux flottant dans l'éther, pandémonial globe à gober les blessures qu'est la terre, la vie, pourtant glorifiée par tous, se révèle à l'analyse plus terrifiante que le plus terrifiant des meurtriers séquentiels, nous en déduisîmes, car nous avions l'esprit logique comme un triangulaire vol de grues, dont la plus intelligente a maldororgiaquement le droit de montrer son derrière aux autres, qu'il est infiniment juste et bon, *se7en* fois soit loué (au vidéoclub le plus proche) le saigneur des agneaux, de devenir dévitalisateur multirécidiviste

blood on the mirror, there's blood on the door,
blood on the ceiling, dead body's on the floor,
murder for no reason, talking about lust
The Klinik, *« Murder »*

oui, à l'instar de Lydia Lunch dont le *Paradoxia* égrène en mouillant son string les noms de Ted Bundy, Charles Manson, Richard Ramirez et Richard Speck, les plus téméraires d'entre nous, aiguillonnés par la lecture du *Jack l'Eventreur* de Robert Desnos, faisaient montre d'une sémillantinexpugnable admiration pour les serial killers qui n'étaient rien d'autre à nos prunelles nyctalopes que la

2. Cet ami de Burroughs, maître du spoken word et auteur d'un attractif *Suicide sutra* ainsi que du totalédentant *« Just say no to family values »,* s'osera vrilleur de collaborations avec des salamandres de notre bruyant enfer telles que Cabaret Voltaire, Hüsker Dü, Psychic TV, Coil, les Swans, les Butthole Surfers ou encore la stridente Meredith Monk

manifestation dans la catégorie du réel des lycanthropes, goules et vampires hantant nos nuits rumineuses de colériques décimations

le mini-LP de CHRISTIAN DEATH intitulé *Deathwish* en déjà disait long sur les démangeaisons qui forgeaient notre jeunesse, mais notre amour pour Rozz Williams serait imparfait si cet archiduc de la subversion n'avait jugé bon, sur, au titre éloquent, l'album *The rage of angels,* de consacrer une chanson, *« Still born / Still life Part I (for Jeffrey Dahmer with love) »,* à un amusant prédateur américain homosexuel réputé pour ses actes de nécrophilie, de mutilation et de cannibalisme, séduit peut-être par la tradition des électrochocs et autres lobotomies cautionnés par la psyché collective, dans l'espoir de transformer ses proies en zombies à usage libidinal, Dahmer en trépanera même certaines à l'aide d'une perceuse pour verser de l'acide ou de l'eau bouillante dans leur cerveau sans doute ébloui par aussi peu d'altruisme concentré en une seule personne

il faut dire que, souverainement négligé par des parents en violente et perpétuelle querelle, Dahmer, alcoolique dès 12 ans, avait eu une enfance[3] des plus tristisolitaires entre une mère dépressive dévoreuse de psychotropes — mère qui l'abandonnera d'ailleurs comme un simple tampon usagé au moment de son divorce, le jeune Jeffrey mettant judicieusement à profit ce charmant épisode familial pour commettre son premier meurtre — et de distants condisciples de classe qui n'aidèrent en rien à combler son déchirant manque d'affection, on retiendra que le film préféré du cannibale de Milwaukee était *L'exorciste III* et son groupe fétiche,

3. Pour l'enfance tragique des SK et la perversion avec laquelle leur famille les façonne méthodiquement, nous renvoyons aux succulents ouvrages de Stéphane Bourgoin tels que *Le livre noir des serial killers* ou *Serial killers, enquête sur les tueurs en série,* dont la lecture convaincrait même un raton laveur que ce ne sont point les SK qui méritent la chaise électrique mais bien leurs géniteurs

nous n'étions qu'en 1978, le Black Sabbath d'Ozzy Osbourne, l'un des ancêtres du mouvement gothique

nullement en reste en matière d'anthropoctonophilie, Eva O, la sexymélancolique compagne du non moins sexymélancolique Rozz Williams, se prendra quant à elle d'affection pour le sataniste Richard Ramirez, auteur d'une quinzaine d'assassinats, au point de désirer l'anoblir en lui dédiant la chanson *« Knight stalker »* (sic) écrite par elle-même et Rozz dans le cadre de leur Shadow Project commun

I loved evil and wished a brutal death on all humans,
I hated this world and all that lived in it
Eva O, *interview* par Azra Medea

apocryphes ou non, ces propos de l'égérie de Rozz désenseve-lis des paludes du web résument assez bien ce qui nous titillait les méninges, pourquoi cet imparfait ? trop peu de gens savent par exemple que le dépeceur de Mons est un ancien cold-wave, quoiqu'il s'agisse d'un excellent ami que je ne sycophanterai sous nul prétexte, je désavoue ses œuvres, personnellement, j'aurais travaillé uniquement sur des pousseuses de poussettes

trêve de tendres confidences, auteurs du détrompé *« No time to be 21 » (no chances, no plans, I'll smash the windows of my box, I'll be a madman, it's no time to be 21 [...] into the cold heart, no hope and all that shit),* du ripostant *« Drowning men » (we're the drowned men, the mutant freaks fantastical, knife's edge, unreal or actual [...] we shall rise from sunken places, walk the streets, unnatural, graceless, wipe the smile from your faces, if we can make it)* ainsi que du belliqueux *« Bombsite boy » (there's a killer in your subway, an anarchist on your street [...] you can't find no relief [...] your war is totally internal, at least I'm sure that mine is on the outside),* The Adverts nous suggèreront sur leur sucrépoivré *« Gary Gilmore's eyes »* d'apprendre à voir le

monde en le regardant avec les yeux d'un meurtrier, plus qu'une métanoïa, une maïeutique à part entière

issus de la mouvance punkisante du CBGB, les Talking Heads mettront l'accent sur la susceptibilité et légitime exigence de respect de leur *« Psycho killer »,* las de la bêtigrossièreté du plancton humain, non sans carboniser d'une roquette liminaire 99,9 % des écrivains vivants :

you're talking a lot, but you're not saying anything [...] we are vain and we are blind, I hate people when they are not polite, psycho killer

jamais à court de mines antipersonnel, les Executive Slacks feront, sur leur LP *Fire and ice,* cingler un chatouillancrispantululatoire *« Ed Gein »* en oblation à l'émouvant tueur en série auquel Chuck Parello consacra au tournant du millénaire un mémorable film que je recommande crématoirement à tous les parents désireux de savoir comment fabriquer un SK en mettant toutes les chances de leur côté

victime d'un père brutalcoolique et d'une mère bigotapocopultrapossessicastratrice, l'infortuné « boucher de Plainfield », qui travaillait à se confectionner une jolie robe faite de la chair de ses conquêtes lorsque les autorités jugèrent prudent de l'asilinterner, ornera de toute sa splendeur, selon la plus pure passion psychobilly pour tout ce qui touche au sanguinaire, la pochette de l'album *Madman roll* des Meteors et inspirera jusqu'au polémonyme d'un groupe de garage-punk new-yorkais, Ed Gein's Car, lequel nous gratifiera d'une ramoneuse reprise du *« Last caress »* accouché d'abord par les maîtres de l'horror punk, les Misfits, dont les paroles relatent avec flegme l'éradication, toujours bénéfique pour les nerfs, d'un marmot ainsi que le viol, bien mérité, d'une populatrice par un individu ostensiblement biophobe :

I got something to say, I killed your baby today,
and it doesn't matter much to me, as long as it's dead,
well I got something to say, I raped your mother today,
and it doesn't matter much to me, as long as it's spread,
sweet lovely death, I am waiting for your breath

notre bon goût ayant la longueur d'un intestin de brontosaure, les saveurs de l'infanticide seront explorées aussi bien par Nick Cave qui, à l'époque de BIRTHDAY PARTY et dans *« Deep in the woods »,* traduisit à la première personne les cyniques émotions de l'assassin d'une fillette, que par THROBBING GRISTLE dont le sister-ayvelvetoïdhypertympanoclaste *« Very friendly »* s'attardait sur le fameux couple Ian Brady – Myra Hindley, orfèvres d'abus sexuels, de tortures et de meurtre sur cinq lacrymogènes bourgeons de l'espèce, ou encore par les abrasagressifs et cognanlancinanlugubres SWANS qui dans *« Beautiful child »* mettront en exergue la coquine vérité qu'un assassin ne le peut devenir, ô testiculicide ruade, qu'à condition d'avoir été mis au monde :

I will kill the child, the beautiful child [...]
this is my only regret, that I ever was born
SWANS, *« Beautiful child »*

monde guguséléphantinement anathématisable s'il en est et qui ne vaut vraiment point qu'on y viandadvienne :

drink and depression, they are my only true friends [...] god damn the sun, god damn the light it shines and this world it shows
SWANS, *« God damn the sun »*

monde dont le meurtre n'est que le miroir et l'horreur sa pénitence en même temps que son essence :

I saw a little baby crawling down the street, I said "hey come over here baby", you look good enough to eat [...] come little yum-yab, gimme a kiss, now blow your brains out, I'll blow your brains out
SWANS, *« Yum-yab killers »*

Peter « Braindead » Jackson eût apprécié, à la décharge de Michael Gira, la patte maîtresse des Swans, précisons qu'abandonné par un père autoritaire mais déserteur et négligé par une mère ayant l'alcoolisme lourd, il aurait pu finir beaucoup plus mal que génial artiste sépulcral dont nous chérissons, sans aucun préjugé, l'opus live intitulé *Public castration is a good idea*

avant de labourer certains utérus, un léporaire détour par les princes de l'humour batcave, Alien Sex Fiend, dont le *« She's a killer »* se souciait maternellement de l'hygiène de nos angelots :

she's a killer, likes you better dead than alive (oh dear), some kids cry and some kids laugh, and if they're really naughty, give them an acid bath – right ! right !

voilà qui désinfecte, mais pour en revenir à nos tronçons, ce sera la conflictuelle relation à la mère[4], classique chez les psychopathes, que mettront en scène et à nu les électrenragédivinibroyants Front 242 dans *« Serial killers don't kill their girlfriend »* :

skeleton in your closet was never so true, you're so very pretty when you're turning blue [...] I know your mother thinks I'm society's parasite, well you can leave your mother home

4. Sur le thème de la mère toxique et criminogène, en sus de l'*Ed Gein* de Chuck Parello (2000) déjà évoqué, on regardera avec profit des films tels que le *Psychose* d'Hitchcock (1960) bien entendu, mais aussi le bouleversanfrappant, donc longtemps censuré, *Henry, portrait d'un serial killer* de John McNaughton (1986), le *Dragon rouge* de Brett Ratner (2002) qui fulmine au sein de la saga d'Hannibal Lecter (*« Quand j'ai lu son journal, c'était triste. C'était si triste. Je ne pouvais pas m'empêcher d'avoir pitié de lui. Il n'était pas né monstre. Des années de maltraitance avaient fait de lui un monstre »*, avouera le héros de cet épisode), et surtout le coup-de-pied-au-cultissime *Maniac* de William Lustig (1980) dont le protagoniste malaimé et tyrannisé par son engendreuse se venge d'elle en tuant-scalpant ribambelle de belles femmes, livrant au passage la clef de toute misogynie, qui n'est jamais que matricide symbolique, non, les enfants ne deviendraient pas des monstres si nous n'étions pas monstrueux avec eux, avant de leur jeter la pierre, commençons par nous lapider nous-mêmes, nul n'étoufferait s'il n'était né dans un monde irrespirable

biberonnés à si bonne école, il est vrai que violer des femmes enceintes au marteau-piqueur nous semblait désormais aussi naturel que d'abolir une cervoise, mais il s'avérait malheureusement plus facile de trouver un marteau-piqueur bien éduqué que des femmes enceintes consentantes ou miraculeusement égarées dans la forêt loin des yeux délateurs du témoin à charge dont l'effet dissuasif se révèle à l'usage presque égal à celui du pénitencier dont nous savions que les horaires basés sur un lever aussi précoce que l'éjaculation de ses gardiens ne nous conviendraient que très flasquement, par prudence nous nous en tenions donc aux rites vaudous et cassions, au diapason du surréaliste Bellmer (patronyme déprimant s'il en est), des poupées nues à coups de maillet en priant pour qu'un incendie survienne dans une maternité ou qu'un avion transportant quelques gravides s'écrase sur un gratte-ciel, le second de nos vœux s'étant enfin réalisé le 11 septembre 2001, 15 ans après nos tapageuses cérémonies d'envoûtement, le dieu plus haut que le dieu révélé sait si les voies du seigneur ne sont pas rapides et si les cyclistes ne risquent rien en les empruntant

plus provocants encore et méticuleux comme le mahométan qui égorge un mouton plutôt que son fils ou lapide une femme adultère afin de s'attirer les bonnes grâces du big PC, le grand Psychopathe Cosmique, les SERIAL KILLERS, groupe punk américain, joignirent à leur 45 tours *« Heidnik's house of horrors »* un sachet de terre puisée à même le jardin de la demeure où l'ultrasuicidaire et surdoué (QI de 148) Gary Heidnik séquestrait les femmes qu'il violait, torturait et assassinait dans un puits creusé au fond de sa cave, motif que l'on retrouvera dans un chef-d'œuvre du 35mm (joli calibre), le *Silence des agneaux,* qui nous ravit d'autant plus que la musique écoutée par l'écorcheur transsexuel Buffalo Bill s'honore de compositions de Colin Newman (le chanteur de Wire), The Fall et des surexcellents Savage Republic, comme quoi Jonathan Demme n'ignorait pas que notre philosophie tranchait à vif dans la cryptorchidienne insipidité du grublugnagna universitaire

mais le suprême nectar de cruauté reste à mes yeux la chanson de Sonic Youth, *« Death valley 69 »,* qui fait directement allusion à la didactique trucidation de Sharon Tate, la dulcinée de Polanski fœtipustulante jusqu'aux naseaux (comment peut-on regorger de sadisme assez que pour enfanter ?), par les mécaniquoranges disciples de Charles Manson, gourou pittoresque s'il en est auquel rendront également hommage maints groupes industriels dont Fœtus, Cabaret Voltaire, TG, Psychic TV et Skinny Puppy

le pharisien putride s'abstiendra devant moi de se servir, lâchement, de la tête de Manson comme casse-noix, de père inconnu, abandonné à 13 ans par une mère alcoolique et prostituée, livré à lui-même dans l'enfer urbain et contraint de voler pour survivre, Charles, à l'image des « vampires » Peter Kürten, Ed Kemper et Henry Lee Lucas, dont l'enfance fut littéralement terrifiante, n'a fait que rendre au mammifère *homo sapiens* la violence que lui avait fait subir le mammifère *homo sapiens*

Cherchez dans l'enfance de graves problèmes associés à la violence. Notre Billy n'est pas né assassin, Clarice. C'est ce qu'on a fait de lui après des années de mauvais traitement.
Jonathan Demme, *Le silence des agneaux*

pour en revenir au tribalextasogène *« Death Valley 69 »,* le clip qu'en réalisa le dévastateur Richard Kern possède l'extralucide mérite de présenter l'ultraviolence individuelle comme réponse spéculaire à l'ultraviolence collective, entrelaçant ainsi des images de victimes d'une belle tueuse en folie à celles d'un hideux missile de croisière fonçant vers sa cible et d'une non moins hideuse bastonnade de manifestants pacifistes par la police toujours impatiente de commettre une bavure sur des humanistes dont la bonté semblera toujours une insulte aux partisans de l'oppression

car tinte ici la cloche tibétaine (objet devenu rare, la crapuleuse politique de Pékin en ayant brisé plus d'une), il est tout de même

un certain nombre de « mass murderers » ultrasadiques et abhorrhaïssables que nous détestexécrons on ne peut plus abominhaineusement, à commencer par les spécimens fiers d'appartenir à la race blanche dont toute la prospérité s'enracine dans des siècles de pillage du Tiers-Monde, ensuite et bien entendu les militaires, ces tueurs de civils à grande échelle payéforméglorifiés par l'Etat sur lesquels cracheront avec panache les écossais d'EXPLOITED VIA leur *« Dogs of war »* :

I've got a uniform and I'm okay, killing and ripping just for a day [...] I'm a psychokiller just for fun

mais encore et par-dessus tout ce SS en mitre complice de tous les fascismes chaque fois que l'occasion s'en présente : le PâââââââPE, ce baveux prodige de sordidité, dont la sénilité s'obstine à condamner le préservatif et des millions de personnes au sida, de même les imammouths qui sentencent à mort, oui à mort, un musulman simplement parce qu'il eut l'intelligence ou l'envie de cesser de l'être, de telles techniques comminatoires correspondant ni plus ni moins aux stratégies d'enfermement mental propres aux totalitarismes (oh mille pardons, nous devons le plus sirupeureux respect à une religion non seulement phallocrate, misogyne et homophobe au point de promettre la peine capitale, oui la mort, aux joyeux sodomites, sort également réservé aux blasphémateurs, l'amputation d'une main concernant davantage les voleurs, fussent-ils très pauvres, mais en outre tellement névrotiquement nataliste que le célibat y est quasi hors-la-loi, au contraire, hélas, de l'excision..., ceci étant écrit dans une perspective non point « islamophobe », comme aiment à miauler les planqués, mais simplement islamocritique) et puis enfin l'épouvantable Dieu de la Bible qui est vraiment le plus laid, le plus inouïment pire, le plus kilkilpsychotique et le plus sanguinaire de tous les SK, car étant son propre père Dieu n'a même pas l'excuse d'une enfance traumatisante, à moins qu'il ne soit que pure entité sadomasochiste, ce

qui, vu d'ici, ne m'étonnerait pas, après avoir dynamité la Terre, je ferai pleuvoir un déluge d'excréments de cactus sur l'inexcusable paradis (comment s'y plaire sachant les atrocités dont retentit notre ici-très-bas ?)

pour faire bonne mesure, ajoutons à cette liste d'archivomitifs tueurs en série, les familles nombreuses dont la pullulation grignoteuse de planète massacre davantage que cent mille SK en bamboche, et puis aussi les rois, les dictateurs et autres présidents bricoleurs de guerres ou d'injustices sociales, les chasseurs qui tuent pour le plaisir de tuer (le gibier de Mesrine-la-Vengeance, dont on relira sans vaciller l'*Instinct de mort,* avait au moins le paulingagnesque bon goût d'être identique à celui d'un anthropophage), les capitalistes qui affament les trois quarts des enfants de la planète, les oligophrènes qui roulent en 4X4 superglougloutant parce que cela fait supermouiller les soubrettes ou bien au diesel supercancérigène parce que cela coûte un peu moins cher, les racistes qui pogroment ou kukluxklanisent à tour de gibet dès que le pouvoir leur en donne la permission, les promoteurs immobiliers qui incendient des forêts pour les transformer en terrains à bâtire-lire, les cadres tyradynamiques qui poussent les plus fragiles de leurs subalternes au suicide, le flic qui vous colle une amende pour défaut de parcmètre et vous inocule la très concrète envie d'ouvrir le gaz dans l'espoir de faire sauter toute la société, *and last but not least,* le suprêmignoble responsable de tous nos supplices, l'ADN qui n'a pour seule logique que de détruire les individus qu'il crée pour en créer d'autres et les détruire encore, excusez-moi, je vais gerber et je reviens, la vie me fait cet effet-là depuis que je suis né

Je déteste tout le monde ! Si vous voulez mon avis, toute la planète peut disparaître. Les gens ne valent rien.
BILL WATTERSON, *Calvin et Hobbes* (tome 4)

Quand je serai grand, je serai terroriste !
BILL WATTERSON, *Calvin et Hobbes* (tome 8)

oui, je l'aime beaucoup ce petit Calvin, héros de la BD la plus cold-wave de toute l'histoire de la BD, sa passion pour les armes de destruction massive me le rend même tout particulièrement adoptable, un *fightclubesque* lutin de 6 ans, hédoniste radical capable de réflexions d'un diogénopessimisme dinosauromorphe, qui déteste l'école, les corvées, l'amour, ses parents, les bébés, les baby-sitters, l'humanité en général au point de se rêver en géant haut d'un kilomètre afin de pouvoir piétiner nos villes surpopulacées de clones ou en T. Rex massacrant tous les enfants d'une cour de récréation (les *school killers* apprécieront) ou encore en bombe C d'une valeur d'un million de bombes atomiques s'écrasant sur une futile mégalopole, et dont la haine du réel supplie le Père Noël de lui offrir des ogives thermonucléaires ne peut être foncièrement dénué d'avenir

take a walk in the river with concrete boots on, children on stun, napalm headache, acid mouthwash [...] nowhere to go, nothing to lose [...] children on stun pushing a button for a brand new day
MARCH VIOLETS, *« Children on stun »*

oui, plus témérairintelligents que d'autres, certains enfants écrasés par le poids de l'univers rêvent de gâchettes et de détonateurs tout en se livrant à de rebellangéliques méditations, je suis né, né contre mon gré, n'ai signé aucun contrat, jamais craché serment d'être sage, ni gentil, ni travailleur, ni obéissant, ni soumis, ni conforme, ni standardisable, vos amputantes régloicodasses ne sont pas les miennes, tout ce que je veux c'est jouir sans conditions, ne payer aucun plaisir au prix d'un effort qui me zutte, oui jouir sans restriconditions, touticimaintnantoudsuite, ou bien mourir après avoir trouésodomisé au kärcher quelques pâlocreusottantes têtes de schmurf, nous étions fabuleux, ces idées nous travaillaient sans cesse et encore aujourd'hui certains school killers vêtus de noir issus du monde gothique les mettent en pratique avecques beaucoup de chevrotinesque dextérité

the calling of forces from which I can't recoil,
previously unyielding but now compelled to bend,
it's a carnage
FRONT 242, *« Slaughter »*

c'est effectivement à la tumultueuse tribu gothique que se flattaient d'appartenir les deux schtroumpfs farceurs qui le 20 avril 1999 extirpèrent Columbine de sa porcelettine torpeur en faisant découvrir à 13 personnes que la mort est un des meilleurs moments de la vie, puisqu'elle permet d'en sortir, et à 24 autres que les blessures en font douloureusement partie, Eric Harris, un des coquins mutins mitrailleurs dont le père était pilote de l'US Air Force et donc pavloviennement dressé pour hécatombraider sur commande, appréciait tout particulièrement quatre rejetons de la cold-wave — Rammstein[5], Orbital, Prodigy[6] et Nine Inch Nails — ainsi qu'un de ses frigorifiants acteurs dès les années 80 : KMFDM, dont l'acronyme signifie « Kein Mitleid für die Mehrheit », c'est-à-dire « Pas de Pitié pour la Majorité », il est vrai que lorsque l'on mesure à quel abîme de désastre le puceronneux fertilisme des masses a mené la planète, on trouve fort peu de raisons de faire

5. Pour exorciser les problèmes relationnels que connurent plusieurs membres du groupe avec leur mère respective durant leur enfance, les durs teutons de RAMMSTEIN, sur leur album *Mutter,* mettront en scène, dans la chanson éponyme, l'empoisonnement et la noyade de sa génitrice par le narrateur de toute évidence mécontent d'avoir vu le jour, avait-il lu le *Club des parenticides* d'Ambrose Bierce ?

6. Nul doute que Dylan et Harris aient senti leur ardeur s'enflammer au-delà du résistible en découvrant les paroles du punkoïde et foudroyant *« Fuel my fire »* de PRODIGY : *« I've got a word of thanks, thanks that I'd like to say, for the rage that I feel, the rage that I feel today [...] you lied to my face, and that's something I can't forgive, people like you just fuel my fire (X3) people like you just burn ! »* Oui, remercions ceux qui accroissent notre courroux, sans eux le passage à l'acte n'aurait au pire jamais lieu, au mieux manquerait de vigueur, oui, bénis soient les pousse-au-crime, et bien naïf qui penserait que ce que nous lisons ne nous influence guère, tout au contraire, ce qui est heureux sinon la littérature n'aurait d'autre prestance que de favoriser la déforestation, si je m'élève contre toute censure, c'est précisément parce qu'elle se révèle efficace, la preuve : « stérilisateur systématique de nouveaux-nés » n'est toujours pas une profession reconnue par le ministère de la santé publique, résultat, j'opère en noir depuis 20 ans.

preuve de mansuétude à leur égard, c'est ainsi que l'on savoure ces phrases, dignes de la plus haute littérature, dans l'émouvant journal d'Eric :

HATE ! I'm full of hate and I love it. I HATE PEOPLE [...] I hate that fucking world [...] You guys will all die, and it will be fucking soon ! I hope you get an idea of what we're implying here. You all need to die ! We need to die, too ! We need to kick-start the revolution here ! [...] You know what I hate ?... MANKIND !!!!... kill everything [...] I say : Kill mankind. No one should survive. [...] I don't care if I live or die. [...] If people would give me more compliments all of this might still be avoidable... [...] I will be armed to the fucking teeth and I will shoot to kill and I WILL FUCKING KILL EVERYTHING [...] I want to burn the world

voilà qui relègue aux aisançadéquates fosses 99,9% de la déjection romanesque contemporaine et décape autant que les éjaculations de vitriol dont nous aspergeait si salutairement the big Bukowski

Dylan Klebold, l'autre jeune justicier de Columbine que sa famille (ses géniteurs exceptés, mais non son frère), dénonce-t-il, traitait comme *« the runt of a litter »,* et qui prophétiquement consacra un remarquable travail scolaire aux *« Mind and motives of Charles Manson »,* confiait pour sa part à ses carnets intimes combien l'asphyxiait l'existence et surtout la fréquentation du pire des primates :

Thinking of suicide gives me hope [...] Life is a punishment [...] I'm stuck in humanity. Maybe going NBK with Eric is the way to break free. [...] I'm going to kill you all. You've been giving us shit for years.

NBK, le nom de code de leur projet de fusillade, référait frénétiquement au film *Natural born killers* d'Oliver Stone dont nos deux redresseurs de torts, au demeurant très doués intellectuellement

(ce qui explique certainement la qualité supérieure de leur haine), se déclaraient admiratifs, quand on vous dit que c'étaient de bons petits gars qui méritaient mieux que d'être acculés à se faire sauter la cervelle de par la méchanceté du seul pluricellulaire ayant réussi à inventer les B-52

I cannot keep my hate inside, I'm gonna set myself on fire
KMFDM, *« Terror »*

victimes d'étiologiques brimades par de crétinissimes sportifs et autres muscul-à-torts du lycée de Columbine, confrontés à l'indifférence de leurs professeurs ainsi qu'au poids de leur parentèle, nos malheureux persécutés rêveront longtemps d'électrocuter à coups de poing leurs persécuteurs avant de passer historiquement à l'acte afin de faire sentir à l'humanité combien son endémique odiosité mérite que l'on ne se suicide pas sans lui coller une ou deux claques bien vengeresses, *don't walk away in silence,* nous intimait sagement Ian Curtis sur le splenditristissime *« Atmosphere », I want to leave a lasting impression on the world,* acquiescera l'immortel Eric Harris dont l'appétit révolutionnaire ira jusqu'à envisager de détourner un avion à dessein de l'écraser sur New-York, mais nous n'étions qu'en 1999, deux années nous séparaient encore d'une telle bénédiction

extermination angels stood beside the road,
in violent retribution for the seeds that we have sown
Dead Can Dance, *« The arcane »*

qu'ils se soient ou non masturbés en visionnant le film *If...* de l'écossais Lindsay Anderson avec Malcom McDowell dans le rôle du tireur, les school killers adolescents en savent quelque chose, si personne n'abat les condisciples par trop martyrisateurs ainsi que les spécimens pathogènes du corps enseignant, comment s'étonner qu'il n'y ait plus de jeunesse, je vous le demande, au fond un school killer, c'est quelqu'un qui connaît son *Carrie* sur le

bout des dents et se décide à passer du statut de souffre-douleur à celui d'archange purificateur, les vrais criminels ce sont les salauds qui abusent de leur puissance sur les faibles et dieu sait si les cours de récréatorsions regorgent de ce genre de salauds, les familles aussi mais comme il n'est pas permis de pondre un étron sur la tête de ces vaches sacrées nous le pondrons calmement dans les toilettes d'un hôtel de luxe tout en y déposant une valise attrapé-farcie de bombes à fragmentation

bref, la morale de cette bouteille, c'est que les massacres de collège tels que celui de Columbine doivent devenir la règle sinon la cold-wave n'aura servi à rien

BOTTLE 10

IDEALS FOR LIVING

we don't know what to be, walking through this desert called reality [...] we push, we fall, we don't know where to be, walking and stumbling through reality
MINIMAL COMPACT, *« Is it so ? »*

les filles cold-wave étaient presque toutes anorexiques, les garçons minces et nerveux, pas de place pour le gras dans la cold-wave, le gras ne tranche pas, nous voulions être des couteaux sur pattes, des canne-épées vivantes, d'edwardiens ciseaux découpant la foule en petites rondelles à glisser sous les pieds des tables instables, à quoi d'autre la foule pourrait-elle servir, songions-nous, qui nous distinguait des autres êtres humains, tout juste bons pour les privilèges de la moulinette, nous avions ainsi notre démarche spécifique, bras raides le long du corps, torse arrogant ou dos voûté sur l'humeur de nos ruminations, grandes enjambées, en léger sautillement, énergimécanique au possible, hâtive et rectiligne sans faiblir, nous traversions la ville comme des androïdes bourrés d'intellect et de références culturelles mais dépourvus de tout affect s'écartant d'un nanomètre du seul qui nous paraissait acceptable et tenable à long terme, la haine, oui, si nos légions avaient atteint la masse critique, il ne fait aucun doute que la Terre n'existerait plus à cette heure, à peine resterait-il un nuage de poussière ultrafine entre Vénus et Mars en rotation lente autour

d'une lune désormais devenue placidélégante planète débarrassée de sa grande sœur fétide, nos dégaines de missiles spectro-ténébreux semaient le malaise partout où nous passions et nous nous en réjouissions beaucoup, surtout lorsque les enfants se mettaient à pleurer après nous avoir croisés, ces intuitives petites larves sentaient que nous étions les dieux de la destruction et de l'anarchie, et qu'il valait mieux ne pas nous croiser en rase campagne, là où les carbonisants rayons lasers sortant de nos yeux fussent demeurés impunis

tous nos sens rimbaldiennement déréglés, nous étions les héros de la DNL, la déprogrammation neuro-linguistique, seuls vrais vivants parmi les zombies qui s'imaginent encore que la vie est une belle aventure (les poules de batterie n'en pensent pas moins) et sont tellement crétinisés par l'endoctrinement de masse qu'ils ne se rendent même plus compte qu'ils souffrent infiniment plus qu'ils ne jouissent durant leur petite existence anonyme de larbins planqués tout au service de la Matrix qui maîtrise mieux que jamais les techniques d'hypnose, d'hallucination et de décérébration collectives au point de réussir à persuader les malheureux qu'ils sont heureux parce qu'ils ne meurent pas tout à fait de faim, mais l'Ennui, ventredieu, l'Ennui, l'Ennui cadavérique, l'aplatissement lombricodiscal de ces destins tous semblables myrmécoïdes spéculaires microbiotiquement simiesques et plagiaires les uns des autres, naissance, école, boulot, famille, retraite, mort, normalité ennemie, oui, pour nous l'homme normal, l'homme adapté, l'homme *systématisé,* l'homme qui dit oui, l'homme qui respecte les règles et les lois, les idoles et les dieux, les ancêtres et les valeurs préhistoriques, les slogans et les drapeaux, les codes et les uniformes, l'homme en forme de chambre à air, l'homme-rail, l'homme-plancton, l'homme qui ne lit pas Michaux ou le lit et n'en fait rien, l'homme chimique polymérisé, l'homme cloné de toute éternité, l'homme à mariage et bébé, le clone que rien ne distingue des autres clones, l'homme mafieux par consentement

tacite, l'homme qui regarde *V for Vendetta* et ne pleure pas ou n'est jamais là lorsque le fawksien Jan Bucquoy tente son coup d'Etat, l'homme qui ne s'engage dans un aucun combat ni nulle insurrection comme si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes putrescibles, oui, cet homme-là, l'insipide au sang tiède, le veule devant l'injustice, le combustible s'aplatissant de toutes ses forces devant le crime institutionnalisé, le turlutomorphe qui paie ses impôts et finance l'armée, le glouc dont l'épargne sert à faire prospérer les banques et le néo-colonialisme, le salaud de droite, le collaborateur de gauche, l'électeur qui vote pour le parti des immobiles, oui, l'homme normal, c'est l'ennemi, nous ne tolérions dans nos rangs que les anormaux, les déviants, les asociaux, les *freaks,* les misanthropes, les cyniques, les stériles, les vrais amoureux fous, les atomiseurs d'illusions, les anarchoterroristes, les rebelles, les nitroglycérinateurs, les créateurs d'eux-mêmes, les démiurges de leur destinée, les excentriques, les forcenés, les justiciers, les sabreurs de toute oppression, les décapiteurs de riches et les exploseurs de gredins politiques, hélas hélas, nous sommes devenus trop rares et les clones trop nombreux, l'homme-microbe est partout, alors non, nous ne voulons pas que l'humanité rate son plus beau rendez-vous et passe à côté du dernier remède possible aux thérapies cognitivo-comportementales et à l'endoctrinement de masse : l'extinction de masse

nous n'avions rien à faire dans un monde où les cathédrales gothiques avaient été remplacées par des centrales atomiques, ainsi notre désespoir se consolait-il en ne vivant que pour le principe de plaisir, c'est-à-dire surextrêmultimafond dans l'Eros et surextrêmultimafond dans le Thanatos, un jour débauchorgiaque de folluxures sexuelles, le lendemain expérimentation d'une nouvelle modalité de suicide (la rumeur voulait qu'un cold-wave de *(von Alaska bis)* Kiruna fût mort à 17 ans *(never kissed a girl)* en dévorant cric-crac-croc jusqu'au dernier sillon un de ses vinyles favoris, système digestif perforé mais entrée au panthéon des plus

aristocratiques autochiricités), sinon les deux sur la même nuit, le principitoyable de ~~rrrrraihâlitté~~ par contre, tout en concessions, adaptations et renoncements léprochichiteux, nous le lubritroufiions au piment de sel d'ortie et l'enculions avec un vilebrequin serti de lames de rasoir, il ne nous convenait pas du tout, nous n'étions pas malléables, nous ne pensions qu'à trucider toute forme d'autorité-contrainte-régulation : les parents, les profs, les flics, les prêtres, les patrons et les usuriers, devenir adulte n'étant jamais que courber l'échine afin de passer sous la barre onthoscatologiquement avilissamment basse du principustuleux de ~~rrrrraihâlitté~~, le joujour où je papasse sous cette babarre, bien aimés amis, titirez-moi une baballe dans la têtête, par pipitié

une de nos plus féroces répulsions concernait le travail salarié, autant alchymiquement œuvrer à nos passions artistiques nous semblait digne d'efforts surnaturels, autant la simple idée de prester un horaire de bureau ou d'usine sous les ordres d'un *Untermensch* nous propulsait dans un état d'hystérie proche de l'amok, cette aversion pour la forme la plus obscène de l'esclavage moderne, le *travail obligatoire,* un des astres injustement occultés de notre bandant bouquet de fleurs froides la traduisit en termes secs comme le cuir d'une fronde :

im Strassenlärm, die schweigenden Mehrheit,
warten an der Endstation, Arbeit – nur für Automaten
MITTAGEISEN, *« Automaten »*

oui, le labeur générateur de beurre ne convient qu'aux robots et à la majorité persilencieuse, ce qui revient au même, si j'en profite pour blasonner MITTAGEISEN, c'est parce que les amnésiques frenchcancancres que vous êtes doivent absolument (re)découvrir leur sublimunique album homonyme, millésimé 1983, qui s'avère rien moins qu'une des plus parfaites citadelles de la cold-wave, d'une poésie époustouflante, à la fois énergique et mélancolique, capable de nous faire sentir comme jamais l'inégalable

beauté de toute tristesse métaphysique, *« Wir », « Dunkelheit », « Erinnerung »,* pure tension vers le Hubble Deep Field, on songe à une fusion quintessenciée de Joy Division, du Cure de la trilogie et des premiers opus de Xymox, à ceci près que les magnifisplendescences de Mittageisen ne ressemblent qu'aux magnifisplendescences de Mittageisen, oui, Mittageisen, point d'ancrage de notre pendule mystique, est sans conteste le meilleur groupe suisse de tous les temps, même les Young Gods ou Grauzone n'auront pas saltarelle de flotter à mes flancs lorsque m'en irai folâtrer druidique sur l'Ile des Morts avec les fées dont le corps de neuf vertes vulves se décore, du pays des glaciers, seul l'orfévral Mittageisen miroitera triomphal parmi les trésors de mon coffre, en peau d'égorgé toréador, copulatoirement bercé par ma barque d'or, na, j'ai dit, c'est comme ça, et j'aumône trois togotamalorves petites claques sur le pif de qui ne partagerait pas mon excellent avis, merveilleux mirador

en distillés dandies que nous étions, notre seule religion était celle de l'esthétique et l'Histoire aux lèvres visqueuses nous créditera d'un mérite beau comme l'onanisme d'une walkyrie, celui d'avoir réalisé le plus, après celavasandire celui de lécher l'intumescente framboise de Cosima Liszt, vertigineux des rêves de Wagner, le *Gesamtkunstwerk,* l'œuvre d'art totale, non, jamais aucun courant rock ou autre, jamais aucun torrent créateur aux cuisses des muses magiquensourcé n'avait porté à telle perfection le travail sur le son, le visuel et le littéraire

paradigme de cet idéal qui nous sanctifiait, Bauhaus pétriphilosophera en une cohérente unité toutes les disciplines artistiques pensables, textes de haute tenue surréaliste, théâtralité des concerts, vipérines ou vespertilionnes chorégraphies de Peter Murphy, excentrilégance capillaire et vestimentaire, surexcellence graphique et photographique des pochettes, projection de vidéos durant les prestations scéniques, clips cocaïninspirés

et bizarronarratifs, allusions à la peinture (Delvaux sur le single *« Dark entries »*) ou au cinéma sur la couverture de certains de leurs disques, et même pétrissage des daintiers de l'architecture derrière leur paravant-gardiste sigle et polémonyme, sans omettre un art incompréhensiblement jamais dénombré comme tel, la photochorégraphie, c'est-à-dire la vénustipotence du *lightshow* qui bien mené peut s'avérer aussi chromatomastologiquement hallucinogène qu'une verge de peyotl correctement suçotée

notre triptyque musique, paroles et graphisme ne frappait pas aux portes du surhumain, il déflorait les barbacanes, herses et pont-levis du surdivin, si de mythiques labels comme 4AD, Beggars Banquet, Factory ou L'Invitation au Suicide propulsèrent l'art des pochettes vers un firmament inégalé dans l'histoire de la musique, aussi souverainement belladoradélectables que la merveilleuse Fréfré, dite Peluche, trônant stellaire paracelsiquement au sommet de mon pulsatile, d'autres castels tels qu'Antler, Fiction, Red Rhino, Merciful Release, Pias, Blast First ou Situation Two, pour n'en nommer que quelques-uns, ont peu à leur envier, oui, nos vinyles, larges comme un crâne de lion, combinaient la majesté de Grünewald à celle de Beethoven et de Shakespeare, jeunes catéchumènes immergés dans l'amnios musical transmutateur et voués à la mémorisation du verbe rebelle, nous contemplions ces vastes chefs-d'œuvre optiques comme s'il se fût agi de mandalas initiatiques, ils l'étaient en effet, et c'est pourquoi nous sommes devenus si vélociraptornadeusement transcendants

cataclysme plus intolérable encore qu'une éjaculation précoce, le dieu plus haut que le dieu révélé sait combien nous avons maudit l'émergence du CD dont le fallacieux arc-en-ciel rapetissait toutes ces œuvres d'art pictural au trivial format d'une vulgaire barquette en plastique pour sulcigrades crevettes tétraplégiques, les paroles elles-mêmes, sans doute trop chargées d'électricité volcanique, flottent illisibles désormais à la surface de livrets

émouvants comme un billet de chemin de fer ou une double dose de papiéku, comme si l'industrie du disque avait voulu que cette synesthésique synthèse des arts par le génie de nos idoles forgée ne produisît point les effets escomptés et que protégés du choc théométamorphosant nous restassions vains, larvaires et mous dans l'immense petitesse des normes de la culture moderne, pardonnez cet oxymore, le second surtout, pinacle d'ineptie

et pourtant nos lyrics fracassaient le mur du son du grand style, que l'on en juge par cet extrait du *« Sultitan itan »* des écossais (ô Calédonie, Calédonie, je cornemuserai ta beauté en des rimes plus étincelantes que celles de Victor Hugo, ce qui n'est pas difficile, mais il faut tenir compte de mon indolence) de COCTEAU TWINS :

Ebapheronia nella viefiolla befasonabra
Tiekeria-epepia tella phylonistesotna
Dioryctria phispikera hyllolycaena bella
Phyllonorycter tella hyllo phytlla-phytlla
Pachytelia tigilla stasueshella pachliopta
Kanollecosahelue hammoniella

même Lacan, tu tâtas ton tapir en suçant son sabir, jamais ne fit mieux, souvent damasquinés de surréalisme et de romantisme, les textes de Bauhaus, Anne Clark, Joy Division, And Also The Trees, Virgin Prunes, Cure, Wire, The Fall ou Fœtus, parmi cent autres, justifieraient qu'un initié s'avisât un jour de créer une *Anthologie de la poésie cold-wave* dont on remarquerait vite que son génie métascaldique, postrunique et paléonéobardique perfore les fesses de l'abominable poétaillerie des termites dont les médias font pourtant tant de cas, cas extrême de déchéance synaptique et de pollution cérébrale, car n'oublions jamais que nous ne pourrons lire *sérieusement* que quelques milliers d'ouvrages durant notre vie et que le temps perdu à en lire d'inutiles ou de mauvais est aussi déplorable que celui passé à ne pas baiser ou à baiser de travers

ce serait faire preuve d'une répugnante humilité que de nier le fait que nous regorgions d'érudition, ainsi Christian Death citant sur l'inner sleeve d'*Ashes* le texte intégral de *L'enclume des forces* et provoquant par là même ma primifulgurante rencontre avec le plus indispensable suicidé de la société, ou qui d'un seul coup d'aile, en son *Deathwish,* réussissait à évoquer Fernand Khnopff, Iwan Gilkin, Verhaeren, Remy de Gourmont, Jean Lorrain, Max Klinger et l'immense Alfred Kubin, bref dix fois plus qu'il n'y en a dans la tête d'un électeur ou d'un homme politique moyen, mais c'est aussi Cure allusionnant à Camus, Pere Ubu à Jarry, Bauhaus à Antonin Artaud, Dead Can Dance à Baudelaire, Diamanda Galas à Poe, Lydia Lunch et Joy Division à Burroughs, Anne Clark à Rossetti, Trisomie 21 à Goya, Skinny Puppy à Dante et Gustave Doré, The Fall à Goethe, Cabaret Voltaire au dadaïsme, Attrition à Haydn, Siouxsie à Stravinsky ou John Heartfield, Mittageisen à Rimbaud, Dali, Groucho Marx, Ulrike Meinhof et Bunuel, les Bollock Brothers à Van Gogh et Nostradamus, Savage Republic à Dionysos et Adonis, Siglo XX à Sun Tzu et Machiavel, Tuxedomoon à James et à Whale, Fad Gadget à William et à Golding, Alien Sex Fiend à Mary et à Shelley, les Cramps à Jules et à Verne ou à Russ et à Meyer, les Stranglers à Shake et à Speare, les Sisters à l'adorable Peter Pan, ô balsamique syndrome, de James Barrie, et ce et ce à l'infini, tant le rut de savoir ruisselle consubstantiel aux chérubiniques élus gnostiques que nous fûmes et demeurons, très demeurés graallumés, bibloluminescents bébés attardés au stade fœtal qui tant aimons jouer à la kabbale plus ou moins perdue

si Sade, Baudelaire, Poe, Lautréamont, Huysmans, Jarry et Artaud constituaient l'essentiel de nos festins spirituels, nous fréquentions aussi volontiers Burroughs et Bukowski, sans oublier toutes les paroles de nos groupes fétiches que nous connaissions par cœur et chantions à brise-cervelle en nous abîmant dans nos tératochorégraphies dignes des scènes d'électrochocs dans *Vol*

au-dessus d'un nid de coucou, tourbillons, tourbillons, stroboscopes, téléscopes, kaléidoscopes et stéthoscopes, ce bouquin ne serait pas irréprochablement rébarbatif si la mansuétude de l'auteur ne veillait à y ajouter des énumérations rabelaisiennes, voici donc de rabelaisiennes énumérations, *nos lectures :* les mythes celtiques et nordiques, la légende arthurienne, les sagas islandaises, mais aussi la littérature gothique anglaise, romantiques noirs et frénétiques, romantiques allemands, symbolistes décadents, dadaïstes fous, surréalistes impitoyables, Thomas Malory, Webster, Shakespeare, Marlowe, Horace Walpole, Radcliffe, Maturin, William Blake, Swift, Byron, Coleridge, Beckford, Robert Burns, Thomas Beddoes, De Quincey, Ambrose Bierce, Sheridan Le Fanu, Hawthorne, Lewis Carroll, Wilde, Bram Stoker, Samuel Butler, Barbellion, Joyce, Beckett, Lovecraft, Tolkien, Wells, Bradbury, Orwell, Burgess, Bill Watterson, Grimm, Hoffmann, Hölderlin, Richter, Kleist, Büchner, Tieck, Arnim, Brentano, Bonaventura, Lenau, Heine, Eichendorff, Chamisso, Lichtenberg, Schopenhauer, Nietzsche, Meyrink, Sacher-Masoch, Kafka, Panizza, Trakl, Gottfried Benn, C.G. Jung, Andersen, Strindberg, Ibsen, Elias Lönnrot, Gogol, Lermontov, Pouchkine, Dostoïevski, Potocki, Gontcharov, Mickiewicz, Afanassiev, Boulgakov, Stanislaw Jerzy Lec, Slawomir Mrozek, Calderon, Gracian, Quevedo, le duc de Rivas, Espronceda (ohé les éditeurs, son *Diable-Monde* attend republication, cornefripouille !!!), Campoamor, Pessoa, Dante, Boccace, L'Arioste, Pétrarque (dont le *Contre la bonne et la mauvaise fortune* est un caviar de pessimisme), Foscolo, Leopardi, Apollonios de Rhodes, Lucrèce, Pétrone, Lucien de Samosate, Lao-Tseu, Lie-Tseu, Tchouang-Tseu, Wu Cheng'en, Chikamatsu, Issa, Shiki, Akinari, Akutagawa Ryûnosuke, Dazaï Osamu, Chrétien de Troyes, Hélinant de Froidmont, François de Rosset, Jean de Sponde, Chassignet, Théophile de Viau, Cyrano de Bergerac, Chamfort, La Rochefoucauld, le baron de Besenval, Cazotte, Nodier, Aloysius Bertrand, Pétrus Borel, Philothée O'Neddy, Barbey, Nerval, Xavier

de Maistre, Leconte de L'Isle, Théophile Gautier, Berbiguier, Jean Lahor, Villiers, Mallarmé, Rimbaud, Laforgue, Rabbe, Forneret, Jean Lorrain, Octave Mirbeau, Montesquiou, Roussel, Vaché, Cravan, Tzara, Picabia, Desnos, Pierre Albert-Birot, Caraco, Cioran, Julien Torma, Desproges, Gotlib, Topor, Franz Bartelt (très amicalement je salue ce bienfaisant semeur de grinçansourires), Charles de Coster, Elslander, Ghelderode, Jean de Boschère, Pansaers, Chavée, Michaux, Nougé, Scutenaire, Mariën, Franquin, l'irrévérencieux superlativement affectueux André Stas, et enfin ces deux autres admirables au cœur d'or, Blavier l'hallucinant et Verheggen l'insurpassable, nos *peintres :* Bosch, Breughel, Schongauer, Hans Baldung Grien, Grünewald, Cranach, Dürer, Altdorfer, Arcimboldo, Piero di Cosimo, Jacques Callot, Friedrich, Füssli, Blake, John Martin, Turner, Doré, Rossetti, Burne-Jones, Gustave Moreau, Félicien Rops, Antoine Wiertz, Khnopff, Böcklin, Franz von Stuck, Alfred Kubin, Munch, Egon Schiele, Otto Dix, Georg Grosz, Chirico, Masson, Delvaux, Magritte, Dali, Soutine, Bacon, H.R. Giger, Mariën, André Stas, Denyse Willem et le sulfurieux Serge Poliart, nos *photographes :* Edward S. Curtis, Edward Weston, Man Ray, Brassaï, Josef Sudek, André Kertesz, Frantisek Drtikol, Philippe « Patricide » Halsman, Imogen Cunningham, Araki, Francesca Woodman, Philippe Carly, André Chabot, Serrano, Witkin, Arno « Tronçonneuse » Minkkinen, J.K. Potter et Claudia Böhm, *nos réalisateurs :* Tex Avery, Buster Keaton, W.C. Fields, Dreyer, Murnau, Fritz Lang, Tod Browning, James Whale, Karl Freund, Robert Wise, Orson Welles, Bunuel, Hitchcock, les Marx Brothers, Bergman, Tarkovsky, Mizoguchi, Kurosawa, Oshima, Herzog, Pasolini, Polanski, Kubrick, David Lynch, Ridley Scott, Peter Greenaway, mais aussi les midnight movies, les films d'horreur et d'épouvante, Roger Corman, Terence Fisher, Mario Bava, George A. Romero, Dario Argento, Carpenter, Cronenberg, ou encore les Monty Pythons, Terry Gilliam, Woody Allen, Tim Burton, Peter Jackson, Wes Craven, les frères Coen et le vitriolandécapant David Fincher

notre dandysme pulvérisant celui de Brummel, de Baudelaire, de Barbey et de Saint-Cricq réunis, nos dilections pour l'Ailleurs nous emportaient magnétiquement vers l'Ecosse, l'Irlande, le Pays de Galles, l'Angleterre, les Shetland, la Norvège, la Suède, la Finlande, l'Islande, le Groenland et la banquise, telle que nous coiffée d'éperons, vers à la rigueur Bretagne la, Allemagne l', Autriche l' et Helvétie l', mais vers aucun surtout horribles de ces du Sud pays pestiférés toujours de soleil, de plèbe et de marmaille, bétonneusement léprosés d'arbustes rachitouristiques, de guides nains, d'autocars ventripotents, littoralement nécrosés de cactus mercantiles, d'édifices grégaires et de parasols à varices, descendre sous la latitude de Lugdunum ne nous paraissait pas mesquin, mais rigoureusement humiliant, nous laissions Rome et Venise aux simples d'esprit, Nice et Madrid aux reptiles, Athènes et le Nil aux irrécupérables, et ce non seulement parce que les civilisations celtiques et germaniques surgissaient fraternelles dans leur marginalité (qui donc nous délivrera de l'ennuyeux fascisme des cultures grécauraumaines dont on nous plombe dès l'enfance ?) mais simplement parce que notre misanthropie adulait la séditieuse solitude des pays froids, allez savoir pourquoi, ainsi nos hermaphrodismes unissaient-ils la suprême laitance de Wagner, l'art total, à celle de Wilde, faire de sa vie une œuvre d'art et ne rien aimer d'aisément aimable

I wanna kiss anything, oh kiss this gay boy
Sex Pistols, *« New York »*

ce n'est pas un hasard si, dédiée à Puvis de Chavannes, la pochette d'*In the flat field,* le premier LP de Bauhaus, exhibait, embouchant une très phallique trompette, un troublant éphèbe nu dont le pénis bien visible s'offrait aux caresses d'une lumière latérale séminalisée par une fenêtre ouverte sur un monde inconnu, ni si Rozz Williams, le démiurge de Christian Death (j'offre une prime d'un million d'œufroses à qui me rapportera

les chélicères, les pédipalpes et le scalp du médiocre Valor, ce miasmatique saboteurjudafumistescroc dont je ne voudrais pas du bulbe rachidien pour cirer les sabots de ma licorne), s'habillait, se coiffait et se maquillait en surexcitante femme ténébreuse, ni si les Virgin Prunes, DAF ou In the Nursery jonglaient avec une imagerie homosexuelle, ni si Robert Smith, parmi tant de nos sextants, se complaisait dans une gestuelle plus qu'efféminée, ni si d'androgynes précurseurs tels que Bowie, Marc « T. Rex » Bolan et les New York Dolls avaient déjà percé une large brèche dans le trop chaste anus des conditionnés

the boys sleep with girls, the boys sleep with boys
FAD GADGET, *« Coitus interruptus »*

surtout pas de barbe, ni de moustache, ni même de favoris, notre visage devait être aussi féminin que possible, pas trop de muscles non plus, nous haïssions tout ce qui était viril, paternel, athlétique, futilement pachydermique, selon la doctrine cold-wave, toute population humaine se divise en deux catégories, d'un côté les bisexuels pratiquants, de l'autre les bisexuels refoulés, les femmes pratiquent depuis longtemps, chez les hommes il reste quelques retardataires, tous les garçons cold-wave étaient en conséquence de véritables lesbiennes nymphomaniaques, ils se sentaient femmes dans un corps d'homme féminisé et adoraient coucher avec les femmes

I want to press my lips to his winter chill flesh, press his hands to the sky, I want to sleep in the night, in his eyes, in the rain, in Berlin
CHRISTIAN DEATH, *« Awake at the wall »*

plus vertueux encore que la bisexualité généralisée, de notre tribu *whimsically made of she-males and fe-males* l'idéal était l'holosexualité, la wilhelmreichienne affirmation du droit à la jouissance sexuelle irréfrénée, la plénitude orgasmique absolue,

le total et rockyhorrorpictureshowesque assouvissement de nos hurlubricités avec les personnes consentantes de notre choix, nous étions d'« omnigames » fouriéristes sans le savoir et si bien peu d'entre nous avaient lu le *Nouveau monde amoureux,* la faute n'en incombait qu'à la liquéfiante éducation que nous avions reçue ainsi qu'à l'activité missionnaire ultracrétinisante des médias dominants, fait rare dans la trop machiste histoire du rock, dégoûtés par la porcinité du muscle, nous avions pris le parti du féminin, cette exigence d'androgynie, les gothiques actuels l'ont admirablement radicalisée et l'on ne compte plus les garçons habillés en femmes fatales ni les filles s'embrassancaressant tendrement dans toute vampire-party qui se respecte, comme disait si bien Héraclite, may the force be with the zombisexuels

– Moi, bisexuel ? s'horrifie Mister Anybody, sûr de sa virilité.
– Parbleu, tu ne touches donc jamais ta queue avec plaisir ? Tu ne pétricaresses jamais tes gonades ? Tu ne t'enfonces jamais une phalange dans le rectum ? Tu ne te pinces jamais les tétons ? Tu ne lèchembrasses jamais ton épaule ? Tu ne te regardes jamais te branler devant le miroir ? Tu n'as jamais tenté de sucer ta propre turgescence ni jamais goûté ta geysérine semence ? Ah ah, je te perce à jour, sans doute cuides-tu qu'il suffit d'avoir envie de sodomiser des cluniformités de femme pour n'être point tapette. Eh bien non, ainsi le voulut le Très Saint Gros Lolo, tous gouines et tapettes nous sommes, friands de toutes pommes durant nos sommes.

notre devise, *mens insana in corpore insano,* nicotine, cervoise, haschisch, vivre la nuit, crucifier le jour, assassiner notre corps à feu lent mais pétillant, beauté des cernes et des yeux cadavéreux, notre réévaluation de toutes les valeurs, humour noir et ironie, si Diogène avait inventé la guitare électrique au lieu de se tripoter le champignon dans son tonneau, il aurait fondé le premier groupe cold-wave, pour nous esthétique, éthique, politique et philosophie

ne faisaient qu'un, nous étions Faust, Don Juan et Dracula trinitifiés en une seule âme qui ne connaissait ni dieu ni maître mais se plaisait à donquichotter contre tous les moulins de l'oppression, rêve d'une société basée sur les valeurs anarchistes *(do absolutely everything you want but don't make me shit),* les drogues, les ambulances, l'espion dans le taxi, le ferry vers Douvres, non franchement, je suis nul en drogues, c'est une de mes grandes faiblesses, la pire peut-être de toutes mes nullités, je les tolère mal en général, au mieux je ne sens rien, au pire je gerbe dans les cheveux du dealer, disciples du *« I wanna be your dog »* des Stooges, des groupes tels que X-Mal Deutschland, Bauhaus, Virgin Prunes, Christian Death ou Siouxsie cultivaient volontiers le look SM, cuir, latex, vinyle, les chaînes de nos déchaînements, les tirettes de nos blessures, les ceintures à clous, les boots guerrières, nous étions certes les anorexiques de la tendresse, mais il est fallacieux de dire que nous étions dépressifs, nous étions acédiques, c'est-à-dire que nous étions amoureux de notre mélancolie et faisions tout pour l'accentuer, pour rien au monde nous ne serions redevenus platement joyeux, c'est-à-dire infantilâches et nigaudulants, nous laissions la joie blanche et limaçante aux bourgeois acéphales, nous étions les témoins du monde et savions que le monde est tout sauf réjouissant, cette extralucidité de philosophes germaniques ne nous empêchait pas, bien au contraire, de branler nos compagnes avec une bouteille de bière plus ou moins vide au retour d'une nuit de danser-boire solidement trashée, combinatoire de beats martiaux et de mélodies synthétiques d'outre-tombe qui vous tombent dessus comme l'eau tirée par une auto-pompe de CRS durant une émeute altermondialiste, un pur bonheur, il est 15 heures, il est mardi, mais il pourrait tout aussi bien être jeudi ou samedi, je viens tout juste de me réveiller, et je ne pense pas que ce soit la meilleure idée que j'aie eue depuis hier, il est 15h30, je viens tout juste de me lever, je me suis masturbé une demi-heure selon ma quotidienne habitude, j'appelle cela éveiller les esprits

vitaux et faire faire ses exercices de gymnastique au seul organe dont mon corps s'honore, notre bonvivantisme (selon la fringante trouvaille de l'ami Jonathan), notre soif de jouir toujours, notre goût du désordre, du viol de toutes les règles, de toutes les structures, que le grand foutoir soit, car nous sommes graines de chaos, nous vénérons le très saint foufou foutoir, désordre mais aussi lieu de baise, on ne baise bien que dans le désordre, à plus de deux si possible, j'aime faire tourner ma langue dans la bouche de Sarah (Yvan, je t'avais dit qu'elle était en chasse et de foncer, espèce de grand séducteur timide) pendant que son partenaire habillé en travesti glisse la sienne dans celle de Céline, la compagne de Régis, lequel en cet instant caresse au bar la cuisse d'une jolie fille dont j'irai faire tout à l'heure la connaissance, nous sommes en hiver et les seins ne sont pas vraiment nus sur les plages norvégiennes dont le ciel en cette saison regorge de méduses boréales, forger l'arme ultime qui couperait d'un coup les neuf têtes du cosmos, la rumeur courut alors dans notre groupuscule d'extrême-néant qu'un de nos amis travaillant pour moitié au Musée Félicien Rops et pour moitié à la morgue de Namur pourrait nous obtenir sous peu, le temps d'une nuit de messe sacrilège, le cadavre d'une fillette à peine pubère, notre joie fut sans limites, combiner de la sorte nécrophilie et pédophilie — tout en respectant notre impératif le plus croquant : *neminem laede* — suscitait dans la crypte de notre slip obscur de démoniaques érections zénithales et même, chez les moins disciplinés d'entre nous, des maculations blanchâtrement anticipatives du meilleur augure, peu diplomate mais bénévole notre humour sauva plus d'une sirène engluée dans la poisse des marées noires et des parents naufrageants, notre univers était certes un univers de cauchemar mais c'était pourtant le seul qui nous réchauffât, qui nous consolât du pire de tous les cauchemars, le sinistre souffroir où nous étions nés, à l'horreur nous répondions par l'horreur, à la névrose collective par la psychose individuelle, votre société de cancrelats sans cesse proclame le bien et s'acharne

à produire le mal, notre secte, émue par Méphistophélès, proclame le mal et toujours produit le bien, reste sage mon âme, tu les verras s'horrifier de nos écrits mais se figer planquatoirement face aux horreurs *concrètement* perpétrées de par le monde, mieux même, ils y plongeront des enfants, dans ce monde si cancéreusement immonde

An ideal for living, c'était le titre d'un douze pouces de Joy Division, mais aussi d'un ouvrage consacré aux génies de Manchester, sur une des maquettes de la couverture dessinée par Peter Saville on pouvait contempler une tête de statue se très prometteusement fracturant, cette idée n'avait rien d'anodin, ainsi qu'en témoignent certaines pochettes de Joy Division, Dead Can Dance, Death in June, Siouxsie, Ghost Dance ou, plus près de nous, De Volanges, les statues hantaient notre phantasmaginaire, corps indestructible, pure beauté non-organique, promesse d'androïdat, sensualité de la pierre lisse, elles nous apparaissaient comme le couronnement d'un processus alchymique, anges et matière réconciliés dans la force du surhumain, dont nous cherchions les arcanes en l'alambic de notre âme — pour cette raison sans doute toujours si volontiers alcoolique

la presse nous qualifait parfois de romantiques, ce n'était pas faux si l'on veut bien se souvenir que le romantisme anglais était avant tout celui des ruines et des sépulcres, nous cultivions la morbide lubricité du vampire et des succubes, les cimetières étaient le lieu privilégié de nos cavalcades érotiques, parmi les morts, les squelettes et les cercueils, masturber nos compagnes avec un cierge noir hautement stérilisateur était le moindre hommage que nous pussycattions rendre au mystérieux dieu rédempteur dont la grâce inventa le néant pour nous consoler d'avoir été faits pâtissantes créatures par le fou furieux cosmique, s'il fallait enfanter un mot pour caractériser l'esprit cold-wave et gothique, l'érotothanatophilie serait presque aussi bien venu qu'une vulve

de jolie jeune fille, ô mon ultratransaimée Fréfré, autour de mon ithyphallus lorsque n'ayant plus baisé depuis une semaine je suis devenu semblable à un Mugwump en grave manque de sexine

si notre passion pour les nécropoles nous poussait parfois, les nuits de pleine lune, à soulager notre rigidité sur le médaillon d'une tombe de très jeune fille que nous de la sorte saintement consolions de n'avoir jamais connu le goût de la liqueur spermatique, que l'on ne s'y trompe pas, nous étions aussi capables d'ardente et fusionnelle affection, ainsi aux alentours de mes 18 ans, quelques mois après avoir largué la fille inatomcrochante avec qui j'avais distraitement perdu mon pucelage pour me sentir moins bête (en ses infinis délires manustupratoires, l'ascétique chasteté tente autant le cold-wave que la débauche épileptique), le méticuleusement absentéiste étudiant que j'étais se pâmait férocement d'amour pour une statue de pleureuse en marbre blanc lovée parmi les arbres séculaires du cimetière d'Havré, à un tir de canon du beffroi de Mons, baluchonné toujours d'un magnétophone contenant du Joy Division, du Bauhaus, du Cure ou du Christian Death, je venais la nocturnalement retrouver en m'aidant d'un banc de bois providentiel pour me léviter par-dessus le mur d'enceinte, un peu comme ce personnage du *Moine* de Lewis se risquant à aller charmer la nonne dans son couvent, son visage ruisselait d'une nervalienne et concupiscensuelle mélancolie, c'était la vierge des glaces, celle d'outre-tombe qui seule pouvait comprendre l'internelle douleur de mon âme, quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'un minuit de novembre, méditant sous les étoiles le *« Dead souls »* de Ian Curtis, je la vis soudain, *keep on calling me, they keep calling me,* s'animer, la surmusique semblant l'arracher à sa mornitude et lui insuffler la nostalgie d'un impossible, délaissant sa pose éternelle, elle tourna soudain la tête vers moi et me demanda de l'embrasser tout en laissant son péplos de neige glisser sur les graviers pour me dévoiler ses seins laiteux comme le lait, la scène d'amour qui s'en suivit relevant du plus secret de

tous les pactes faustiens on me pardonnera de l'ellipser, seul en demeurant narrable le climax

– *Puis-je jouir en toi ?* lui demandai-je, exultexténué.
– *Bien entendu, je suis stérile, ainsi que toutes les pleureuses devraient l'être,* me conforta-t-elle tandis que le blanc limpidement se mêlait au blanc parmi les blancs ossements des trépassés savourant la volupté de dormir enfin dans l'incorruptible nuit de notre avenir

BOTTLE II

COITUS INTERRUPTUS

joys of love had the cat on the couch these days
Cocteau Twins, *« Love's easy tears »*

un cold-wave se reconnaît à ceci qu'il n'a qu'un amour holistiquement transcendant : la musique cold-wave, en témoigne une anecdote mémorable que ma perversité se prend soudain d'appétit de vous narrer, je sortais à cette époque avec Anorexica, une peintre liégoise prometteuse, intelligente, belle, longue, mince et sensuelle comme je les vénère, et qui en plus me laissait photographier sa vulve sans rechigner, même lorsque ma queue s'y baignait avec tendresse, bref une perle, ce samedi-là le groupe De Volanges, une perle lui aussi, organisait une soirée au Windows à Bruxelles, nous nous y rendîmes donc les jambes déjà tout électrisées, il faut dire que les soirées conçues par De Volanges sont parmi les meilleures qu'il soit dancefllooristiquement possible d'organiser, Anorexica et moi étions très excités à l'idée de cette *all-night-madness-party* et quittâmes Liège au crépuscule dans un état de grande frénésie romantico-dadaïste, l'autoroute nous semblait losthighwayment interminable et mon volant en conserva longtemps la patiente empreinte de mes dents

enfin le merveillaffreux Bruxelles fut en vue et le Windows nous accueillit à pleins fûts, ainsi que nos amis à bras ouverts, bouches babillantes, sourires immenses, joues et bisous qui font smacks-

mack sans tricher, yeux qui champagnent, vannes échangées selon la chaleureuse torpille de l'amitié qui sait ce que rire veut dire, ensuite grimaces, pitreries, blagues et vautrations diverses (ah palsambleu, Renaud, Anne-Sophie, Philippe, Marie-Ange, Yvan, Michel-Vincent, Maria Dolorès, Gene de jadis, Gene de naguère, Amaury, Vincent (greetings to HEAVEN'S ABOVE), Annia, Pascal (greetings to MADELGAIRE), Muriel, Tania, Thibault (greetings to LES CHEVALIERS DE L'ESPOIR), Anne-Catherine, Fabien, Steven, Nathalie, John (greetings to CRUISE [CTRL]), Annie, Gilles (greetings to AER), Estela, Ben et Valérie, Benoît (greetings to THE NUTTERS), Cathy, Carine, Vincent-Cheveux le génie caché, Isabelle l'échevelée, Jean-Louis le titan, Enrico (greetings to THE ROT GUTS), Laurence, Mathieu, Sandra, Ludo (greetings to SIDE EFFECT), Hélène, Laurent et Isabelle (sorry again for the midnight bath), Laurence et Fred, Katia la bacchante iconoclaste, Jonathan, Quentin, Antonio, Florence, Jordan, Gaëtan *and all the other wonderfools I can't celebrate here,* je tiens à vous l'écrire et à ce que cela soit publié même s'il faut pour cela coller d'obélixiennes paires de baffes à la bienséance éditoriale qui n'apprécie pas trop les *private jokes,* non plus que les *killing* d'ailleurs, oui vous tous bande de déjantéfarfadets du gobelet métagalactiques : je vous porte très haut dans le palpitant, ventreschtroumpf)

voilà c'est dit, revenons à notre lecteur et à nos turpitudes, ce qui revient presque au même, bref Anorexica et son chevalier servant, moi-même en l'occurrence, de cervoise en cervoise, de gag en gag, de pote en pote, de danse en danse, de papotipapotat en papotipapotat et de chipotichipotat en chipotichipotat, ventousant à qui mieux mieux nos langues, salives et babines charnelgourmandes, nous nous étions déjà copieusement pourléchés au cours de cette soirée on ne peut plus bibitivorigolobavardosautillante, bref très réussie, cette nymphe (ô dieu plus haut que le dieu révélé fais que ma mémoire puisse oublier sa croupe ou qu'un archange s'incarne sur l'heure pour m'offrir la sienne), cette nymphe adoncques et

moi-même fûmes bientôt pris d'une avidité nettement supérieure au pourléchement buccal susnommé et envisageâmes d'un commun accord libidinintercrural la solution bien connue des lieux d'aisance où en effet nous nous déculottâmes vite fait et forniquâmes tout à notre aise, sinon que, sinon que les toilettes gémissaient au sous-sol, et qu'en-haut la *playlist* se déroulait imperturbablement ainsi que nos mouvements copulatoires en bas qui tentaient de ne pas outrepasser la cadence, jusqu'à ce que, jusqu'à ce que l'inévitable se produisît, explosivoconvulsive avec saccades désordonnées du bassin, Anorexica venait de jouir et de desceller le WC du mur, mon éjaculation pour ma part ne s'était pas encore totalement répandue dans ses entrailles survisqueuses, lorsque, ô sacralité, ô sanctodansabilité, *titit tilin, titit tilin, titit tilin,* retentirent à l'étage les premières notes de *« Fields »* de Death in June, malgré les protestations de mon pénis pas encore rassasié mêlées à celles de ma dulcinadorée, sans mansuétude non plus pour les derniers spermatozoïdes qui durent finir leur course fracassés sur le sol, je sortis précipitamment du paradifruit, en toute hâte approximative remontai plus ou moins mon pantalon ainsi que les marches ennemies pour arriver nonobstant à temps pour me bonditrémousser sur ce trésor favori de nos bonditrémoussements transélastiques : *« Fields »* de Death in June, d'accord je le dansai braguette à demi ouverte, chemise en pagaille et slip continuant à se remplir de spasmes pas encore bien résorbés, mais je le dansai dignement et passionnément avec un art que Nijinski lui-même n'eût pas dédaigné, bref l'orgasme absolu

comme un bonheur ne vient jamais seul, Yvan dans son rôle de DJ enchaîna par hasard sur *« Coitus interruptus »* de Fad Gadget ce qui m'évita tout à fait de regretter d'avoir interrompu le mien

Anorexica ne remonta que deux morceaux plus tard, l'air un peu fâché mais aussi l'air un peu serein, et me rejoignit sur l'appui de fenêtre où Renaud, à qui je venais de raconter cette savoureuse,

était en train de rire sans qu'Anorexica ne sache trop bien pourquoi

c'est odieux ! quel manque de tendresse ! écoutez, ce n'est pas si simple, il faut savoir qu'un des contes urbains terrifiants que nous aimons nous chuchoter au coin d'un spot ou d'un joint raconte que naguère un cold-wave qui avait sacrilègement continué à taquiner son houblon au bar plutôt que de venir danser sur *« Fields »* a fini de la façon la plus tragique qui soit : en costume-cravate, dans un bureau, marié et père de 3 enfants

le châtiment peut sembler cruel, mais, quoiqu'en dise Musset, on ne badine pas avec *« Fields »,* éloge du pacifisme et des vertus féminines :

she said for me please – and all the others
no more wars – amongst brothers

Anorexica le comprit d'ailleurs très bien qui ne m'en voulut pas au point de m'arracher plus d'une oreille, oui, dans un couple cold-wave, la complicité est très grande, l'humour infini et le désir sans limites, tant et si bien que sur l'autoroute du retour vers Liège, nous reprit bientôt la divine envie de copuler comme des bonobos, la bien-aimée se mit à pétrir mon pantalon à un endroit géostratégique tenu secret par l'OTAN, suça mon missile durant quelques minutes pendant que je lui échauffais les seins et les fesses de la main droite et que mes doigts se mouillaient à sa merveille joyeusement velufendue, le feu carbonisant nos sièges, nous n'attendîmes même pas le parking suivant et pratiquâmes un arrêt d'urgence de notre nid d'amour sur la bande des pneus, au contraire de nous, crevés, nous inclinâmes le lit pliable du côté passager et nos organes hédonistiques à nouveau s'inondèrent, le tissu bleu du siège mémorisa longtemps l'empreinte blanche de la délicieuse d'Anorexica qui demeura très nue le reste du trajet, clitoriflamme à portée de caresses, nous rentrâmes enfin et

notre mezzanine accepta de subir une ultime attaque massive de nos corps inépuisables surexcités de désiramour, en une posture soixante-neufarde s'il me souvient bien, puis nous nous effondrâmes gorgés de bonheur, d'alcool, de sexe et de sonicité, bref ce fut une nuit comme il en faudrait dix par jour et soixante-dix par semaine

BOTTLE 12

DE VOLANGES

is there someone aboard this silent ghost ship sailing alone through the modern life, directionless ?
De Volanges, *« Darkover »*

maintenant lecteur, avant que tu ne refermes ces pages rassurantes et douces comme les fesses d'un bambin fortunément décapité par le câble d'un cerf-volant en forme de castor dyslexique, je voudrais te parler d'un groupe belge qui s'appelle De Volanges (tu comprendras si ton inculture demeure inférieure à ce dont rêve tout gouvernement pour ses dociladministrés et que tu as lu un des évangiles du cynisme libertin : *Les liaisons dangereuses,* de Cloclos, pas l'électrocuté, non, l'électrocutant), De Volanges ce sont des amis, des guérillerocœurs vrais de vrais, des médullairement passionnés de rock ténébreux, des asociaux qui haïssent le travail du fond de leurs tripes, des réinventeurs de monde, des tireurs de sabre devant l'injustice, des dégoûtés du plofplof, des gerbeurs devant les démissions politiques et la réussitescence des crapulosités, des viscéraux de la marge qui en font le moins possible pour combustibler la Matrix et le maximum pour faire prospérer un bistrot anarchisant de Bruxelles où s'enivrent parfois deux personnes qui me sont chères comme me serait cher l'étouffement du pape actuel par un préservatif mutant, Noël Godin et André Stas

De Volanges, cela fait 15 ans qu'ils s'accrochent là où tous les groupes bien fellateurs splittent après deux ans si le succès ne vient pas et se font encore un peu plus fellateurs si le succès débarque, eh bien non, eux cela fait 15 ans qu'ils restent pareils à leur passion pour la musique sombropoéticorebelle, 15 ans qu'ils jouent, créent, dansent, n'écoutent que du bon et boycottent les sales petits cale-sons, boivent, fument, répètent, se déjantent, (dé)concertent, nous font danser, rire, bondir, jouir, *eraserheadbanger,* pogoter, rêver, 15 ans qu'ils délirent, jouent, créent, inventent, enregistrent, se plantent, se relèvent, répètent, réinventent, réenregistrent, écartant démo sur démo, toujours à la recherche de l'album parfait en patients artisans qui savent que l'art est le plus doux baiser du temps, eh bien cet album parfait ils l'ont sorti, OUI ! le diamant s'appelle *The Outcast,* cela veut dire l'expulsé, le proscrit, le banni, le rebut social, bref le chic type, et cela s'oppose au *broadcast,* le blême bibiciteux qui ratisse large pour être bien sûr de pomper le fricaillon de beaucoup de morpions en se trémoussant du croupion sur les (nauséab)ondes de la télévision

c'est cela l'alchymie selon De Volanges, 15 ans de recherches et de galères pour sortir un disque, d'ores et déjà mythique, en tout point supérieur aux temples d'Angkor et à la grotte de Lascaux réunis, dont chaque morceau est alléchant comme une vulvette qui jutemouillultraspongieusodorifréfrélastiquécarlatesquement et s'offre toute chaude à notre rut d'esthètes exigeants, et ça c'est beau, oui c'est beau, existe-t-il encore assez d'aristocrates du Beau pour comprendre combien c'est beau de mettre 15 ans à créer pure bijoujoyausité qui percute et mérite de passer à la postérité, plutôt que d'en mettre deux à créer une pompe à fricouille qui mérite de se faire éclater la gueule ou les crémastères à coups de pelleteuse albanaise, on peut le révéler sans les froisser, De Volanges, ils ont tous les jours 15 ans, leur âge mental, c'est l'adoludissidence maximale et pas au-delà, De Volanges, c'est

trois diablotanges maudits, trois écorchés nerfs à feu vif, trois poignardés par l'amour et la vie qui poignardent leurs admirateurs pour les rendre amoureusement à la vie, De Volanges, c'est Renaud au chant-guitare, Yvan à la basse-look, Enrico aux drums-grenades, et aussi parfois Priscilla au djembé-sexy que plus d'un fan paraît-il, ô luxurieux impudiques belzébudraculampires, rêve de slickslicksuçotiner sur une table pendant qu'elle titille dextrement son tam-tam, ceci dit et tout de bon pour en revenir à nos ultrasons, De Volanges, ce sont des amis, je les aime, ils sont ultrabons, alors très auguste lecteurauditeurpogoteur qui aimes la bonne musique bien noire et cinglante et ravageuse comme un vol d'édredon-bombe-à-neutron dark-wave, tu vas lever ton ~~cul~~ sarkozy tout de suite et foncer acheter leur CD qui s'intitule *The Outcast,* oui, De Volanges je les aime parce qu'en plus d'exceller, ce sont des nietzschalpinistes qui s'opiniâtrent même si la plèbe leur crache dessus sous prélatex qu'ils ne sont pas « fashionable », ni gothiques, ni indus, ni electro, ni EBM, ni techno, ni drum'n'bass, ni grunge, ni liquid-death-metal, ni black-symphonic-boring-voices, ni post-folk-batcave, ni métadiscopunk, ni smurf ni smarf ni smorf, non juste eux-mêmes et suprême distillat de tout ce qui s'est fait de meilleur dans le rock alternatif cold-wavisant des eighties et même d'un peu avant, oui, dans leurs martelcristallines oxymordantes compositions, stalagmitique lecteur, mon dissemblable, mon traire, tu trouveras du Joy Div, du Bauhaus, du Cure, de l'And Also, du Siouxsie, de l'Echo, du Stooges, du Velvet, du Jesus and Mary Chain, du Sisters, du Sound, du Wire, du Stranglers et surtout du De Volanges qui transcendexplosquintessencie tous ces préfigurateurs de De Volanges, qui seraient d'ailleurs peut-être tombés du nid dans l'oubli si De Volanges ne les avait pas érectilement transcendexplosquintessencimmortalisés pour toujours et à jamais

peut-être tant d'enthousiasme fera-t-il s'envoler vers la cumulonimbose plus d'un balénoptère mais c'est cela aussi la cold-wave,

nous sommes cruellissimes avec tout ce qui n'est pas cold-wave ou l'est un peu trop mollement à notre goût (quitte à hurler : *c'est mauvais !!!* entre deux morceaux morpionisants d'un groupe milkolaiteux que la bienséance siérait de respectibuler, hélas dieu sait si nous nous asseyons sur la bienséance, yes it's another private killing joke), mais entre nous, dans notre groupuscule d'extrême-néant jouissijubilatoire, nous nous aimons comme des particules subatomiques destinées à fusionner, voilà, maintenant tu devines aussi la joue lumineuse de l'esprit cold-wave, oui, faire de la cold-wave un *way out of life,* c'est par exemple consacrer tout un chapitre d'un livre mince comme une cold-wave toxanorexique au stade terminal à des superpotes cold-wave qu'on aime jusqu'à la moelle, parce qu'ils font partie des mille personnes sur cette terre de merdRe qui excusent Yahvésatan de l'avoir créée en la peuplant de trop peu de cold-waves, *« surtout de sexe féminin »,* précise Yvan, ce à quoi j'acquiesce en opinant à plein fréfrétillement de mon gland coquelicotissime et gluant

peut-être certains hamsters l'auront-ils compris, la cold-wave, c'est le destroy et la baise-la-mort joyeuse au quotidien mais c'est aussi l'humour, la fête et l'exultation dans l'épileptique du fréfré-nétique des exacerbations de nous-mêmes, on ne crèvera pas vieux, c'est clair, ilfautadmettre que ce n'était pas vraiment notre but, mais putain de natachatte à nymphes danceflooristiques qu'est-ce que l'on aura bien dévécu !

Sur ce, je te dis :
fuck off and be happy !

***

**

*

(j'arrive Fréfré,
après tant d'opiacéphalorrhées,
très envie de te cliclitorisucer)

nous fûmes nombreux, en 1985, à la sortie du formidable mini-LP de Neon Judgement intitulé *MBIH !* à nous ratisser le néo-cortex afin de déterminer la signification de ce mystérieux tétragramme, 20 ans plus tard l'énigme avait conservé sa virginité et ce n'est qu'à l'occasion d'un récent concert de NJ dont De Volanges assurait la première partie, en mai de cette année 2007 à Leuze-en-Hainaut, qu'enfin le tant attendu dépucelage eut lieu, nous nous trouvions en backstage, boucanièrement occupés à exterminer plusieurs flacons de rhum, lorsque le logogriphe revint dépecer, pour la prométhéenne millième fois, mes méninges, ayant justement Dirk Da Davo et TB Frank à portée de main il eut été massacrable de ne point m'enquérir, je leur exposai donc la situation d'extrême détresse dans laquelle agonisaient des milliers de fans et leur demandai si *MBIH !* signifiait quelque chose comme *Motor Bike In your Hole* ou bien rien du tout, après avoir ri de cette subtile hypothèse, ce qui me vexa beaucoup, le bienveillant chanteur-guitariste mystagogue me fit accéder au graal en m'expliquant que *MBIH !* n'était qu'une simple onomatopée artisanale dérivabrégée du néerlandais « beestig », l'équivalent du « beasty » britannique, ainsi chaque fois qu'ils se trouvaient face à quelque chose de puissant et d'exaltant, tel qu'une belle créature ou une bonne compo musicale, les deux complices s'exclamaient-ils *MBIH !* en lieu et place du banal « beestig », d'où le nom, explosivement mérité, d'un de nos favorissolants microsillons, dont on veillera donc, sous peine de pal et d'excommunication du clan cold, à ne

plus prononcer le titre « aime-baie-hie-hache » ou « m-bee-aïe-aitch » mais bien « mbi » comme lorsque l'on parle, envieusadmirativement, d'une « fem-mbi-sexuelle », j'espère avoir été clair, et surtout ne pas m'être fait rouler dans la lustucrine par nos deux stroboscopants dynamiteurs

SPLEEN AND IDEAL : MODERN CUBISM

à propos de stroboscopants dynamiteurs, après nous avoir salvifiquement enfoncé dans le crâne de kangouroutantes barres de plutonium métapsychique durant 25 ans en tant qu'impactant chanteur et parolier d'une des plus géniales et galvanisantes gigacongères de notre tératocosme, Front 242, l'efferverscent Jean-Luc De Meyer, actif également dans le futuriste et mélanoprophétique 32CRASH[1], se lance dans un nouveau side-project, que ne désavouerait certes point le beat-générationnel John Giorno en ce qu'il jette un pont de lave entre rock underground et poésie transfigurante, bienheureuprismatiquement dénommé MODERN CUBISM, son angle d'attaque n'est rien moins en effet que de décloisonner notre point de vue sur des disciplines en apparence antinomiques, l'écriture de haut vol et le son de violente émotivodansabilité, imaginez des textes de Baudelaire, Norge ou Jarry magistralement mis en voix-musique par deux créatures issues de la radicalité post-punk et vous aurez une idée du fusionnel événement qui s'apprête à dopplereffectivement venir doper nos neurones, je dis deux parce qu'au charismatique JLDM il faut ajouter son surdoué comparse Jean-Marc

1. À prononcer 3, 2, CRASH, tel un compte à rebours qui se prend les orteils dans une volute de boudin ainsi que notre fausse civilisation va le faire avant la fin du siècle — les paroles de leur *« Humanity »* m'enchantent autant que certains passages de la Cuisine cannibale de Topor : *humanity is a disease, is a disgrace, a bane, a plague, unkind and violent, deeply hostile to life, lame, miserable, vain, risible, vile and corrupted, utterly useless,* absolument, c'est pourquoi il faut l'éradiquer sans tarder

Mélot[2], créateur d'hivernofulgurants phonorythmes electrocold sur lesquels désormais notre secte se trémoussera en écoutant religieusement plusieurs de ses oracles maudits, écrivant ces lignes au lendemain d'un de leurs premiers concerts, au DNA le 28 octobre 2007 très exactement (j'aime, oui j'aime, ma Fréfré, t'avoir là-bas, en cet antre liturgique du rock bruxellois, il y a juste neuf mois de cela, frotfrotlanguenlacée pour la première fois), tout en écoutant en boucle leurs séraphabuleuses sonorifications de *La mort des amants* de Charles le Réfractaire ou du poème *En forêt* de Norge, poils d'avant-bras qui se coiffent à la siouxsie, frissonfrissons, torrides glaçons jouant comme chatons avec la balancelle de notre front, montgolfièralpestres flocons d'éther mâchés comme vivifiants prodiges d'émotion, voyons cette phrase devient longicomplexe, où en étais-je, ah oui, je ne peux donc que recommander à toutes les personnes raisonnablement intelligentes (sur six milliards d'*Homo Machintrucbrolensis,* cela en fait tout de même six millions) de découvrir un tel alchymique, mercuriel et combustif combo, appel est donc martialement lancé à tout qui palpite d'une double passion pour la musique indie et pour la littérature qui ne marchera jamais dans une file indienne, pour inviter Modern Cubism partout où scène et sono fusiblerutilent afin de faire en sorte que l'abominable monde des lettres, en retard d'une dizaine de guerres sur toutes les autres avant-gardes, devienne moins létalement poltronnennuyeux et celui du rock moins imperméable aux classiques de l'écrit qui tue avec la précision du karatéka

on serait incomplet si l'on n'ajoutait point à tout ceci que le marsupilamique et transcroustillant JLDM rayonne de talents scripturaux, il faut — absolument — lire son blog (sa lettre aux

2. Jean-Marc est aussi la cheville ouvrière de CSYGNUS, un must pour les fans de Cure, dont une chanson, *« The final exit »,* comporte un vers qu'il m'est impossible de ne pas citer : *the only kind of positive sign in life is its end,* les critiques les moins cruels en diront sans doute autant de ce livre

dieux, en date du 20/10/07, est un chef d'œuvre du genre) ou le voir théâtraliser ses désopilantes versions oulipiennes de la fable du *Corbeau et du renard* devant un Jean-Pierre Verheggen et un Julos Beaucarne admiratifs, ainsi que d'une humanité hors norme, il faut l'imaginer incognito dans le public d'un gig donné par une formation electro encore peu connue (genre CHATTERBOXES – hello Roxanne – ou les prometteurs CRUISE [CTRL], friendly hello again dear John) et venir trouver ensuite au bar les membres de la formation en question pour leur proposer de travailler en studio avec lui, il faut surtout imaginer le choc-bonheur que cela procure à des fans de la première heure de F242 d'être approchés par leur idole injustement réputée, mythe de l'idole oblige, inaccessible, il faut enfin avoir festoyé quelque fois, non pas avec elle (l'idole – on s'en fout), mais avec lui, l'excellent Jean-Luc, pour mesurer à quel point ce grand monsieur, limite hilarant de timidité, ne se la joue pas mais vous fait, en surcroît de toutes ses qualités cardiaques, artistiques et cérébrales, cadeau de son humour, noir ou calembourgeonnant délicieusement comme nous l'aimons, cette parenthèse pourraparaître (curieuse syzygie) insolente, impudique ou déplacée, mais merdRe quand un type que la gloire eût pu pourrir (je n'andreweldritche personne) est resté un chic et fraternel type, tel d'ailleurs l'irremplaçable Jacques, dit Ponpon, cela doit se savoir crénom de crénom de nom de nom comme gagatisait si dandyment Baudelaire dans sa phase aphasique, bref, si l'on met tout cela bout à bout, on se dit que c'est vraiment une sacrée chance d'avoir une aussi chouette préface[3] par un aussi sacré bonhomme et que la vie, quoi qu'on en dise, nous réserve de ces émouvantes surprises qui nous incitent à beaucoup lui pardonner,

3. Comme promis Jean-Luc, je te te vire 5.000 € sur ton compte en manque aux îles Lofoten, dont je déduis 5.040 € pour toutes les belles choses que je viens de dire sur Modern Cubism, bref, tu m'offres une bouteille de Gastonlagavulin et on est quittes (bon j'ai derechef le microprocesseur qui chauffe, m'en vais de ce pas visser quelques suppositoires dans les narines de ma tête de prose, allez, c'est fini, là, c'est fini, sinon panpancroupion par mes éditeurs because trop long, hop, *playlist*).

voilà, na, c'est dit, troll des bois, mamelutinat d'ananas, liquorat d'hydrolat, rimbaldatzaradadada de cieuverchouia, ainsi que, pour citer Bergson (né parfait, comme chacun sait) : tralalaschtroumpflala, *switch me off please, thanks*

PLAYLIST

(c'est la playlist)

Une centaine de groupes à méditécouter pour dégraisser ses neurones de leur phacochérine odeur de trottinette mal tirebouchonnée. Echantillon cold et dark-wave principalement mais aussi punk, hardcore, psychobilly, EBM, batcave, heavenly voices, electropunk, gothique, indus, metal-indus, noisy-pop, garage et même grunge : le dieu plus haut que le dieu révélé y reconnaîtra les siens.

En gras : les seigneurs de la glace.

AC Temple, Aimless Device, **Alien Sex Fiend,** And Also The Trees, **Anne Clark,** A Split Second, Attrition, **Bauhaus,** BFG, Big Black, Black Flag, Bollock Brothers, Buzzcocks, Cabaret Voltaire, **Cassandra Complex,** Nick Cave, **Christian Death,** Chrome, **Clan of Xymox,** Clash, Claw Boys Claw, Cobalt 60, Cocteau Twins, Cramps, Crass, Cud, **Cure,** Cyclic Amp, **DAF,** Danse Society, Das Ich, **Dead Can Dance,** Dead Kennedys, **Death in June,** De Volanges, Died Pretty, Echo and the Bunnymen, Einstürzende Neubauten, **Executive Slacks,** Exploited, **Fad Gadget,** The Fall, Fflaps, Fields of the Nephilim, Foetus, **Front 242,** Front Line Assembly, Fuzztones, Ghost Dance, Grauzone, Head of David, Iggy Pop, Jesus and Mary Chain, **Joy Division, Killing Joke,** K-OZ Office, Lard, Leather Nun, Liaisons Dangereuses, Loop, Lords of the New Church, Love and Rockets, Lydia Lunch, March Violets, Men 2nd, Mephisto Walz, Métal

Urbain, Meteors, Mighty Lemon Drops, Minimal Compact, Ministry, Misfits, **Mittageisen,** Modern English, My Bloody Valentine, **Neon Judgement,** New Order, Nine Inch Nails, Nirvana, Nomads, Norma Loy, Oberkampf, PIL, **Play Dead,** Poésie Noire, Pogues, Project Pitchfork, Punish Yourself, Rammstein, Ramones, **Red Lorry Yellow Lorry,** The Saints, Savage Republic, Scary Bitches, Section 25, Sex Pistols, Sham 69, **Siglo XX, Siouxsie and the Banshees,** Sisterhood, **Sisters of Mercy,** Skeletal Family, Skinny Puppy, Sloy, Snowy Red, Sonic Youth, The Sound, Stooges, Stranglers, **Suicide,** Suicide Commando, Swans, **This Mortal Coil,** 32Crash, Throbbing Gristle, Trisomie 21, Tuxedomoon, Ultra Vivid Scene, Velvet Underground, **Virgin Prunes,** Vlot Voor Uit, Wall of Voodoo, Waterboys, Wedding Present, **Wire,** Wolfgang Press, **X-Mal Deutschland,** X-Ray Spex, The Young Gods and last but not least The Zyzybrainfuckers (formation expérimentale dont certaines performances sont un vrai régal)

Beaucoup ont essayé de ne pas se tuer
en écoutant l'œuvre de ces groupes, bien peu ont résisté
à la tentation : n'hésite pas, très chanceux lecteur,
à me mentionner avec amour dans ton testament.

Epée basse enfin devant les organisateurs des soirées PILGRIMAGE et FANTASTIQUE NIGHT : ils comptent au nombre des derniers *darklovers* à perpétuer l'esprit. Heu, Marc, cela vaut au moins dix entrées gratuites, ça, non ?

POST SCRIPTUM OMNE ANIMAL TRISTE

Si ce grimoire déplaît un peu moins que mes autres vomissures, une suite lui sera lestée qui se concentrera sur l'érotothanatophilie caractérisant non seulement l'esprit cold-wave, mais surtout le mien, dont la morbidité décidément m'exaltécrabouille jour après jour. Il y sera question de stridulentes expériences dans les royaumes enchantés de l'Eros et du Thanatos, mais aussi de diverses loufoquexcentricités que la morale publique désapprouverait, hélas, très certainement.

Cet étalage d'horreurs s'intitulera, sauf si mon crâne devait d'ici là entrer en collision avec un astéroïde de plus de 1.000 kilomètres d'épaisseur, *Le farfadet du bizarre,* en hommage à Edgar Poe qui en connaissait un gland sur la question.

Vive le sexe, vive la mort,
ce sera mon dernier mot.
Atchoum !
Eh bien non, j'ai éternué,
mon dernier mot sera donc :
Atchoum !

(Quite cold in this room, ain't it ?)

NEW DAWN FADES : AN INVITATION

Puisqu'il me reste un ovulounet de place, j'en profite pour annoncer solennellement ce que mes biographes seront bien forcés de nommer mon suicide, ô transcendantale relaxation, pour le 19 novembre 2011, jour anniversaire de mes 43 ans, en principe sur la Grand-Place de Bruxelles, entrée libre, une boisson offerte, spectacle garanti, venez nombreux : en comparaison la sortie de Mishima passera pour une mièvre batifolade bourgeoise. Il sera permis de ramasser l'un ou l'autre morceau en guise de précieuse relique et de préparer un barbecue avec les restes.

PLAN DU CASIER



ÉDITIONS LE MORT-QUI-TROMPE

1, Chemin de la Pelouse
54136 Bouxières-aux-Dames

editions@le-mort-qui-trompe.fr
Fax : 03.83.31.79.72

DIFFUSION
Le Cartel (Nancy)

www.lecartel.eu

DESIGN ET COUVERTURE
zol.graphique@gmail.com

ISBN : 978-2-916502-07-6
Dépôt légal : octobre 2008

Achevé d'imprimer en octobre 2008
sur les presses de La Nouvelle Imprimerie Laballery à Clamecy
Imprimé en France

COLLECTION agent orange

THÉOPHILE DE GIRAUD

Cold love, satanic sex and funny suicide

prologue de JEAN-LUC DE MEYER

[Front 242, 32Crash, Modern Cubism]

Suite au succès planétaire de son *Manifeste anti-nataliste,* le célèbre vulcanologue Théophile de Giraud nous revient, plus cancérigène que jamais, avec un ouvrage consacré à la *cold-wave,* ce courant rock *underground* des années 80 dans lequel s'enracine l'actuelle mouvance gothique.

On retrouvera dans ces pages les thèmes chers à notre humoriste noir, tels que l'amour de la mort, l'horreur de l'amour, la haine de la famille, l'éloge du suicide, de la bombe atomique et du meurtre, le découpage des bébés à la scie sauteuse et, bien entendu, le sexe épileptique.

Un livre qui procurera aux éternelles générations perdues de nombreuses occasions de rire et de se trancher les veines tout en se masturbant.

Un texte d'ores et déjà culte, par un auteur maudit, vendu pas cher du tout. Après le procès, la censure et l'autodafé, cet exemplaire décuplera de valeur : investissez malin, achetez-en dix. Le diable fera votre fortune.

 Le Mort-Qui-Trompe
www.le-mort-qui-trompe.fr
IMPRIMÉ EN FRANCE
15 €

